REVUE DU MONDE MUSULMAN

DS 36 R4 t.4 no 4

LIBRARY JUN 22 1943 UNIVERSITY OF TORONTO

Publiée par

LA MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME IV — AVRIL 1908 — NUMÉRO IV

Les Sikhs de l'Inde et le Sikhisme. . . . ANTOINE CABATON 681

Les Juifs et le judaïsme aux Indes. . . . . N. SLOUSCH 728

Notes et Documents. . . . . . L. BOUVAT 770

Impressions d'un voyageur turc.

Autour du Monde Musulman. L. M. — A. L. C. — N. S. — C. D. — A. C. — L. B. — K.-J. BASMADJIAN. 799

L'Éducation des femmes et la civilisation musulmane. — Afrique : Maroc. — Algérie. — Tunisie. — Tripolitaine. — Égypte : Le Mouvement national. — En l'Honneur du « poète du Nil ». — Somalie italienne. — Afrique occidentale. — Russie : Les Musulmans de Russie. — Le Paradis de Mahomet. — Une Alliance impossible. — La Réponse du souverain à la noblesse. — Le Mouvement social. — Turquie. — Le Mouvement révolutionnaire en Asie Mineure. — Le Théâtre du Sultan. — Instruction publique. — La Banque allemande. — Les Automobiles. — L'Archéologie. — En Province. — Médecine. — La Pharmacie en Turquie. — Montenegro. — La Renaissance arabe. — L'Œuvre de Georges Zaïdan. — Perse : Caricatures persanes ; le Cheikh Fazl Oullah Nouri. — Dans le Fars. — Dans le Kerman. — Au Club national de Bender-Bouchir. — Les Tapis de Kain. — Inde : L'Organisation des Musulmans des Indes. — Procès de presse. — Nouvelles diverses. — Correspondance. — Afghanistan. — Singapoor. — Sumatra.

Table des matières. 861

415052 d 3.9.43

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE (VI^e^)

PRIX DU NUMÉRO MENSUEL : 3 FR. ; FRANCO PAR POSTE : 3 FR. 50

ABONNEMENT : PARIS, 25 FR. ; DÉPARTEMENTS ET COLONIES, 28 FR. ; ÉTRANGER : 30 FR.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

REVUE DU MONDE MUSULMAN

Publiée sous la direction de : A. LE CHATELIER

COMITÉ DE DIRECTION :

MM. H. CORDIER — O. HOUDAS. — CL. HUART.
JULIEN VINSON. — VISSIÈRE.

COMITÉ DE RÉDACTION :

MM. L. BOUVAT. — A. CABATON. — A. FEVRET. — F. FARJENEL
N. SLOUSCH.

BUREAU DE LA REVUE :

28, RUE BONAPARTE, 28

ARCHIVES MAROCAINES

Vol. XI, Fle I

Les Musulmans d'Algérie au Maroc, par ED. MICHAUX-BELLAIRE.
Une fetoua de Cheikh Sidia —

Vol. XI, Fle II

L'organisation des Finances au Maroc —
Description de la ville de Fès —

Vol. XI, Fle III

Internement au Maroc de Si Sliman Ben Qaddour et des Oulad Sidi Cheikh R'araba de sa famille en 1876.
L'industrie à Tétouan.
Fetoua du Faqih Sidi Ali Et-Tsouli (*suite*).
Khorâfa d''Ali Ch-Châtar.
Traduction : Histoire d'Ali Ch-Châtar.
Traduction d'une note en arabe sur l'alchimie.
Ouvrages entrés à la Bibliothèque.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

Revue du Monde Musulman

2e Année. AVRIL N° 4.

LES SIKHS DE L'INDE ET LE SIKHISME

Du prodigieux effort tenté pendant plus de dix siècles par l'Islam pour dominer l'Inde, il reste aujourd'hui une communauté de 62,5 millions de croyants et une religion nationale, le Sikhisme (1).

(1) On trouvera ci-dessous la liste des ouvrages consultés pour cette étude.

J. Malcom, *Sketch of the Sikhs* (*Asiatic Researches*, t. XI).

Prinsep (H. T.), *Origine et progrès de la puissance des Sikhs dans le Penjab* (trad. X. Raymond), Paris, 1836, in-8.

W. L. Mac Gregor, *History of the Sikhs*, Londres, 1846, 2 vol. in-8.

J. D. Cunningham, *A History of the Sikhs*, Londres, 1849, in-8.

H. H. Wilson, *Account of the civil and religious institutions of the Sikhs* (*Journal of the Roy. As. Soc.*, t. IX, 1848).

E. Trumpp, *Nânak, der Stifter der Sikhreligion* (*Mém. de l'Académie de Munich*, 1876).

The Âdi Granth, or the Holy Scriptures of the Sikhs, translated from the original Gurmukhî, with introductory Essays, by Dr E. Trumpp, Londres, 1877, in-4.

E. Trumpp, *Die Religion der Sikhs*, Leipzig, 1881, in-8.

Hunter (W. W.), *Politic History of the Sikhs* (*Asiatic Quaterly Review*, N. S., VII, pp. 420-431).

Strachey, *Runjit Singh* (*Calcutta Review*, oct. 1891).

Macauliffe, *How the Sikhs became a militant people* (*Actes du XIVe Congrès internat. des orientalistes*, Alger, 1905, pp. 137-163).

Census of India, 1901, vol. XVII. *The Punjab, its feudatories, and the North-West frontier province*. Part. I. *The report of the Census*. By H. A. Rose,... Simla, printed at the Government central printing Office, 1902. In-fol. — Voir pp. 122-599 : *The Indo-Aryan Religions... Sikhism*. (Carte avec pourcentage des Sikhs dans la population totale. Définition du

Cette communauté, partout ailleurs que dans la gigantesque fourmilière hindoue, aurait triomphé; elle n'y a été, en somme, qu'un avortement; mais le Sikhisme, fils renié et persécuté de l'Islamisme, représente une très originale tentative de conciliation entre la foi mahométane et le brâhmanisme ; en butte dès sa naissance à l'âpre fanatisme de la première, traqué par elle, s'il finit par grandir sans elle et par la suite contre elle, il n'en reste pas moins une des conceptions qui font le plus honneur à la souplesse d'intelligence, à la tolérance, à la générosité du cœur de l'Hindou.

Ce qui étonne dans le Sikhisme, c'est que des âmes se soient trouvées assez douces et assez compréhensives pour sentir la beauté de la doctrine islamique sous la barbare intransigeance de ses apôtres dans l'Inde. Que ce soit avec la puissance arabe, l'empire des Ghaznévides, celui des Ghouriens, celui des Afghans ou Pathans, des Mogols, il apparaît toujours sous le même aspect brutal et irrésistible de hordes vigoureuses, grossières, cupides et fanatiques venues de l'étranger, et qui s'abattent sur la malheureuse Inde encore plus, semblerait-il, pour la piller que pour la convertir, si aux villes prises, aux charges énormes de butin et d'esclaves que les vainqueurs vont traînant après eux, ne s'ajoutait la destruction méthodique des temples et des dieux hindous, la circoncision forcée des brâhmanes et le passage au fil de l'épée des « renégats », quand les néophytes, ainsi amenés, montrent un zèle trop tiède pour la nouvelle religion.

L'individualité plus ou moins puissante de certains chefs étrangers ne modifie guère les procédés généraux des sol-

mot « Sikh ». Les sectes sikhes. Retour à l'hindouisme : çivaïsme, vishnouisme, etc.)

Pañj Granthî (Bibliothèque nationale, mss. 111 et 114 du fonds indien). Une édition de cet ouvrage, sous le titre *Âdi Pañj Granthî* a été publiée à Lahore (1890, in-8).

dats très divers du Croissant, et l'on se demande quel inépuisable réservoir d'hommes et de matières précieuses dut être l'Inde pour suffire inlassablement à tant de massacres et tant de pillages. Ses fils trop amollis ou affinés ne montrent pas toujours le courage, l'habileté ou la ténacité que réclame la lutte : ils tendent vite au joug leur front abattu, quitte d'ailleurs à demeurer immuables dans leurs croyances et leurs traditions nationales; une persécution religieuse trop accentuée les conduit seule à la révolte et à quelques beaux désespoirs. L'histoire si mouvementée de l'Inde du septième au dix-neuvième siècle est d'une monotonie désespérante dans sa brutalité.

***

Les Arabes furent encore ceux dont la fureur religieuse fut le moins sensible au malheureux pays : en 664, Mohalib, un des chefs de l'Islam, fait une courte apparition dans le Moultan. En 711, sous le khalifat de Walid, le neveu du gouverneur de Bassorah, Mohammed Kâsim, célèbre à vingt ans par l'ardeur de sa foi et ses talents militaires, est chargé de diriger une véritable expédition contre Dahir, râdja d'Alor, près de Bakkar, qui avait permis qu'on retînt dans un de ses ports un navire arabe.

Dahir et les siens, malgré une très belle résistance, furent vaincus, Alor prise. La mort inopinée de Kâsim arrêta fort à propos pour les Hindous la conquête arabe. Les historiens musulmans attribuent cette mort à la ruse d'une fille de Dahir fort belle que le vainqueur avait envoyée au khalife pour son harem ; la princesse, avant de subir ce dernier outrage, résolut de venger son père et son pays. Elle parut en larmes devant le Commandeur des Croyants, refusant de se donner à lui, comme indigne d'une si haute faveur, après avoir été déjà déshonorée par Kâsim. Le sultan, aussi épris que jaloux, ordonna aussitôt qu'on mît

Kâsim à mort et qu'on lui envoyât à Damas son cadavre cousu dans un sac. Mise en présence du corps de son ennemi, la fille de Dahir fit éclater sa joie et se vanta bien haut de son subterfuge. Si l'histoire n'est pas vraie, du moins garde-t-elle une valeur symbolique; ce ne fut jamais que par sa beauté, sa ruse ou son héroïsme de femme que l'Inde parvint quelquefois à triompher de ses durs vainqueurs.

L'Inde put échapper aux Arabes : elle fut moins heureuse avec les Tartares, et le premier qui y fonda le premier royaume musulman fut, au dixième siècle, le Turc Aleptegin, père de la dynastie des Ghaznévides. Cet ancien esclave et bouffon du sultan de Kaboul, Abdoul Melek, devenu grâce à sa valeur gouverneur du Khorassan, fut disgracié par le fils de son ancien maître, et, en 961, alla avec ses fidèles et son trésor, créer une principauté indépendante à Ghazna, dans les montagnes de l'Afghanistan. Son successeur et gendre Sebuketguin, un ancien esclave, lui aussi, inquiéta par ses progrès le radjah de Lahore. Sultan Mahmoûd, fils de Sebuketguin, eut la gloire de conquérir l'Inde à l'Islam, malgré les coalitions et les efforts acharnés des sultans de Lahore, de Canoudje, d'Adjmir et de Delhi.

Mahmoûd, tant vanté par les historiens musulmans, est, en effet, le type le plus accompli de ces conquérants étrangers qui ravagèrent l'Inde au nom de leur foi. Sa valeur, son habileté de stratégiste, s'accompagnaient d'une profonde ambition et de vues politiques fermes et vastes; on vantait la justice et la générosité de ce Tartare dégrossi qui se piquait encore de culture : il était poète à ses heures et, sauf Firdoûsî, dont il fut peut-être jaloux, les poètes célébraient sa libéralité. Croyant convaincu, il se montrait désireux de faire régner partout la vraie foi, mais plus, semble-t-il, comme chez tous ces barbares islamisés, par un orgueil étroit et sauvage de domination que par

une vue bien profonde des beautés de sa religion ; enfin son enthousiasme religieux servit trop souvent de masque à une extraordinaire cupidité. Dans le récit des treize expéditions qui lui asservirent, petit à petit, l'Inde, son courage, sa ténacité, les difficultés incroyables qu'il eut parfois à vaincre, tiennent malgré tout moins de place que les massacres ordonnés, le nombre des captifs ramenés à Ghazna et surtout l'énumération de tous les objets précieux compris dans le butin.

En 1009, après sa grande victoire de la Narbadâ (1) et la prise des trésors renfermés dans la célèbre forteresse de Bheim-Nagar, il s'empare de la ville sainte de Mathura, dont il fait fondre les cinq grandes idoles en or pur avec des yeux de rubis et les nombreuses petites idoles de même métal, et rentre à Ghazna avec un butin qui peut être évalué à douze millions de francs, sans parler des joyaux, de 350 éléphants et de près de 60.000 prisonniers. En 1025, dans sa douzième expédition contre le temple fameux de Somnâth (dans le Guzerate) qui abritait 2.000 brâhmanes, 500 bayadères et 300 musiciens et pour la défense duquel 50.000 Hindous se firent vaillamment tuer, Mahmoud, quand il s'en fut rendu maître, fut un instant si fasciné par la splendeur du sanctuaire qu'il hésita, dit-on, à le profaner. Heureuse mais peu durable hésitation ! Le temple de Somnâth fut rasé et ses richesses fournirent à Mahmoud un butin estimé à 250 millions. Une partie, il est vrai, servit à consacrer le nom d'Allah, car ce destructeur de temples païens fut grand constructeur de mosquées. Quand Mahmoûd mourut en 1030, les Hindous avaient peu à le regretter, on l'avouera. Ils le firent cependant, sous le joug de ses successeurs, presque tous encore plus intolérants et incapables de leur assurer au moins un peu de paix dans la servitude. Et

(1) Ou Nerbudda. Le nom sanscrit de cette rivière est *Narmadâ* « qui cause du plaisir ».

ils purent encore regretter ces mauvais maîtres, quand, à la fin du douzième siècle, l'empire des Ghaznévides s'effondra sous les coups des princes de Ghour qui fondèrent l'empire pathan ou afghan. D'un fanatisme aussi étroit, les nouveaux conquérants apportaient à satisfaire une cupidité moins assouvie, une barbarie plus jeune et plus forte.

La conquête, à force de massacres et de pillages, recommença, à peine interrompue vers 1235 par une précaire union entre les Pathans et les Hindous contre Gengis-Khan et ses hordes mogoles. Par bonheur pour l'Inde, ce nouveau Fléau de Dieu, qui s'amusait à changer la face du monde, fut détourné d'elle par l'ambition de conquérir la Chine, et jusqu'en 1844 les Mogols se bornèrent à quelques incursions dans le Moultan et le Pendjâb.

L'Inde finit même par goûter quelque paix sous l'administration du plus habile des princes pathans : Allah, qui ajouta à son empire le Guzerate, la ville de Cambaye et le Carnatique, si prodigieusement riches que l'armée rentra à Delhi chargée littéralement d'or, les soldats sur la route jetant l'argent comme un métal trop vil. Allah repoussa deux invasions mogoles, et si ses généraux et ses soldats après chacune de leurs pieuses pilleries, sur les débris des villes ruinées par eux, édifiaient de petites mosquées, lui, plus éclectique, buvait force vin et parlait dans ses jours d'orgie de créer une religion égale à celle de Mahomet. Il est vrai qu'en vieillissant, il proscrivit dans tout son royaume l'usage des liqueurs alcooliques, redevint musulman zélé et se contenta de se faire appeler Skânder Çânî (Alexandre II), le héros grec, à tout prendre, lui paraissant presque à la hauteur du Prophète arabe.

Après Allah, l'empire pathan agité de querelles intestines succomba sous les coups de Timour — le Tamerlan des Européens — et de ses Mogols. Avec Timour, l'Islam se présenta à l'Inde sous un aspect encore plus brutal que sous les Pathans, les Ghaznévides et les Arabes. Timour, comme

Gengis-Khan, promenait la désolation et la mort sur son passage : dans son immense razzia de cinq mois et demi à travers l'Inde, les villes étaient toutes rasées, les maisons pillées sans merci, les hommes qui n'avaient pu fuir, passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants traînés en esclavage. D'ailleurs, par un scrupule religieux qui confinait à la plus cruelle hypocrisie, Timour ordonnait, dans chaque assaut, d'épargner toujours avec soin les maisons des Saiyides; il avait même à l'occasion un accès d'humanité paradoxal, ainsi lors de la prise d'Ahrouny dont les habitants furent mis à mort, parce que « dans cette multitude il ne s'était pas rencontré un homme d'assez bon sens et de prudence pour venir au-devant du vainqueur faire appel à sa clémence ».

Timour agit si durement qu'il ne put rien fonder et que son départ ressemble presque à une fuite. Ce fut un de ses descendants, souverain du Ferghana ou Khokan, Djâhir el-Dîn Mohammed, surnommé Baber ou le Tigre, qui instaura l'empire Mogol de l'Inde. Il soumit cette contrée, dès 1525, dans cinq expéditions. Aussi brave que Timour, mais plus généreux et plus raffiné, il se montra aussi moins intolérant. Ses successeurs Humayoûn, Djahânguîr, l'amoureux de la belle Noûr Mahal, Shâh Jahân, l'immortel constructeur de Tâdj-Mahal et, entre tous, Akbar, furent peut-être les meilleurs souverains étrangers que subit l'Inde. Leur islamisme était large et circonspect. Shah Jahan ayant eu des velléités de persécution contre l'hindouisme eut assez d'esprit politique pour ne pas persévérer, quand il vit à quel point il s'aliénait les Hindous. Le déisme large et flottant d'Akbar paraissait vouloir fraterniser aussi bien avec le brahmanisme de ses sujets qu'avec le christianisme que les navigateurs européens cherchaient alors à répandre dans l'Orient. Tous ornaient l'Indoustan et Agra, leur capitale, de monuments splendides : mosquées, tombeaux ou bains, comme pour la compenser des merveilles dont

leurs armées l'avaient stupidement privée lors de la conquête.

Tout changea quand Aureng-Zeb, à force de perfidies, s'empara de la couronne de son père Shâh Jahân, en 1658. Son long règne de quarante-neuf ans, si remarquable au point de vue militaire et administratif, devait rester l'un des plus détestés des Hindous à cause du bigotisme du prince. Aureng-Zeb, qui par plus d'un endroit ressemblait à notre Louis XI, intelligent, politique subtil et sans scrupules, bien avant de se frayer un chemin au trône, affectait l'islamisme le plus fervent et paraissait plus soucieux d'acquérir la renommée d'un grand saint que celle d'un brillant prince. Devenu roi, il outra, jusqu'aux plus impolitiques persécutions, cette orthodoxie intolérante, comme s'il eût voulu racheter ses crimes sur le dos des Hindous. Vers la fin de sa vie, avec l'affaiblissement de ses rares facultés, son fanatisme tourna à la cruauté : le Sikhisme qui se développait sous l'aspect aimable d'une religion pastorale, fut traqué avec la dernière rigueur. L'hindouisme, le vieil ennemi, ne fut pas mieux traité; Aureng-Zeb fit raser les pagodes de Bénarès, de Mattra, pour les remplacer par des mosquées; la fameuse pagode d'Ahmed-abad fut souillée par le sang d'une vache qu'on égorgea dans son enceinte : le pire sacrilège aux yeux des Hindous.

Le résultat était en 1707, à la mort d'Aureng-Zeb, une haine générale de l'Inde pour l'empereur, l'évolution redoutable du Sikhisme vers la puissance militaire et politique, des soulèvements de Radjpoutes sur tous les points de la contrée et la formation de la puissance hindoue des Mahrattes autour d'un habile aventurier, Sivadji, qui professait un brahmanisme exalté ni moins pillard, ni plus doux peut-être que les Mogols, mais opposait à la dynastie étrangère l'ambition d'une puissance d'origine hindoue. L'empire mogol tombe dans la plus profonde décadence. Grâce aux Afghans de Perse et à Nâdir Shâh, l'Islam parvint à écraser les Mahrattes à la journée de Paniput, et l'in-

trusion des Français et des Anglais mit fin à cette reprise de l'Inde par les Hindous : l'Islam n'en était pas moins vaincu, il ne laissait derrière lui qu'une minorité d'adeptes, longtemps détestés comme étrangers de race et de religion par leurs compatriotes et aussi méprisés par les Occidentaux. Il ne paraît même pas avoir compris le rôle que joua au dix-huitième siècle le Sikhisme né de lui, et qui, plus compréhensif que l'hindouisme étroit des Mahrattes, opposa une résistance plus habile et plus longue à la domination européenne dans l'Inde.

***

Le Sikhisme est, à son origine, un mouvement purement religieux dont le précurseur fut Kabîr, le fondateur Nânak et qui se développa, chez les Jâts, une des principales tribus agricoles du Pendjâb.

Ces Jâts, dont le berceau fut sans doute l'Asie centrale et que les historiens modernes identifient avec les Gètes de l'antiquité — les Γέται d'Hérodote et de Ptolémée et les Getæ de Pline ; — plus forts que les Hindous du Sud pour avoir plus longtemps vécu dans les climats tempérés des montagnes, furent aussi de plus rudes ennemis aux Musulmans qui envahirent l'Inde.

Mahmad le Ghaznévide dut diriger sa dernière expédition contre eux seuls : Tamerlan eut à leur livrer de meurtriers combats avant d'abandonner sa conquête, et Baber rappelle dans ses Mémoires qu'il ne pénétra jamais dans l'Inde sans être harcelés par eux.

Ces tribus, très attachées à leurs traditions nationales, mais traitées en inférieures par les Hindous du Sud qui proscrivaient nombre de leurs coutumes, se trouvèrent, à partir du douzième siècle, perdues au milieu d'une majorité musulmane et se pénétrèrent de façon insensible de leurs conceptions religieuses. Le premier qui rêva de jeter un

pont entre le brâhmanisme et l'islamisme fut Kabîr, humble tisserand qui vivait entre 1488 et 1512.

Son nom même de Kabîr (le Grand) le fait supposer musulman d'origine, mais la légende, bien entendu, ne l'admet pas et veut qu'il ait été miraculeusement conçu par la veuve vierge d'un brâhmane. Ce qu'on sait de plus clair sur sa vie, c'est qu'il vécut, partie à Bénarès, partie à Magar près de Gorakhpur, qu'il aurait été pupille de Râmânanda et un certain laps de temps vishnouïte fervent, c'est-à-dire qu'il appartenait à la forme la plus tolérante et la plus libérale de l'hindouisme. Également éloigné de la sèche orthodoxie de l'Islam et des entraves multiples qui étouffaient le libéralisme vishnouïte, il crut à la possibilité de leur union dans un élargissement parallèle. Il proclama bientôt que la vraie religion consiste à reconnaître un Dieu unique, qu'on le nomme Vishṇu, Hari, Râma ou même Allah, comme les Musulmans ; donc les Hindous et les Musulmans devenaient frères dans la prière.

La conclusion était plus hardie que la remarque, l'Hindou flottant sans cesse du polythéisme au panthéisme et du panthéisme au théisme pour refaire d'ailleurs, avec autant de facilité, le chemin inverse. D'autre part les Afghans, Tartares ou Mogols, venus dans l'Inde sous le drapeau du Croissant et farouches sunnites au début, s'étaient vite imprégnés du soûfisme persan et même du védantisme hindou ; leur foi y avait pris plus de souplesse, une spiritualité plus réceptive.

Par où Kabîr redevenait plus Hindou, c'est dans l'importance qu'il accordait dans son système, à côté de la notion d'un Dieu unique, à l'existence, auprès du croyant, d'un précepteur spirituel ou « Gourou », recommandable par sa connaissance de la doctrine et ses vertus et auquel le fidèle, après l'avoir choisi, devait se soumettre corps et âme. La doctrine de Kabîr fit des adeptes dans l'Inde, où il en subsiste encore un certain nombre, mais il est surtout

connu comme précurseur du Sikhisme et ses enseignements furent incorporés dans le livre sacré des Sikhs, l'Âdi Granth (1). Nânak et ses successeurs le citaient cons-

(1) Publié en traduction sous le titre suivant : *The Âdi Granth, or the Holy Scriptures of the Sikhs*, translated from the original Gurmukhî, with introductory Essays, by Dr. Ernest Trumpp,.. printed by order of the Secretary of State for India in Council, London, Wm. H. Allen and Co and N. Trübner and Co., 1877, in-4°, CXXXVIII-715 p. — Adi-Granth signifie « le Livre primitif, le Premier Livre ».

Les ouvrages pendjâbîs suivants peuvent donner une idée de la littérature religieuse des Sikhs actuels :

a) *Biographie et généalogie.*

Balidâna, Amritsar, 1895, in-16, 40 p. (Sur le martyre de Zoràwar Singh et Fath Singh, fils de Gourou Govind Singh.)

Bijai mukti, Amritsar, 1892, in-8, 400 p. (Vie et enseignement de Gourou Govind Singh.)

Gurupranâli, par Sardul Singh, Amritsar, 1893, in-8, 16 p. (Sur la généalogie des Gourous Sikhs.)

Guruprakâça-surâj grantha, par Santhokh Singh, Lahore, 1883-1884, 4 vol. in-4. (Vies des Gourous Sikhs.)

Nânak-prakâça, Lahore, 1899, in-8, 934 p. (Vie de Nânak en vers.)

Sikkhân de râj dî vithiâ, par Çraddhâ, Ludhiana, 1868, in-8 [2e édition, Lahore, 1892, in-8]. (Histoire des Gourous Sikhs et de l'administration actuelle du Pendjâb.) Cet ouvrage a été traduit par H. Court, sous le titre suivant : *History of the Sikhs or translation of the Sikkhan de Raj di Vikhya ;* together with a short Gurmukhî Grammar, Lahore, 1888, in-8, 84-339 p.

Guru Singh itihâsa, par Bhani Datta, Lahore, 1883, in-8, 320 p. (Histoire des Sikhs.)

b) *Histoire.*

Ẓuhn kâ pahilâ ḥiṣṣah, par Bûṭâ Râm, Amritsar, 1892, in-8, 8 p. (Récit de l'assassinat de Gourou Têgh Bahâdour.)

c) *Poésie.*

Bârân-màh, par Bir Singh, Lahore, 1874, in-8, 12 p. (Sur la guerre entre les Sikhs et les Musulmans.)

d) *Sikhisme.*

Anandajî, Lahore, 1873, in-8, 16 p. (Hymnes religieux composés par Gourou Amar-dâs, consistant en vers pris dans le *Ràg Ràmkali* de l'*Adi Granth.*)

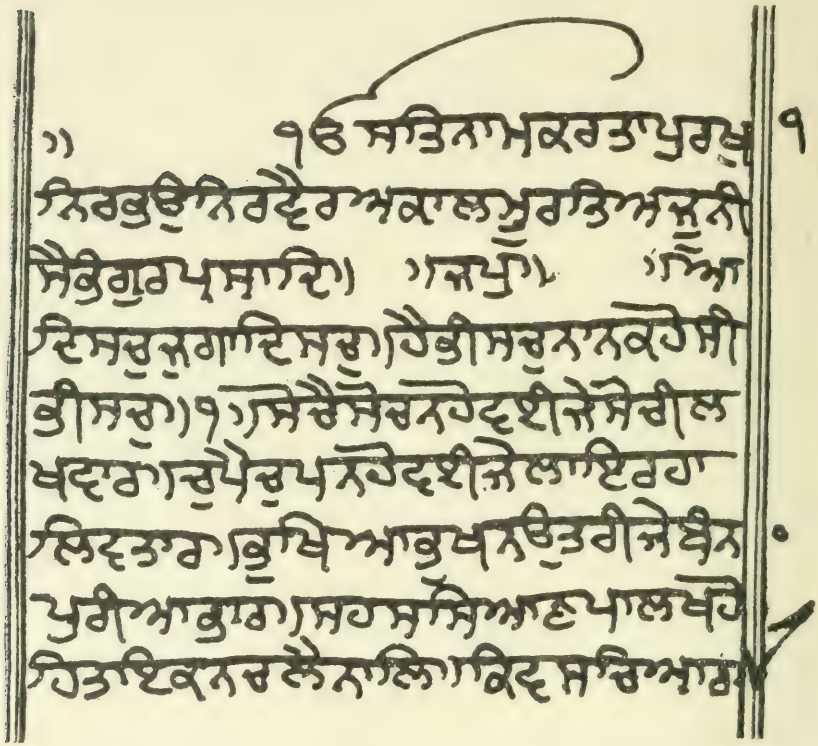
Àratî sohilà, Amritsar, 1875, in-16, 8 p. (Hymnes chantés par les Sikhs après la prière.)

Bànî bhagatàn-kî, Amritsar, 1890, in-8, 276 p. (Choix de poèmes tirés de l'Àdi Granth.)

Hornàn dharmàn nàlon khàlsà dharm vich kî vadhà kai, par Avatâr Singh, Amritsar, 1895, in-18, 16 p. (La supériorité de la religion sikhe.)

Kosha Âdi Granth, Rawalpindi, 1898, in-8, 52 p. (Glossaire de l'*Âdi Granth.*)

tamment et mirent souvent à l'abri de son nom leurs propres préceptes. Les deux notions d'un Dieu unique au ciel et d'un *guru* quasi infaillible sur la terre, nous les retrouverons amplifiées et portant toutes leurs conséquences avec Nânak, le vrai fondateur du Sikhisme.



Première page du *Pañj Granthî* (1) (Bibliothèque nationale, ms. 114 du fonds indien.)

Jâtrâ çri Harimandir, par NÂRÂYAN SINGH, Amritsar, 1878, in-8, 8 p. (Sur le pèlerinage au temple d'Amritsar.)

(1) C'est une collection d'hymnes extraits de l'*Âdi Granth*. Les Sikhs doivent en chanter quelques-uns, chaque matin après leur bain, en l'honneur de Nânak. Début : « L'Unique, le Vrai Nom (= Celui dont le nom est

La vie de Nânak, comme celle de Kabîr, s'accompagne, dans les récits des hagiographes Sikhs, d'incroyables ou puériles légendes, dont M. Trumpp, le premier traducteur de l'*Âdi Granth*, la Bible sikhe, nous a conservé les plus caractéristiques. Néanmoins, plus proche de nous par ses dates que Kabîr, Nânak nous reste bien mieux connu.

Ce réformateur que les Anglais ont souvent comparé à Luther, son contemporain en Europe, naquit en 1469, dans le Pendjâb, au village de Talvandî sur la Ravî, tout proche de Lahore, dans une terre hindoue mais peuplée en majorité de Musulmans immigrés. Nânak, que les Sikhs ont quasi déifié après sa mort, eut, bien entendu, d'après eux, une naissance miraculeuse : tous les dieux du panthéon brâhmanique auraient apparu au haut du ciel pour l'annoncer aux hommes. Tout jeune, Nânak lui-même aurait été ravi par les anges au ciel et mis en présence du Dieu unique qui l'aurait fait goûter à l'*amrta* (1) et chargé de faire adorer par tout l'univers son Unité sous le nom de Hari.

A neuf ans, Nânak témoigne de son dédain pour les minuties brâhmaniques en refusant, dans une fête, de recevoir le cordon sacré (2), au grand scandale de son entourage. Son père, le voyant se détourner du monde, pense l'y rattacher par le mariage. Un moment, en effet, la vocation de Nânak parut ébranlée, mais, repris bientôt par ses préoccupations religieuses, on le vit sous l'étiquette du vishnouïsme s'appliquer par la lecture des livres saints, les pèlerinages les plus réputés de l'Inde, à trouver la concep-

Vérité) ; l'Esprit éternel ; celui qui est exempt de crainte et d'inimitié ; l'Immortel non soumis aux renaissances ; la Grande Joie. »

La Bibliothèque nationale ne possède aucun exemplaire complet de l'*Âdi Granth*, mais seulement des extraits (hymnes ou prières, destinés à être chantés), sous les numéros 49, 111, 114 du fonds indien.

(1) L'ambroisie hindoue.

(2) Signe distinctif de la caste brâhmanique. Il est en fil de coton et doit avoir trois coudées de longueur ; il est porté sur l'épaule gauche, passe sous le bras droit et tombe jusqu'à la hanche droite. On s'en revêt dès l'âge de neuf ans et on ne le quitte qu'à la mort.

tion métaphysique et le guide sûr qui donneraient la paix à son cœur tourmenté. A la connaissance des Purâṇas (1) il ajoutait celle du Coran. Vêtu de la tunique des fakirs musulmans, armé de leur petit rosaire que les premiers Gourous Sikhs devaient garder jusqu'à Ardjoun, pour marquer leur filiation avec l'Islam, il fit même le pèlerinage de la Mecque en compagnie de quatre compagnons déjà ses disciples, dont l'un, poète, abrégeait la route en chantant sur le *rebâb* de pieux poèmes. Ils parcoururent ainsi l'Inde, Ceylan, une partie de l'Arabie, la Perse et le Kaboul.

On raconte qu'étant en prières à la Ka'bah, sa posture choqua un ḳâḍî, qui lui reprocha d'avoir placé ses pieds près du temple. Nânak lui répondit : « Place donc mes pieds dans une direction qui ne soit pas celle de la maison de Dieu. »

A trente-deux ans, sans cesser de vivre en patriarche au milieu de sa famille et de ses disciples, il commença à prêcher sa doctrine. Il ne se donna jamais comme un fondateur de religion, ni comme un Dieu, mais comme un de ces Gourous dont Kabîr, son maître, recommandait si fort l'influence. Nânak proclame l'unité de Dieu, Dieu des Hindous comme des Musulmans, qui se plaît surtout à être vénéré sous le nom de Hari et sans violences, sans excitations aux guerres sociales; il brise, ce que n'avait pas fait Kabîr, la plus dure entrave du brâhmanisme quand il proclame que devant Dieu tous les hommes sont égaux, que leur caste importe peu, que tous peuvent chercher le salut et l'atteindre dans la prière. Il accueillit pour disciples des gens de tout rang, à l'exemple de l'Être suprême. Enfin Nânak renforça encore la puissance et la nécessité

(1) Légendes pieuses qui relatent les gestes et manifestations des divinités. Le plus connu est le *Bhâgavata-Purâṇa*. Eugène Burnouf en a traduit une partie (1840-1848) ; le reste l'a été par Hauvette-Besnault (1884) et Roussel (1898).

du Gourou, c'est pourquoi ses adeptes prenaient tous le nom de Sikhs, c'est-à-dire disciples (1). Plus encore que Kabîr il disait : « Écoute la parole du Gourou, la parole du Gourou est le guide. » Et l'on a pu noter avec raison que sa doctrine aurait pu s'appeler aussi bien le « gourouisme » que le sikhisme.

Sir Monier Williams (2) a fait justement remarquer que Nânak, en aboutissant à la conception monothéiste, était resté très Hindou et malgré tout panthéiste. « Dieu, disait-il, est le suprême Seigneur de toutes choses (Parameçvara), il peut être appelé Brahmâ, ou recevoir d'autres noms, comme Govinda ou d'autres encore, mais son nom spécial est Hari (3). L'Être suprême n'a pas créé le monde de rien, il l'a tiré de lui-même, c'est une sorte d'expansion de son essence qui a lieu, pour sa propre distraction, en parfait équilibre. C'est Mâyâ ou l'Illusion qui détruit l'équilibre, d'où l'apparente séparation entre Dieu, l'âme humaine et le monde. » Cette conception est en effet purement brâhmaniste, de même que l'invocation du nom de Hari et l'intervention constante du Gourou ont un caractère vishnouite.

Quand Nânak mourut, en 1538, il avait déjà groupé autour de lui de nombreux adhérents, mais, chose plus humaine que logique, il avait excité la profonde animosité des Musulmans comme des adorateurs de Vishṇu et ses prédications avaient déjà mis en défiance le soupçonneux gouvernement de Baber.

Le dernier acte de Nânak prouva son désintéressement

(1) Le mot pandjâbî *sikh*, *sikhā* est l'équivalent du sanscrit *çiṣya* « disciple ». Ce mot est lui-même dérivé d'une racine *çiṣ*, qui signifie « enseigner, commander, punir » et résume bien les attributions du guru.

(2) *Brāhmanism and Hindūism*, p. 163.

(3) Autre nom de Vishṇou. Krishṇa, un des héros du *Mâhâbhârata*, est une incarnation de ce dernier. Râma, héros du *Râmâyaṇa*, est également un avatâr (litt. « descente ») de Vishṇou. Tous ces noms reviennent souvent dans les écrits des Sikhs.

et combien il sentait la valeur de son œuvre : son fils comptait lui succéder comme Gourou de la jeune communauté sikhe, le mourant désigna à sa place un de ses disciples le plus complètement dévoué, un simple laboureur, totalement illettré, Lahanâ qui, à cause de sa grande dévotion, avait été surnommé Aṅgada (1), et fidèles à l'ordre du maître, les descendants de Nânak, dont quelques-uns subsistent encore aujourd'hui, continuèrent à vivre en paix, sous la loi du nouveau Gourou.

Neuf Gourous, en y comptant Aṅgada, succédèrent ainsi à Nânak après avoir désigné eux-mêmes leur successeur, en cent soixante-dix ans. Ils constituent les dix grands chefs, tous Jâts, et en quelque sorte les oracles du Sikhisme. Aṅgada employa avec ténacité toute sa vie à répandre les enseignements de Nânak ; son successeur, Amar-Dâs, se voua aussi fidèlement à la même tâche.

Quand le quatrième Gourou, Râm-Dâs, devint chef à son tour, les Sikhs formaient déjà une population forte et ardente autour de lui, mais méprisée par les Vishnouïtes comme des renégats, détestée par les Musulmans comme des infidèles, et capable de créer bientôt par son nombre et son énergie des embarras au gouvernement islamique des Mogols. Râm-Dâs comprit que, dans l'animosité générale, si le Sikhisme voulait se maintenir, il fallait l'organiser, lui donner un centre. Il obtint du tolérant empereur Akbar d'acheter dans le Pendjâb, non loin de Lahore, l'étang appelé *Amṛta-sar* (2), au milieu duquel il bâtit un temple qui devait rester le sanctuaire le plus vénéré, la Ka'bah des Sikhs. Autour du lac et du temple, s'éleva rapidement une ville populeuse, Amṛitsar (3), la capitale religieuse du Sikhisme.

(1) Sanscrit : *aṅga* + *da* « qui donne sa personne ».
(2) Sanscrit : *Amṛta-saras* « le lac d'ambroisie (ou de nectar) ».
(3) Amṛitsar, l'Umritsur des Anglais, est actuellement une des grandes villes du Pendjâb (152.000 hab.). Située sur le Ravî, au nord de Lahore, à

Toutes ces constructions, Râm-Dâs les éleva avec les contributions volontaires, les offrandes de toutes sortes que lui apportaient les adhérents de plus en plus nombreux qu'attiraient la douceur de sa doctrine et le charme de sa parole.

Les Sikhs prenant ainsi conscience de leur force devinrent aussi plus hardis à réprimer les vexations que cherchaient à leur infliger les Musulmans : on les vit, dans le désordre général, les armes à la main par petites bandes courir les grands chemins, âpres à se défendre et aussi à spolier, puisque prendre était le dernier mot de tous les gouvernements dans l'Inde.

L'évolution politique se fit encore plus nette avec le cinquième Gourou, Ardjoun, que son père Râm-Dâs avait désigné en 1580, à son lit de mort, pour lui succéder. Ardjoun s'établit à Amṛitsar. Il comprit la nécessité de fonder son autorité aussi bien au temporel qu'au spirituel, et tandis que pour donner plus de cohérence à sa doctrine, pour lui assurer l'autorité qui s'attache toujours aux témoignages écrits, il réunissait tous les enseignements de ses prédécesseurs dans une sorte de vaste compilation : l'*Adi Granth*, qui allait devenir le livre sacré du Sikhisme, il établit une taxe fixe sur tous les fidèles afin de mieux organiser le culte et la communauté sikhs. Avec le Livre et de l'argent, les Sikhs devenaient une nation, un état dans l'État; les empereurs mogols le comprirent si bien qu'ils commencèrent à persécuter âprement les Sikhs : l'empereur Djahânguîr (Jahângîr) fut accusé d'avoir fait mettre secrètement à mort, en 1606, Ardjoun qu'il retenait prisonnier à Lahore.

Mais les Sikhs bien armés, unis en une sorte de confrérie religieuse et secrète, fanatisés et s'étant peu à peu em-

2.128 kilomètres de Calcutta, dont il est le centre d'un commerce important avec l'Inde, l'Afghanistan, le Cachemire et les marchés de l'Asie centrale. On y fabrique des draps d'or, des châles et de la passementerie.

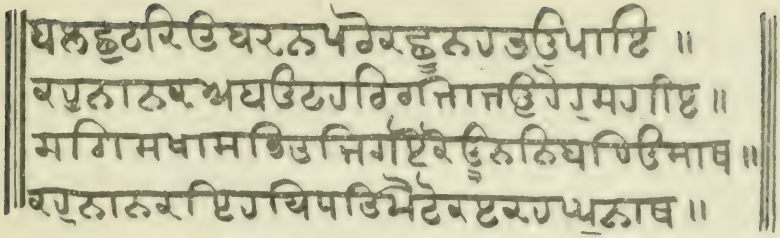
parés de vastes territoires dans le Pendjâb, n'en continuèrent pas moins leurs progrès sous les sixième, septième et huitième Gourous : Har-Govind, Har-Râi, Har-Kisan (Har Kṛṣna).

Har-Govind, très martial, s'occupa du développement militaire des Sikhs, qui s'affermit chaque jour dans des escarmouches avec les Musulmans. Il mourut en 1638, avec la satisfaction d'avoir ainsi vengé le meurtre de son père Ardjoun. Har-Kisan, âgé seulement de six ans quand il fut proclamé Gourou, eut un sort encore plus triste que son aïeul Ardjoun : il mourut enfant dans les prisons de Delhi, où l'empereur se l'était fait envoyer comme otage.

Avec Têgh-Bahâdour, neuvième Gourou et le plus jeune des fils de Har-Govind, la tourmente fondit sur les Sikhs. Aureng-Zeb régnait ; le fanatique empereur qui gardait une furieuse rancune à l'hindouisme, alors que celui-ci avait au moins l'excuse de son antiquité, ressentait un profond mépris pour ces paysans du Pendjâb qui s'avisaient de fonder une nouvelle religion. Têgh-Bahâdour, affable et doux et par ce moyen agglomérant chaque jour de nouveaux adeptes à sa doctrine, ne pouvait échapper à son courroux, mais cette fois les Sikhs, au lieu de laisser saisir leur maître, prirent ouvertement les armes. Têg-Bahâdour construisit un fort sur le Satladj (1) et d'abord victorieux des Musulmans, fut vaincu et pris dans une rencontre. Il fut envoyé à Delhi, soumis aux plus affreuses tortures sans vouloir abjurer et, suivant les uns, décapité, à la fin, par l'ordre de l'empereur, d'après d'autres, si cruellement maltraité qu'il pria un de ses compagnons de captivité de mettre fin à ses tourments (1675) (2).

(1) Ou Sutledge, affluent de l'Indus. Son nom sanscrit est *Satadru* ou *Sitadru*.

(2) Avant de mourir, sans avoir faibli, il écrivit à son fils ce distique : « Mes forces sont épuisées, le poids des fers m'accable, il n'est plus d'es-



TRANSCRIPTION

bala ḉhutkio bandana pare kachū na hota upai
kahu nānaka aba ōṭa hari gaja jiu hohu sahāi
sāngi sakhā sabhi taǰi gaē kōū na nibhyō sātha
kahu nānaka iha bipati nai ṭēka ēka raghu nātha

(*Dōhra* écrite par Têgh-Bahâdour, dans sa prison de Delhi, à son fils Govind Singh. Cf. Trumpp, *Ādi Granth*, p. 51 et [illegible])

Les Sikhs furent dispersés et le nouveau Gourou, le jeune Govind, fils de Têgh-Bahâdour, s'enfuit dans l'Himalaya, à la source de la Jumna (1) où il vécut vingt ans, uniquement occupé en apparence de chasse et d'agriculture; en secret se préparant à sa tâche de chef de peuple et en contact constant avec ses fidèles du Pendjâb. La « guerre sainte » impitoyable qu'Aureng-Zeb continuait à mener contre les dissidents accroissait la ferveur des Sikhs à son égard. Caractère actif, batailleur et positif, Govind se dit qu'il n'y avait de salut pour sa religion qu'appuyé sur une forte nationalité :

poir. Ma vigueur est à bout, les liens m'enserrent, tout est fini. Nânak dit: « Maintenant Hari est mon refuge, semblable à un éléphant il sera mon soutien. Tous mes amis, tous mes compagnons m'ont abandonné, aucun ne m'a suivis. » Nânak dit : « En cettecalamité, ma confiance est dans le seul Râghu Nâth (un des noms de Râma). » — A titre de spécimen de la langue de l'*Âdi Granth*, nous donnons plus haut le texte et la transcription de cette *dohra*, un distique dont les vers riment deux par deux.

1) Ou Djamouna. Hindoustani : *Jamnā* ; sanscrit : *Yamunā*.

il résolut de fonder un peuple pour mieux défendre une doctrine et ayant remarqué combien les distinctions de castes entravaient l'union chez les Hindous, il proclama bien haut, au point de vue social, l'abolition des castes que Nânak avait prononcée au point de vue moral. L'effet fut irrésistible ; lorsque à trente-six ans, Govind reparut dans le Pendjâb, appelant les siens aux armes, leur ordonnant de quitter la charrue pour l'épée, il eut derrière lui non seulement tous les Sikhs persécutés par Aureng-Zeb, mais des tribus entières qui, méprisées par les Hindous et les Musulmans, passèrent sous sa bannière et adoptèrent sa religion. Aureng-Zeb avait espéré abolir le Sikhisme, on peut dire que ce fut lui qui amena la fondation de la nation sikhe. Dès lors la guerre commença contre les Musulmans : trop faibles encore, les Sikhs étaient souvent vaincus, mais vivant de la guerre et pour la guerre, ils échappaient vite à leurs ennemis et tiraient des leçons même de leurs revers.

Govind fut plus un manieur d'hommes qu'un pasteur d'âmes. On prétend même qu'élevé à Patna, malgré sa volonté extraordinaire et les traditions de sa famille, il s'imprégna plus que ses prédécesseurs de superstitions hindoues et fut quelque temps un fervent de la déesse Durgâ. Parvenu où il voulait, il semble cependant avoir répudié aussi complètement les Purâṇas que le Coran. « Les Smṛtis (1), les Çâstras (2) et les Védas (3) s'expriment de manière différente, écrivit-il, je ne connais aucun d'eux : o Possesseur du Bonheur, accorde-moi cette grâce que je n'aie jamais d'accointances avec eux et que je puisse dire toujours : Je ne connais aucun d'eux ! » Ce langage est à coup sûr plus

(1) Codes basés sur l'usage traditionnel.

(2) Livres de préceptes.

(3) Recueils qui constituent les plus anciens documents que nous ayons des religions de l'Inde. Ce sont le *Ṛig-Veda* (Collection d'hymnes) ; le *Yajur-Veda* (Rituel) ; *Sâma-Veda* (Cantilènes) ; *Atharva-Veda* (autre collection d'hymnes). — Pour plus de détails, voir A. Barth, *les Religions de l'Inde* (Paris, 1879) ; Monier Williams, *Brâhmanism and Hindûism*, p. 2 et sqq.

proche du soûfisme persan que du vishnouisme, mais ne serait non plus accepté par aucun Musulman orthodoxe.

Govind proscrivit les idoles dans tous les lieux appartenant aux Sikhs, ordonna de rejeter le cordon brâhmanique, de manger tous à la même table et de boire à la même coupe. Comme signe d'initiation, il rétablit le *pâhol* ou *pâhul* qu'il conféra lui-même à cinq de ses disciples les plus courageux et qui était tombé en désuétude depuis les persécutions. Voici comment se donnait le baptême sikh : Le candidat et son initiateur lavent leurs pieds dans de l'eau, y jettent ensuite du sucre, la brassent avec un glaive, en récitant cinq quatrains dont le premier était celui-ci : « J'ai bien voyagé, j'ai vu bien des dévots, des yogis et des yatis, hommes saints livrés aux austérités, hommes ravis en contemplation de la divinité par leurs pratiques et leurs pieuses coutumes ; chaque contrée je l'ai traversée, mais je n'ai vu nulle part la vérité divine ; sans la grâce de Dieu, ami, le sort de l'homme n'a aucun prix... »

Entre chaque quatrain ils chassent leur respiration et avalent une gorgée de breuvage qu'on n'a cessé d'agiter en criant : « Wah ! wah ! Govind Siṅgh ! il est son maître et son élève à lui-même ! » Avec le restant du breuvage l'initiateur asperge la tête, la bouche, les yeux et les diverses parties du corps de l'initié (1). La tradition veut que tandis que Govind allait conférer le Pâhul à ses cinq disciples au moyen d'eau versée dans un plat de fer, sa femme passa portant cinq sortes de mets sucrés ; le Gourou y vit une inspiration divine, prit un peu de sucre de ses mains et le mêla à l'eau rituelle.

Il ordonna aussi que désormais les Sikhs ajouteraient toujours le nom de Siṅgh « lion » à leurs autres noms, porteraient toujours les cheveux et la barbe longs, n'enlève-

(1) D'autres auteurs indigènes se bornent à dire que l'eau du Pâhul est simplement sucrée et consacrée par la lecture répétée de textes tirés de l'*Âdi Granth*.

raient jamais leurs turbans en mangeant, auraient des culottes courtes. Ils devaient s'abstenir de tabac, garder toujours l'épée au côté en signe de guerre perpétuelle, faire le serment de ne jamais adorer les idoles, de n'obéir qu'à leur Gourou sikh, de ne jamais tourner le dos à l'ennemi, ni se mêler aux personnes excommuniées, ne jamais manger d'animaux tués par des non-Sikhs. Leur formule habituelle de salut était : *Wah Guru Ji ke fateh !* « Victoire au Gourou Dji ! »

Ces prescriptions ont fait dire plaisamment que tout Sikh doit avoir avec lui cinq choses dont le nom commence par un k (*kes* « longs cheveux », *kangi* « peigne qui sert à lier les cheveux en un nœud sur la tête », *kachh* « culotte descendant jusqu'aux genoux », *kard* « couteau », *kirpan* « glaive »). Le vrai croyant devait aux repas et à certains autres moments déterminés de la vie réciter certains passages du *Granth* surtout tirés du Jap-jî de Nânak et du livre de Govind.

Si le Sikhisme interdisait à ses adhérents de porter aucune marque de secte sur le front et d'accomplir aucun Çrâddha, il gardait à côté du Pâhul le *Karâh-Prasâd*, « l'oblation efficace », sorte de communion faite avec de la fleur de farine, du sucre et du *ghî* (1) et qui était, à certaines occasions solennelles, distribuée au peuple assis en rond et priant.

Govind adhéra complètement à la doctrine de l'*Âdi Granth* professée par Nânak et ses successeurs et compilée par Ardjoun, mais il y ajouta un dernier livre qu'on appelle communément le « Livre du dixième Gourou ». Autant le premier était plein de conseils de mansuétude et de douceur, autant le second respirait l'ardeur guerrière et exaltait la guerre au service du Gourou comme une œuvre pie. Nânak voulait régénérer les âmes, Govind voulait organiser une force politique ; le Sikhisme reprit à l'Islam une des maximes

(1) Ou *ghee*, beurre fondu, base de la cuisine hindoue.

dont il avait le plus souffert : le prosélytisme par l'épée, la force agissant pour réduire l'esprit. Il faut dire à la décharge de Govind qu'Aureng-Zeb traitait les Sikhs avec la dernière cruauté, et que la femme et le jeune fils du Gourou Govind venaient de mourir par son ordre, en prison, à Sirhind.

Le noyau de cette organisation politique fut les *dharwi* (1) qui, par bandes de cent à vingt hommes groupés autour d'un chef, tenaient les routes. Petit à petit, ils formèrent des *dehras* ou camps, en guerre ouverte contre l'empereur mogol, pillant villes et villages, augmentant leur trésor par leurs déprédations, leurs adhérents par leurs succès. Toutes ces associations unies secrètement entre elles, ayant même foi religieuse et mêmes intérêts, se concentraient plusieurs fois dans l'année pour célébrer leurs fêtes près des réservoirs sacrés d'Amritsar. Leur ensemble constituait le khâlsâ ou la république, propriété particulière du Gourou.

Govind réunit ainsi jusqu'à 80.000 hommes sous ses ordres et tint longtemps en échec les forces impériales. Succombant un moment au nombre, il se retira avec ses fidèles dans l'Asie centrale et bâtit sa résidence à Mâlwâ, qui demeure encore aujourd'hui un des principaux centres du Sikhisme.

La mort d'Aureng-Zeb, en 1707, mit fin pour un temps à la persécution. Son faible successeur Bahâdour-Shâh se rapprocha même de Govind, auquel il conféra un commandement militaire de cinq mille chevaux dans le Dekkan. Mais cette faveur excita la jalousie des Musulmans ; un Pathan, dans une tentative d'assassinat, blessa si grièvement le Gourou Sikh qu'il en mourut en 1708, dans la ville de Nander, près de la Godavéry. Ses dernières paroles furent dignes d'un guerrier si passionné : « Quand je serai mort, dit-il à ses disciples, baignez-moi, mettez-moi des habits

1 [illegible]

neufs et armez-moi de toutes mes armes; surtout lorsque j'aurai expiré ne m'enlevez pas mes armes, mais laissez-les avec moi. »

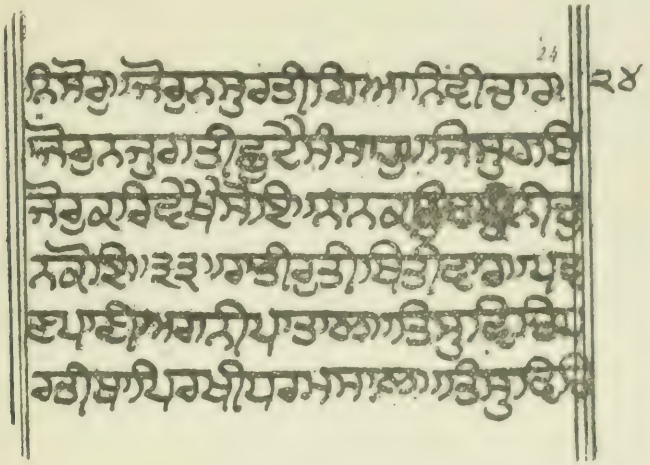
Il avait quarante-huit ans et avait été Gourou pendant vingt-trois. Pressé de se désigner un successeur, il s'y refusa et déclara que désormais les Sikhs n'auraient d'autre Gourou que le Livre sacré ou *Granth,* qui serait la marque visible de l'autorité spirituelle dont vivait la nation sikhe. Il personnifia et déifia en quelque sorte le *Granth* auquel il donna le nom de « Çâḥib » ou « Seigneur », et ajouta : « Après moi vous devez toujours regarder le *Granth-Çâḥib* comme votre Gourou ; quoi que vous fassiez, il vous regardera, et quoi que vous demandiez, il vous assistera. »

Govind resta avec Nânak le plus populaire des dix Gourous. Encore aujourd'hui on voit à Patna, dans une rue écartée, un temple qui lui fut dédié et que Rañjét-Siṅgh devait rebâtir à l'époque la plus brillante des Sikhs. La porte principale est décorée de l'image des neufs Gourous avec Nânak au centre.

Dans un petit réduit un lit bas et assez malpropre, un équipement et des armes sont censés être les reliques de Govind. En face, sur un autel peu élevé et abrité par un baldaquin se dresse une copie richement enluminée de l'*Âdi Granth* et du dixième Livre dû à Govind. Au centre du sanctuaire, sur une plate-forme, des glaives sacrés semblent dominer même le Livre ; ils sont au moins l'objet d'un culte égal de la part des gardiens du temple, des « Akâlîs », « les adorateurs du Dieu éternel ou sans crainte », et les propagateurs de sa doctrine par la force de l'épée, fanatiques que le Sikhisme devait produire, comme tout système qui fait appel un instant à la force.

Govind en donnant l'*Âdi Granth* désormais comme guide aux Sikhs, en avait fixé définitivement, mais aussi figé la forme religieuse. Dorénavant la doctrine du Sikhisme ne pourra plus se renouveler. En appelant les Sikhs à la guerre

sainte, il avait orienté leur ardeur vers un autre but, l'établissement d'une puissance politique dans le Pendjâb. Sous ses successeurs directs, grâce à la décadence de l'empire mogol, aux luttes des Afghans, des Persans et des Mahrattes, nous verrons cette puissance se développer avec éclat et poursuivre un instant avec Rañjét-Siñgh, d'une façon bien



Page du *Pañj Granthi* Ms. n° 111 du fonds indien.

inconsciente et bien égoïste, il est vrai, la reprise de l'Inde par les Hindous. L'intervention anglaise et le caractère trop individuel de tout effort politique chez les Orientaux devaient ramener tôt ce rêve à des proportions plus modestes.

∴

Dès la mort de Govind, ses adhérents qui le regardent comme un nouveau martyr de l'intolérance musulmane, sous les ordres d'un de ses disciples, Banda, se répandirent à main armée dans tout le Pendjâb. Le vice-roi de Lahore,

à la tête de forces mieux organisées, les vainquit : Banda et plusieurs autres furent décapités à Lahore sur « la place du Marché aux chevaux », devenue dès lors pour les Sikhs « la Place des Martyrs ». Le mouvement paraît enrayé, des apostasies se produisent, les femmes et les enfants se réfugient dans le Sirhind.

Dès 1748 et 1752, lors des invasions des Afghans d'Ahmed Shâh, l'ancien lieutenant de Nâṣir el-Din, les Sikhs profitent de ses luttes contre le gouverneur mogol de Lahore pour se réorganiser.

En 1761, après la bataille de Paniput qui écrase les Mahrattes et livre tout l'Hindoustan à Ahmed Shâh, ils profitent de ce que le vainqueur n'a pu cantonner que de faibles troupes au Pendjâb pour relever la tête et tenir toutes les routes. Ils agissent par groupes ou « serdâris », dirigés par un « sirdâr » (1). Bientôt entre tous ces sirdârs émergea Rañjet-Siṅgh, dont l'aïeul, un pauvre *ẓemindâr* (2) du district de Manjha, ne possédait en propre que deux charrues et un puits. Son fils Nordh Siṅgh, le premier de sa famille embrassa le Sikhisme à la suite de son mariage avec la fille d'un zemindâr de Midjithia qui avait mis cette condition expresse à l'union. Bon chef de partisans et grand pillard, il mourut en 1750, laissant une bonne troupe de fidèles et un trésor qui commençait à s'arrondir, mais ayant toujours agi dans la dépendance d'un plus grand chef que lui.

Son fils, Charat Siṅgh, avait l'ambition de devenir riche, indépendant, « sirdâr » à son tour ; il s'associa avec deux de ses beaux-frères, construisit un petit fortin près du village de Gadjaroli, au nord de Lahore, pour abriter sa famille et ses trésors, et en fit un point de ralliement tel que le

(1) Persan : *sir*, *sar* « tête » ; *dâr* « qui tient ». Les *sardârs* ou *serdârs* sont des chefs fort semblables à nos seigneurs féodaux du moyen âge.

(2) Persan : *zamin* « terre, pays », *dâr* « qui tient ». Proprement : fermier ou propriétaire qui paie directement l'impôt au Gouvernement sans passer par quelque supérieur intermédiaire. Ici, officier civil percepteur de l'impôt dans l'empire mogol.

gouverneur afghan de Lahore vint, en personne, avec une armée l'assiéger. Il fut d'ailleurs battu, ses bagages pris; et, grisés par leur victoire, les Sikhs affectèrent dès lors une parfaite indépendance nationale : ils convoquèrent à Amṛitsar un Dal-sikh ou assemblée des chefs pour procéder aux ablutions et aux autres cérémonies du Dîwâlî (1) Ahmed Shâh fut si ému à cette rébellion qu'il passa l'Indus et vint écraser les Sikhs à la bataille de Kos Kahira sur la rive méridionale du Satladj : 12.000 d'après certaines versions, 30.000 Sikhs d'après les autres y périrent, et dans leurs annales la bataille porte le nom de *ghalon ghara,* « carnage sanglant ».

Ahmed Shâh fit ensuite détruire le temple et l'étang sacré d'Amṛitsar, après avoir souillé ce dernier des entrailles et du sang d'une vache, sacrilège aussi inexpiable aux yeux des Sikhs que des autres Hindous.

Dès qu'Ahmed Shâh fut rentré à Kaboul, les Sikhs relevèrent la tête, et par un coup d'audace emportèrent d'assaut la forte ville de Sirhind, qui fut traitée avec la dernière rigueur, tant pour venger le sacrilège d'Amṛitsar que la mort inhumaine de la femme et de l'enfant du Gourou Govind quelques années auparavant. En 1764, Ahmed Shâh reparaît : les Sikhs s'éparpillent devant lui, il doit retourner sur ses pas sans avoir pris sa revanche. Dès son départ, les Sikhs reparaissent et s'emparent cette fois de la capitale du Pendjâb, Lahore, qui est partagée entre trois de leurs prin-

(1) Mot hindoustani qui répond au sanscrit *dipâli* et *dipâvali* « une rangée de lampes (= une illumination) ». Fête des Lampes, célébrée en octobre généralement en l'honneur de Lakshmî, déesse de la beauté, de la volupté ou de la Victoire ou de Devi « la Déesse », l'épouse de Çiva. D'innombrables luminaires flottants sont abandonnés au courant des rivières. Cf. BARTH, *les Religions de l'Inde*, p. 165 ; MONIER-WILLIAMS, *Hinduism*; *Thought and Life in India*, p. 432, dit que la Dîwâlî est célébrée avec un grand éclat à Bénarès. A l'approche de la nuit, de petites lampes de terre, par millions, sont préparées et placées de manière à former d'innombrables rampes de lumière qui éclairent toutes les saillies des temples, des palais et des minarets.

cipaux chefs; Ahmed Shâh survient, les Sikhs s'évanouissent, une partie de son armée se mutine, il rentre à Kaboul, abandonnant de guerre lasse le Pendjâb aux Sikhs qui vont l'occuper définitivement. Le Pendjâb avec Lahore, la province de Sirhind et tout le territoire à l'est jusqu'à la Djoumna deviennent la proie des fidèles de Gourou Govind dont la plupart, il faut le reconnaître, étaient de purs brigands, grossiers, sans scrupules et la plupart de basse extraction.

La conquête faite, le partage commença d'après le mode assez compliqué de l'organisation quasi féodale des Sikhs.

Le *khâlsâ* (1), ou la république sikhe, était formé à cette époque par une vaste confédération de douze *misals* principaux. Le *misal* comprenait divers groupes serrés autour d'un chef de leur choix, presque toujours un parent ou un ami. Il s'y ajoutait souvent des volontaires et parfois même quelques mercenaires. Au-dessus de ces chefs partiels, le *misal* avait un chef suprême ou sirdâr, commandant au plus fort groupe, plus brave, plus riche en général que les autres, qui conduisait à la guerre, rendait la justice dans les conflits, mais n'avait aucun droit réel sur les chefs moindres ou leurs hommes, tous se considérant comme des associés, non des subordonnés. Tous accordent le respect au sirdâr, ils ne lui accordent obéissance que si leur propre intérêt ou celui du misal est vraiment en jeu.

Le misal avait, du reste, parfois à sa tête, non un seul chef, mais deux ou trois parents associés. Réunis, ces misals représentaient une force de 70.000 chevaux. Le Pendjâb fut partagé entre ces misals au prorata des services et de l'importance de chacun. Les sirdârs prirent naturellement la grosse part, mais les petits chefs (*sarkanda*) ainsi que les

(1) La propriété, la part de Dieu. Ce mot, d'après Trumpp, est dérivé de l'arabe خالصه.

simples guerriers, sous le nom de *pati* ou parcelles, eurent aussi leurs champs, leurs villes et leurs villages, dont ils demeuraient maîtres absolus sous réserve de certains droits de vassalité en temps de guerre.

Deux fois par an les misals se réunissaient tous à Amṛitsar en avril et octobre, aux fêtes de Beisakhi ou de Dîwâlî pour s'y baigner à l'étang sacré et y discuter les grandes entreprises à tenter en commun.

Cet état féodal n'était pas fait pour engendrer la paix ou sortir d'une ère de troubles et dans un pays où les luttes semblent à l'état endémique. Quand la nécessité de combattre l'ennemi commun ne les unit plus, quand la haine, l'avarice et l'ambition se développèrent avec l'instinct de propriété, les guerres civiles éclatèrent entre les Sikhs.

Elles étaient d'autant plus faciles à susciter que si tout le misal devait à l'honneur de faire front contre une attaque d'un misal étranger, quand deux membres du même misal se disputaient entre eux, chacun avait le droit de sortir de l'association pour suivre le nouveau chef qui lui agréait le plus, et par suite ne se faisait faute de chercher du secours au dehors. D'où évolution constante de la force du misal, de sorte que, pour parer aux désertions, le sirdâr, ou même le chef de groupe, n'avaient d'autre ressource que de faire redouter leurs représailles, ou d'attirer le plus d'individus dans leur bande, sans en évincer les pillards et les criminels avérés.

La seule stabilité du misal était la nécessité pour tous ses membres de répondre à l'appel du sirdâr en cas de danger et la défense au *patidâri*, ou possesseur de parcelle, de vendre sa *pati* à un étranger. Il est vrai qu'il pouvait, en cas de pressant besoin, l'engager et, à sa mort, en désigner l'héritier.

Quoique le patidâri constituât le fief par excellence dans le misal, il existait encore plusieurs modes de possession : entre autres le *misaldâri*, le *tabadâri* et le *djagirdâri*, mis

surtout en œuvre dans les conquêtes qui suivirent le partage initial du Pendjâb.

Le *misaldâri* était une terre donnée en complète indépendance pour prix des services rendus par un chef ou une troupe qui ne voulaient pas s'engager dans le misal; le *tabadâri*, un fief révocable pour désobéissance, forfaiture du possesseur, ou même sur simple caprice du chefd onateur; le *djagirdâri* était constitué au profit d'un parent, d'un serviteur, en récompense de certains services et sous condition d'un service personnel délimité. Les tabadârs et djagirs ne possédaient qu'en viager, et leurs fiefs pris sur les territoires propres du sirdâr relevaient directement de lui. Quand l'organisation féodale sikhe eut abouti, comme il fallait s'y attendre, à la royauté tyrannique d'un chef de misal, les nouveaux râdjas s'attachèrent à ne créer que des tabadâris et des djagirdâris, pour ne point élever autour d'eux une nouvelle puissance territoriale dangereuse.

Ce fut la famille de Rañjit Siṅgh qui parvint à jouer, et même sans l'appui d'aucun clergé, le rôle des Capétiens chez nous. Son grand'père, Charat-Siṅgh, à force d'audace et de brigandages, s'était fait chef de misal; il mourut entre 1771 et 1774 en cherchant encore à s'agrandir au détriment d'un autre sirdâr. Son fils, Mahâ-Siṅgh, put lui succéder, grâce à l'énergie de sa mère: à dix-sept ans, il prit la direction de son misal, après avoir, paraît-il, tué de sa propre main cette mère pour la punir d'une coupable liaison avec un brâhmane. La prise et le pillage de la ville de Rasoul-nagar (depuis Râm-nagar), détenue par un Musulman, lui donna un grand prestige et fit affluer les vassaux autour de lui. Brave, rusé, âpre, ambitieux, il s'immisça dès lors dans toutes les querelles autour de lui et en mourant, en 1792, à vingt-sept ans, il laissait de vastes terres, un riche trésor et un grand renom à son fils Rañjit-Siṅgh. Celui-ci, âgé de douze ans, lui succéda sous la tutelle de sa mère, femme hardie et intelligente mais qui, n'ayant su tenir compte de

l'exemple tragique de sa belle-mère, devait finir comme elle.

Rañjit, petit, resté tout jeune borgne et gravé à la suite de la petite vérole, eut une éducation des moins compliquées : celle de la rue qui réussit d'ailleurs fort, dans des circonstances analogues, à Pierre le Grand. Mais il ne songea jamais par la suite à en combler, comme ce dernier, les lacunes et n'apprit jamais à lire. A dix-sept ans il se débarrassa avec vigueur de son premier ministre et de sa mère et, voulant débuter par un coup de maître, tenta la conquête de Lahore qui était partagée entre trois chefs sikhs. Sans aucun scrupule, Rañjit en demanda l'investiture au souverain nominal, le sultan de Kaboul, ce qui lui acquit de suite l'appui de la population musulmane de la ville. Aidé des troupes de son ambitieuse belle-mère, Sada Kounwar, qui, durant de longues années, demeura sa plus habile conseillère, Rañjit s'empara de Lahore : il avait désormais une capitale et personne n'osa souffler mot.

Dès lors, avec une ténacité inlassable et une activité débordante, Rañjit va soumettre peu à peu le Pendjâb à son autorité et de simple sirdâr se transforma en autocrate, en mahârâdja, souverain de tout le pays.

Son plan était simple : il s'immisçait dans les incessantes querelles des chefs sikhs entre eux, surtout des plus puissants. Grâce à ses excellentes troupes, l'avantage passait à son allié qui devenait ainsi son vassal et il s'enrichissait en outre de la majeure partie des biens du vaincu. Il « héritait » aussi avec méthode des gens qui lui étaient le moins parents, dès qu'il n'y avait point trop de horions à recueillir dans l'affaire. A peine un chef mourait-il, ne laissant que des mineurs, des filles ou des femmes, Rañjit apparaissait, réclamant à la veuve et aux orphelins une grosse part de la fortune du défunt ; s'ils essayaient de résister à sa prétention exhorbitante par la ruse ou les armes, ils se voyaient totalement dépouiller. C'est ainsi que Rañjit se débarrassa du

redoutable misal des Banghis et prit la ville de Loghar. De telles actions étaient contraires aux traditions de Sikhisme, mais les chefs sikhs étaient si divisés entre eux qu'ils ne purent jamais s'entendre pour arrêter les progrès de Rañjit. Au contraire, nombre de ces disciples dégénérés de Nânak, voyant l'armée, la gloire et le trésor de Rañjit s'accroître, passaient vite sous ses drapeaux.

En 1832, Rañjit était le plus puissant souverain asiatique de l'Inde : il possédait toute la partie du Pendjâb entre l'Indus et le Satladj, le Cachemir, tout le pays montagneux, y compris Ladak jusqu'aux neiges de l'Himalaya, plusieurs territoires sur le versant anglais du Satladj, Peshawar et une partie de l'Afghanistan à l'ouest de l'Indus. Son armée était de 80.000 chevaux, son revenu annuel de 125.000.000 de francs.

Débauché à l'extrême et unissant aux excès de la volupté asiatique les vices de la décadence grecque et romaine, il avait scandalisé maintes fois la peu pudibonde Lahore par l'étalage de ses désordres avec sa concubine musulmane Moura ou par la faveur éhontée de certains de ses mignons. Cupide et sans scrupule, il ne paraissait conquérir que pour pressurer, son seul mode d'administration était de laisser s'engraisser ses officiers aux dépens du territoire qu'il leur avait confié, puis de leur faire rendre gorge à son profit : le pays ruiné n'y recouvrait rien, mais l'esprit de justice était satisfait et le trésor royal aussi.

Les odieux traitements qu'il employa pour arracher le célèbre diamant le Koh-i-nûr (= montagne de lumière) à Shâh-Soudja, ex-sultan de Kaboul réfugié dans ses États, violaient bien étrangement les lois sacrées de l'hospitalité sikhe. Rañjit n'en fut nullement troublé et se para avec ostentation de ce merveilleux bijou dans toutes ses entrevues avec les Anglais. Capable de toutes les dissimulations, il avait des caprices exaspérés d'enfant ou de barbare pour certains objets, entre autres pour les chevaux de prix ; son

écurie paraissait lui tenir plus au cœur que sa famille et il pouvait ravager une province pour obtenir un étalon. Libéral dans sa jeunesse, en vieillissant il devint aussi avare que cupide. Soupçonneux, il aimait à retenir toujours auprès de lui, pour les mieux surveiller, ceux qui le servaient avec le plus de fidélité, il s'appliquait à leur faire dépenser tout leur fastueux traitement pour les mieux sentir dans sa main.

Avec cela, il restait intéressant, presque sympathique, pourrait-on dire. Son visage était des plus séduisants et la conversation de cet illettré, qu'aucun de ses secrétaires n'aurait jamais osé tromper d'un mot, tant il flairait d'avance toute supercherie, était nourrie, originale, attrayante. Chose rare, cet Oriental était d'une curiosité dévorante et aussi peu gourmé que possible. Victor Jacquemont qui le vit en 1832, et qui fut comblé d'attentions de toutes espèces par lui, demeura étourdi, malgré la propre vivacité de son esprit, des questions précises et logiques auxquelles il lui fallut répondre. Il y avait, disait-il, à la fois du renard pour la ruse et du chat pour l'aimable souplesse dans ce « lion » (Singh) des Sikhs, d'ailleurs d'une bravoure téméraire et remarquable stratégiste.

Enfin ce despote était, dans un pays où la cruauté semble naturelle, le moins sanguinaire des hommes : il ne tuait que dans les batailles ; la mutilation du nez ou des oreilles et de fortes amendes lui paraissaient devoir compenser tous les autres méfaits, même ceux qui l'outrageaient directement.

Cet héritier inattendu des Gourous était plus superstitieux que religieux. Trop habile pour ne pas accomplir strictement les rites du Sikhisme, il se faisait lire chaque jour quelques passages du *Granth* ; scrupuleux observateur des ablutions au réservoir sacré d'Amritsar, prodigue de dons aux temples, aux akalis et aux saints de sa religion dont il se défiait fort, il n'avait nulle horreur des Musulmans, ne prenait pour ministres et ne craignait pas d'allumer publi-

quement le *houkka* (1) de sa favorite mahométane malgré l'horreur des Sikhs pour la fumée de tabac. Mais tout son scepticisme recouvrait des inquiétudes puériles ; il croyait comme tous ses compatriotes, aux présages, aux rêves, à l'envoûtement. En cas de difficulté grave à résoudre, il se faisait apporter le *Granth*, il posait sur le livre deux papiers portant l'un « oui » l'autre « non » et un enfant était chargé de prendre au hasard un de ces papiers, dont la réponse paraissait alors à Rañjit une inspiration divine. En 1831, sa fastueuse entrevue avec le gouverneur de l'Inde anglaise, lord William Bentinck, fut longtemps retardée par de fâcheux augures et déterminée à la fin par l'intervention hardie d'un astrologue.

Il avait gardé, comme tous ses coreligionnaires et les Hindous, l'horreur du meurtre de la vache, qui passait autrefois au Pendjâb comme beaucoup plus criminel que celui d'une fille et dans le traité qu'il conclut en 1838, sous les auspices de l'Angleterre, avec Shah Shoudja, sultan restauré de Kaboul, l'article 10 porte formellement : « Toutes les fois que les armées des deux États (Sikh et Afghan) se trouveront rassemblées dans un même lieu, on ne pourra tuer de bœufs ni de vaches. »

Il était toutefois, à l'encontre des autres Sikhs, aussi tolérant que possible et ne craignit pas d'ajouter aux amabilités dont il combla Victor Jacquemont la visite du lac sacré d'Amṛitsar. Voici comment Jacquemont raconte cette visite : « Le roi avait eu l'attention de me faire montrer le fameux bassin d'Amṛitsar, au centre duquel est le temple d'or où est gardé le *Granth* ou Livre Sacré des Sikhs. Le fanatisme et la démence des Akalis, ou religieux guerriers qui se pressent toujours dans le lieu sacré, menaceraient de

(1) La pipe à eau indienne. Le bruit du bouillonnement produit par le passage de la fumée dans l'eau est figuré dans l'Inde par l'onomatopée expressive *bubble-bubble-bubble* et l'instrument entier est souvent appelé *bubble-bubble*.

dangers presque certains un Européen qui le visiterait, s'il n'avait une puissante sauvegarde. Elle ne me manqua point. J'allais au temple avec une forte escorte de cavalerie sikhe, sur un éléphant qui poussait de droite et de gauche, sans en blesser aucun, les épouvantables akalis, et le temple était occupé par un régiment d'infanterie sikhe. Je fis une visite dans son enceinte à un vieillard célèbre par sa réputation de sainteté ; il m'attendait, et le gouverneur de la ville, vieillard également respectable, était là qui m'attendait aussi par ordre, pour me conduire dans le temple ; il me prit par la main et me mena ainsi partout. S'il m'avait lâché, les akalis sans doute m'eussent fait un mauvais parti : mais j'étais sacré sous le bras du vieux Dessa Singh (1)... »

Jacquemont n'avait pas tort de le croire, car malgré tous les firmans de Rañjit Siñgh, lors de son départ de Lahore pour rentrer dans l'Inde anglaise, le troisième jour de marche, ayant eu à traverser « les États pontificaux du Pendjâb », petit district montagneux possédé et habité par un centenaire, le chef spirituel des Sikhs, qui, il n'y a pas bien longtemps, dans un accès de colère contre son fils aîné, jeune ambitieux de 80 ans, se dressa sur ses pieds et, sans crier gare, lui coupa la tête « d'un seul coup de sabre », il reçut l'ordre par « d'affreux akalis », fusil sur l'épaule et mèche allumée, de ne pas même souiller de sa présence les terres du personnage. « Rundjit, ajoute-t-il, par politique, prodigue à ce terrible vieillard toutes les marques du respect (2). »

La puissance de Rañjit, qui aurait pu certainement s'étendre un moment sur toute l'Inde, avait été limitée de façon inexorable par l'Angleterre. Ce qui lui fut encore plus fatal, elle ne reposait, comme toutes les grandeurs éphé-

(1) Victor Jacquemont, *Correspondance avec sa famille* (1828-1832), t. II, p. 166.

(2) Victor Jacquemont, *op. laud.*, t. II, p. 170.

mères de l'Orient, que sur le génie d'un individu et s'écroula avec lui. Il paraît d'ailleurs s'être fort peu préoccupé de ce qui en adviendrait après lui, soit par égoïsme, indifférence de ses héritiers, soit par vue claire de l'ambition anglaise. Il semble s'être toujours soucié plus de prendre que de fonder. Il mourut, en 1839, au milieu de la crainte universelle. Vingt-sept de ses femmes tinrent à se brûler en son honneur, quoique les *satîs* (1) ne soient nullement de règle chez les Sikhs.

Ses indignes fils se disputèrent son héritage et ruinèrent la puissance politique des Sikhs. En 1845, son petit-fils, Hîre Singh, déclare la guerre à l'Angleterre et est honteusement battu. Le Khâlsâ se reforme trop tard et pour restaurer seulement des abus archaïques. Une nouvelle expédition, en 1848-1849, met tout le Pendjâb dans la main des Anglais.

∴

Les Sikhs avaient vécu comme puissance politique. Désormais mettant en action la maxime de Têgh-Bahâdour : « *Jiska degh us ka tegh* », « Mon épée est au service de qui me nourrit ! », ils devinrent les plus vaillants appuis de la puissance anglaise dans l'Inde et même hors de l'Inde : ce sont des Sikhs qui furent envoyés en 1900 en Chine contre les Boxers ; trois cents d'entre eux tiennent encore garnison dans l'Afrique centrale.

Au nombre de plus de deux millions (2), presque tous cantonnés dans le Pendjâb, aussi fidèles que vaillants, ils ne sont capables de s'insurger que s'ils se croient atteints dans

(1) *Satî* en sanscrit n'a que le sens de « fidèle épouse, femme chaste », mais dans les dialectes modernes de l'Inde ce mot désigne la femme qui, par un acte de suprême fidélité conjugale, se fait brûler à la mort de son mari. La forme anglaise bien connue de *satî* est *suttee*.

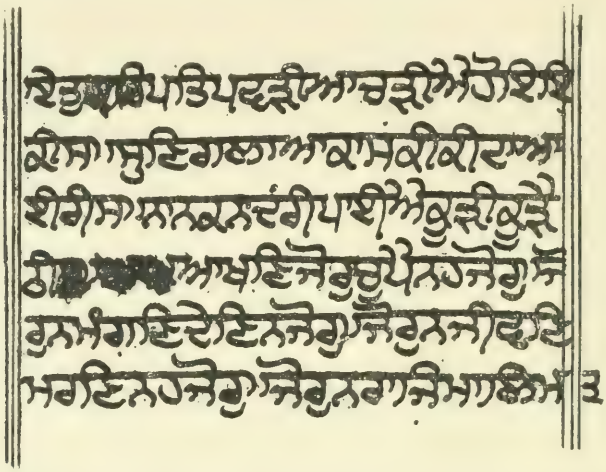
(2) En 1902, exactement 2.130.987. Il y en avait, en 1891, 1.870.481, c'est donc un accroissement de 260.566 individus. Cf. *Census*, p. 122.

leur foi, en quoi les Anglais les ménagent justement. La religion qui a créé leur nationalité en est encore le plus puissant lien. Ils reconnaissent toujours avec vénération le Gourou suprême que leur a légué Govind Singh, l'*Âdi Granth*.

L'original de ce livre est renfermé dans le temple d'or d'Amritsar, dans un site d'une beauté naturelle incomparable. Le lac sacré est contenu dans un immense bassin de marbre blanc, sur les bords duquel se dressent de fines maisonnettes ajourées où vivent les membres les plus estimés de la communauté. Au centre du lac s'élève un magnifique temple à dômes et à coupoles d'or, auquel on accède par une chaussée de marbre et dont l'architecture est un symbolique compromis entre la mosquée musulmane et la pagode hindoue ; la partie supérieure du temple est recouverte d'or et de pierres précieuses. L'intérieur est encore plus somptueux ; le temple, dédié au Dieu Unique, Hari, ne comporte aucune image, mais une idole bien plus inattendue, le Granth, représentation visible, aux yeux des Sikhs, de la Divinité et qui repose au fond du sanctuaire clos de portes d'argent ciselé, sur un trône abrité par un baldaquin incrusté de pierreries qui ne coûta pas moins de 50.000 roupies, dit-on, à Rañjit-Singh. Chaque matin un prêtre va, avec révérence, prendre le Livre, le vêtir de brocart, après l'avoir épousseté au moyen d'une queue de yack, l'étale ouvert sur le trône où le Gourou qui préside aux cérémonies, assis sur la terre nue, les jambes repliées sous lui, en psalmodie le texte, tandis que les fidèles défilent sans interruption, la tête inclinée, déposant leurs offrandes de fleurs, de fruits, de grains et de menue monnaie dans un petit espace laissé vide à cet effet. Le soir, le Livre est reporté avec le même cérémonial dans l'arrière-temple et couché sur un lit d'or, dans un réduit solidement défendu par des grilles, des barres et des verroux.

Le *Granth* comporte deux parties : l'Âdi Granth qui en

est la portion la plus révérée et le Livre du dixième Gourou Govind qui trouve surtout faveur auprès des plus fanatiques de la communauté. Le *Granth,* tantôt porté aux nues, tantôt traité de fatras théologique, ne paraît mériter « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité », mais rédigé par trente-trois auteurs différents, en préceptes métriques et en apo-



Pañj Granthî : Extrait du *Japu.* (Bibliothèque nationale, n° 111, fonds indien.)

phtegmes, il doit forcément être quelque peu monotone et fastidieux.

Six des dix Gourous : Nânak, Aṇgada, Amar-Dâs, Râm-Dâs, Arjun (Ardjoun) et Têg-Bahâdour, prirent part à sa rédaction, ainsi que dix Bhagats (= skt. *Bhagavant* « bienheureux, saint »), dont les plus célèbres sont Kabîr, Pîpâ, Ravidâs et quinze *Bhats* ou panégyristes professionnels qui ont trouvé le moyen, dans leurs récits sur les Gourous, de dépasser les bornes raisonnables de l'adulation et de la vraisemblance. L'œuvre est écrite en *gurumukhî* (1), modifi-

(1) En sanscrit : « Qui vient de la bouche du gourou ».

cation de l'alphabet devanâgarî, attribuée, on ne sait pourquoi, à Aṇgada l'illettré.

Le livre est d'une composition assez nette : il comprend le *Japu* — appelé communément *Jap-jî*, — en vers introductifs dus à Nânak ; le *So-daru* ; *So-purkhu* et les *So-hilâ*, tous adaptés aux dévotions du soir. Ensuite viennent les *Râgs* chants en vers dans des *Râgs*, ou clés musicales particulières, au nombre de trente et une, qui constituent le fond même du *Granth ;* les quatre premiers *Ràgs*, appelés *Sirî Ràg*, *Ràg Màjh*, *Ràg Gaurî* et *Ràg Àsà*, sont avec le *Bhog* les plus chantés. Ils comprennent des vers de Nânak, d'Arjun et des premiers Gourous. Malgré ses inévitables redites, il serait injuste de refuser à certains passages du *Granth*, tels que ceux-ci, l'élévation et la force de la pensée :

Au commencement était le Véritable Unique.

Sache qu'il y a deux voies [= celle des Hindous et celle des Musulmans] mais seulement un Seigneur ;

Par lui-même toute création est produite ; par lui-même, ayant été créé, le tout est destiné à disparaître.

Toi, ô Hari, seul es dedans et dehors, tu connais les secrets (du cœur).

Murmure le nom de Hari, Hari, ô mon cœur, nom qui amène le réconfort, qui efface tous les péchés et tous les vices, qui fait cesser la pauvreté et la douleur.

Tu es moi-même et je suis toi ; où est la différence ? Tel l'or et le bracelet, telle l'eau et la vague.

Par le parfait Gourou, le nom de Hari est affirmé en moi. Hari est mon bien-aimé, mon roi. Si quelqu'un (me) porte et (m') unit (à lui), ma vie est ravivée.

Tu es mon père, ma mère, mon cousin, mon frère, mon protecteur en tous lieux. Que m'importent danger ou chagrin ? Par ta miséricorde, je t'ai connu, tu es mon soutien, mon espérance. Hors toi, il n'existe rien, tout est ton jeu et ton arène, ô Seigneur !

Le Seigneur est mon cher ami. Il m'est plus doux que mère et père, sœur, frère, et tous les amis. Personne n'est semblable à toi, ô Seigneur !

Unis-toi au Seigneur de l'univers. Après un long temps le corps (humain) fut obtenu. Durant plusieurs naissances, tu fus roc et mon-

tagne ; durant plusieurs autres, tu fus herbe potagère. Dans les quatre-vingt-quatre lakhs [1 lakh = 100.000] (de formes de l'existence) tu fus errant.

Aucun vent chaud ne touche celui qui est protégé par le vrai Gourou. Le Gourou est le vrai Créateur. Protégé par le Gourou, il est admis à la vraie maison, au palais (de Hari). La mort ne peut le dévorer.

Je suis continuellement un sacrifice à mon propre Gourou.

Je suis devenu un sacrifice à mon propre Seigneur. Par le Veda, par le Livre (le Coran), par le monde certain, il est mis en évidence. Le roi de Nânak est ouvertement vu.

Ayant oublié toutes choses, méditez sur l'Unique ! Débarrassez-vous des mauvaises pensées ! Offrez-lui (votre) esprit et (votre) corps (1) !

Le culte des Sikhs est très pur et très simple : il consiste en ablutions au réservoir sacré pour les grandes fêtes, qui sont celles des Hindous, et journellement une lecture modulée du Livre sacré, spécialement du Jap-jî de Nânak et du Jap-jî de Govind Singh à tous les repas (ceci ne peut être exécuté que si le Sikh sait lire, ce qui est rarement le cas). Le matin, il redit quelques sections du *Granth*, de même avant d'entreprendre un ouvrage, il récite un *Ardâs*, « prière » ; le soir en prenant sa nourriture, il doit dire les *Rahirâs*, « supplications ». Ces obligations religieuses assez compliquées ne sont guère observées du vulgaire.

Les prêtres portent le nom de gourou (= skt. *guru*, « précepteur spirituel »), mais n'ont en rien l'autorité prédominante des fondateurs du Sikhisme.

Les dissidents et les sectes sont naturellement encore nombreux dans une religion qui date à peine de quelques siècles. On compte :

Les *Udâsîs* (= les Indifférents au monde) qui furent fondés par Sirî Chand, le fils aîné de Nânak. Ils comprennent quatre classes différant par des signes extérieurs. Sauf qu'ils ne vivent pas confinés en des monastères, ce sont les moines des Sikhs ; certains laissent croître leurs cheveux,

(1) Cf. Monier Williams, *op. laud.*, p. 170-171.

REVUE DU MONDE MUSULMAN

TOME QUATRIÈME

REVUE DU MONDE MUSULMAN

Publiée par

LA MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

TOME QUATRIÈME

1908

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE

d'autres les portent ras; ils pratiquent tous les rites hindous relatifs à la naissance, à la mort, au mariage ainsi que le çrâddha. Leurs habits sont teints en rouge et ils portent une marque de secte au front ou *tilak* (= skt. *tilaka*). Ils reconnaissent l'*Âdi Granth*, mais rejettent le *Granth* de Govind à cause de son caractère guerrier. Ils mènent une vie ascétique, vivent d'un pain grossier cuit sur les charbons qu'ils mendient. Très attachés à leurs coutumes, ils refusent de se soumettre à aucune autre autorité que celle d'un supérieur, élu par eux, auquel ils donnent le nom de « frère ». Leur culte consiste à chanter matin et soir une section donnée du *Granth* en s'accompagnant avec une sorte de violon. Quelques-uns, pour conserver leur chasteté contre toute tentation, se percent le pénis et y passent un large anneau de cuivre ou de fer. Toujours en petit nombre et peu en faveur auprès de la population, les Udâsîs ont été très tôt rejetés par la communauté sikhe à cause de leur esprit d'indépendance.

Les *Suthrê* (= les Purs), qui tirent leur origine de Gourou Har-Râi, passent pour avoir eu comme fondateur un brâhmane nommé Sûchâ. En dépit de leur nom, ils s'adonnèrent si bien à la débauche et à l'ivrognerie que leur nom en est aujourd'hui synonyme au Pendjâb, où désavoués par les Sikhs, mais accrus sans cesse de bandes de libertins et de vagabonds, ils constituent un vrai fléau. Sans discipline régulière, ils forment pourtant une communauté, ont des novices et ajoutent tous à leur nom celui de Shâh « roi ». Leur culte se borne à réciter quelques vers de Nânak appris par cœur et à chanter quelques hymnes en l'honneur de Devî. Ils font aussi des pèlerinages et des offrandes aux temples (*dêhrâs*) des dix Gourous. Observateurs des rites hindous usuels, y compris la crémation, ils élèvent pourtant, comme les Musulmans, des tombeaux sur les cendres des membres de leur ordre. Ils sont recon-

naissables au cordon de laine noire qu'ils portent sur la tête, et au cou, à leur marque de secte de couleur noire sur le visage et aux deux baguettes qu'ils tiennent à la main et qu'ils frappent l'une contre l'autre pour annoncer leur présence et demander l'aumône.

Les *Nirmalê Sadhûs* (= les Purs saints) étaient à l'origine les membres les plus orthodoxes et les plus respectés de la communauté sikhe, ce qui leur donnait une grande influence sur le peuple ; toutefois, ils étaient vêtus de blanc, habitaient Amṛitsar et les autres lieux saints des Sikhs. Lentement ils ont glissé à l'hindouïsme, ils s'appliquent spécialement à la connaissance des Çastras et particulièrement du Vedânta; depuis lors ils s'habillent de jaune rouge comme les fakirs hindous. Ils observent naturellement les rites hindous relatifs à la naissance et à la mort, visitent les lieux de pèlerinage au bord des rivières (en skt. *tîrtha*), mais ne récitent pas de *mantras* (1) aux épousailles. Ils gardent le célibat, vivent par petits groupes sous la direction d'un gourou, ont quelque culture et même une certaine connaissance du sanscrit. Ils n'admettent pas de castes et reçoivent des hommes de tout rang dans leur sein. Très respectés du peuple pour la pureté de leurs mœurs, ils vivent de ses offrandes volontaires, sans les mendier, et ont leur centre à Amṛitsar. Ils forment la transaction entre l'hindouisme et le Sikhisme.

Les *Akâlîs* (= les adorateurs de l'Être éternel [ou du Dieu exempt de crainte]), les plus fanatiques des Sikhs, se vantent d'avoir eu Govind Siṇgh pour fondateur ; ils symbolisent à coup sûr l'esprit de guerre et de fanatisme qu'il imprima à la paisible doctrine de Nânak. Après la mort du

(1) *Mantra* = formule magique, incantation. *La Magie dans l'Inde antique*, du regretté Victor Henry, renferme un certain nombre de conjurations récitées à cette occasion (p. 65 et sqq.).

dixième Gourou, les Akâlîs entrèrent en lutte avec l'ascète Bairâgî Bandâ qui avait pris la conduite de la communauté et qui essayait d'y innover en matière de coutumes, non de doctrine. Bandâ poussait les Sikhs à abandonner leurs vêtements bleus, à s'abstenir de liqueurs fortes, de *Bhang* ou hachich, très prisé par Govind Singh, et non seulement de chair de vache mais de toute viande. Il voulut aussi changer la formule de salut donnée par Govind : « Bravo ! Victoire au Gourou ! Bravo ! Victoire au Khâlsâ ! » par « Victoire à la Religion ! Victoire au système sikh ! »

La lutte éclata entre les Akâlîs et les partisans de Bandâ et le docteur Trumpp conte que l'ascète fut mis à mort avec la dernière cruauté par ses farouches coreligionnaires. D'autres versions, plus vraisemblables, prétendent par contre que Bandâ fut martyrisé avec ses fidèles et sa famille à Lahore par les Musulmans, entre les mains de qui il était tombé. Il ne fut décapité qu'après que le bourreau lui eut jeté à la face le cœur de son petit enfant arraché avec des tenailles.

Toujours est-il qu'après la mort de Bandâ, les Akâlîs eurent la direction du mouvement sikh et par leur ardeur guerrière et intolérante aidèrent beaucoup à son développement politique. Dans les grandes batailles livrées aux Musulmans, aux ennemis de leur foi, le succès fut très souvent décidé par la charge folle de quelques Akâlîs qui se dévouaient à la mort pour le triomphe du Sikhisme. Ranjit Singh, qui redoutait leur puissance, s'en servait avec le plus grand profit à ces occasions : c'est un Akâlî qui entraîna la prise de Moultan en 1817 ; un autre Akâlî, Phoula Singh, détermina de même la fameuse victoire de Noushahar ou des Ghazis en 1823.

Vêtus de leurs traditionnels habits bleus en coton, des bracelets d'acier au poignet, un disque de fer sur le turban, les Akâlîs avaient leur centre à Amritsar, où ils exerçaient leur redoutable autorité ; dans les grandes circonstances ils

avaient le droit de convoquer d'eux-mêmes le *Gur-matâ* « l'avis du Gourou », sorte de conseil national.

Les Akâlîs sont tombés avec la puissance politique des Sikhs; aujourd'hui ils sont même remplacés par les Gulâb-Dâsîs qui dénient toute création et l'existence d'un Être suprême, ramenant ainsi à pas de géants la doctrine sikhe au vieil hindouisme.

Il est vrai que, de nos jours, les *Singh Sabha* ou *Çrî Gurn Singh Sabha*, très actifs, non seulement dans les villes, mais encore dans les districts ruraux, prêchent avec énergie le maintien de la foi sikhe dans toute son intégrité et la nécessité pour les Sikhs de maintenir leur existence religieuse et politique nettement distincte de celle des autres Hindous. D'après les indigènes, tandis que les deux sectes, très voisines des *Sir Khem Singh Bedi* et des *Nirankaris* déclinent, les *Singh Sabha* seuls prospèrent.

Les *Sodhi-bans*, par un mouvement réformateur analogue, mais plus concentré sur l'objectif religieux, prêchent le retour à la pure doctrine de Nânak.

Enfin, on cite encore la secte des *Bhagat-panthis*, celle des *Bhagtis* et les *Khetr-pal*.

* * *

Le Sikhisme a été une réforme religieuse supérieure au brâhmanisme et au vishnouisme. Partie du déisme musulman et avec une inspiration si directe qu'elle a été considérée un instant comme une secte islamique, elle a gardé de son point de départ la croyance à l'unité de Dieu, l'horreur des images, la vénération des tombeaux des saints et l'ardeur guerrière d'une doctrine qui veut s'imposer par l'épée. Nombre de Musulmans soûfîs, de pieux fakirs vénèrent Kabîr et Nânak. Repoussé par l'Islam, sur le sol hindou le Sikhisme semble lentement repris par la mentalité de sa race. Bien des Sikhs, à l'aide de certains passages du *Granth* lui-

Dessin de S. Begg. *The Illustrated London News*, v. 408.

Prêtre guerrier des Sikhs.

même considèrent Vishṇu, Kṛishṇa, Hari, Râma et Govinda comme des formes de l'Être suprême et leur apportent aussi leur hommage. Govind-Singh, le plus hindouiste des Gourous, avait fait mettre la statue du seul Kṛishṇa sur le bord du lac sacré à Amṛitsar ; le magnifique tombeau de Rañjit-Siṇgh à Lahore est décoré, à l'entrée, de deux images de Gaṇeça et de Brahmâ. L'autorité énorme accordée au spirituel d'abord, au temporel ensuite, aux dix Gourous et qui a fait que chacun, aux yeux de ses disciples, passait pour aussi vénérable que Mahomet, aux yeux des Musulmans, est encore une conception hindoue.

Les Sikhs édifièrent comme les Musulmans de fastueux tombeaux à leurs hommes illustres, mais c'est après avoir brûlé les corps de ceux-ci, suivant la coutume de l'Inde ; ils ont aussi le respect le plus superstitieux pour la vache, ils admettent la doctrine courante de la métempsychose avec quatre-vingt-quatre lakhs ou huit millions quatre cent mille formes diverses, à travers lesquelles les âmes et les esprits représentés par des flammes émanant de la fontaine de vie sont susceptibles de passer avant de retourner à leur source ; le Nirvâṇa reste pour eux le bien suprême ; ces ennemis des idoles en ont fait une de leur Livre sacré qu'ils traitent comme individualité réelle, ils y joignent le culte, tout hindou, qu'ils rendent aux glaives et armes de leurs Gourous.

Les Sikhs ont eu la noble pensée d'unir le monothéisme arabe au panthéisme hindou, l'égalité morale des êtres proclamée par Mahomet à la domination des masses par le Gourou, guide et maître, médiateur tout-puissant entre l'homme et l'Être suprême. Ils ont fondé ainsi une religion très haute, très pure.

De leur conception est née même une nationalité, qui aujourd'hui s'éteint ; il est à craindre que la religion, à son tour, reniée par l'Islam, ayant cherché à vivre hors de tout appui, ne soit bientôt absorbée par l'hindouisme. Le mono-

théisme sikh glisse insensiblement au panthéisme, plusieurs de ses adeptes ont réadopté la division des castes, repris le cordon brâhmanique, observent le çrâddha (repas de famille en oblation aux morts et commémoration des morts). Le vishnouisme, très tolérant, vante de son côté les préceptes de l'*Âdi Granth*, il est à prévoir qu'il l'incorporera tôt ou tard dans ses Livres sacrés quand il aura repris dans son sein les fils qui ont tenté par une forme nouvelle de le revivifier lui-même.

Antoine Cabaton.

LES JUIFS ET LE JUDAÏSME AUX INDES

(D'après les sources juives.)

I

Introduction.

Des traditions remontant à la plus haute antiquité font allusion aux rapports des Israélites avec les Indes Orientales. La Genèse renvoie Caïn l'agriculteur et sa progéniture vers le légendaire pays de Nod, lequel, en des temps plus historiques, devient le pays de Hodou (Indes) des derniers livres de la Bible.

Il semble presque acquis que deux peuplades sémitiques, notamment les Phéniciens du Nord du pays d'Israël et les Madianites de l'Extrême-Sud — ces derniers demeurés longtemps maîtres du bassin de la Mer Rouge — ont de temps immémorial été en relations commerciales avec l'Arabie méridionale et tous les pays de l'Océan indien.

David ayant établi la suprématie d'Israël sur la presqu'île du Sinaï et les débouchés de la mer Rouge, les Tyriens surent mettre à profit la pacification du désert; ils s'associèrent les gens du roi d'Israël pour entreprendre des expé-

ditions régulières vers le mystérieux Ophir, et jusqu'aux Indes : on a reconnu les mots Toukiim Kophim et Almugim (1) comme étant d'origine dravidienne.

Ces tentatives de commerce avec les Indes furent reprises au temps des rois d'Asa et de Josaphat, toujours par les ports d'Elat et d'Ezion-Gueber, l'Akaba de nos jours (2). On ne connaît d'ailleurs aux Indes aucune trace précise de ces expéditions commerciales.

Lors de l'extension de l'empire persan jusqu'au Pendjâb, il dut y avoir aux Indes des Israélites venus les uns en nomades, de l'Afghanistan (3), les autres en marchands, ces derniers faisant le commerce entre le Yémen, la Mésopotamie et le golfe Persique : le Livre d'Esther déjà constate cette dispersion des Juifs qui atteignent le Hodou (Indes) et vont jusqu'à Kousch.

Les expéditions d'Alexandre, dont les armées comprenaient de nombreux Israélites (4), familiarisèrent encore davantage les Juifs de la dispersion avec les Indes.

A l'époque talmudique le pays d'Hinda et ses produits sont bien connus dans les milieux juifs de Mésopotamie. Les migrations des tribus de l'Afghanistan, qui s'accentuent surtout dans les derniers siècles avant l'ère vulgaire, durent entraîner des tribus israélites : le Talmud semble identifier le fleuve de Gozan, dont les rives, d'après la Bible, auraient été assignées comme séjour par les Assyriens aux Israélites du royaume du Nord, avec le Gange qu'il appelle Ganzac (5) ; preuve que, dès les premiers siècles de l'ère vulgaire, on considérait les Indes du Nord comme l'habitacle d'une partie des tribus juives non orthodoxes (6).

(1) I Rois : X, 22 : tuki est en sanscrit cikhi ; kophi = kapi, algum = valgum.
(2) Cf. Graetz, *Histoire juive*, ed. hébr., I, p. 74.
(3) V. *la Revue du Monde Musulman*, mars
(4) Cf. Joseph, XI, 8.
(5) Talmud de Bab., tr. Qeduschine, f. 72.
(6) Les données publiées par Farmer et Abu-Isaac [illegible] et N. H. Wessly sont trop légendaires pour être citées.

Cette croyance se perpétua et s'accrédita de plus en plus : un auteur du dix-septième siècle déclare que la plus grande partie des dix tribus fut assimilée par les peuples des Indes orientales (1). Une légende place près de Calicut le « fleuve sabbatique », ce fleuve mystérieux derrière lequel les dix tribus se seraient abritées (2).

Les voyageurs modernes relèvent et reprennent ces anciennes traditions.

Buchanan affirme que les Israélites installés aux Indes se fondirent complètement dans la population hindoue (3).

Le géographe allemand Ritter accepte l'affirmation de Buchanan ; il ajoute que l'assimilation fut entière, au point de rendre impossible toute distinction entre les anciens Juifs et les Hindous purs (4).

Un voyageur hébreu, Benjamin II, croit retrouver les restes des tribus disparues, notamment chez les Kanarinzi du Malabar, dont il sera question plus loin.

L'Anglais Moore est encore plus catégorique : il développe cette idée (5) qu'à un moment très reculé de l'histoire les Beni Israël, cantonnés par le roi assyrien dans l'Afghanistan, se seraient jetés sur les Indes, où ils auraient constitué la classe noble des Sacæ-Scythæ. Le bouddhisme serait issu de l'influence juive sur les croyances et les mœurs des Hindous.

Toutes ces traditions sont trop imprécises, ces diverses hypothèses sont trop hardies pour que la science en puisse faire état directement. Toutefois des témoignages historiques, épars dans la littérature juive, et — fait plus probant encore — des documents vivants, des survivances frappantes confirment sinon l'authenticité des légendes, du moins l'an-

(1) David Gans. V. *la Revue*, *loc. cit.*
(2) Graetz, II, 453.
(3) Masseei Israël de Benjamin II.
(4) *Erdkunde*, t. V, p. 599.
(5) *The Lost Tribes of Israël*, pp. 143-160.

cienneté du séjour des Juifs aux Indes; des uns et des autres nous nous proposons de donner ici un aperçu d'ensemble.

Mais auparavant il n'est pas inutile de rappeler quelle était la situation des Indes avant l'apparition des Musulmans, et quels courants d'émigration affluèrent vers ce pays aux moments divers de son histoire.

Ces courants, on le sait, vinrent de trois côtés différents (1) :

1° Du côté du Tibet et des steppes mongoles : les populations mongoles arrivées aux Indes à diverses époques dominent en certains points de l'Est et du Nord de la presqu'île. Bien que l'établissement des Juifs en Chine date du premier siècle de l'ère vulgaire (2), il ne semble pas que des colonies juives soient jamais venues aux Indes de ce côté.

2° Du côté des steppes iraniennes : ce sont surtout les populations ariennes de l'Afghanistan qui de tous temps se ruèrent vers le Pendjâb d'où elles se répandirent dans le midi et le Dekkan. La présence des Israélites en Afghanistan et leurs vastes relations commerciales ayant été constatées dans une précédente étude, nous pouvons nous attendre à rencontrer dans le nord du Malabar des traces de migrations juives antérieures à l'apparition de l'Islam ;

3° Par voie maritime : on sait en effet que depuis la plus haute antiquité les ports du golfe Persique et de la mer Rouge étaient les points de départ des navigateurs pacifiques et des pirates qui cherchaient à pénétrer aux Indes en débarquant sur la côte de Malabar, ou même en poussant jusqu'à Ceylan. Or les Juifs étaient, à l'époque de la domination persane, des commerçants émérites; il est donc présumable que les Juifs pacifiques du Yémen et de l'Iran pénétrèrent aux Indes par voie maritime; cette voie leur était familière et était pour eux la moins périlleuse.

(1) M. A. Le Chatelier, à son cours.
(2) Jewish Encycl., *China*.

En effet, il se trouve que les deux groupements juifs que la découverte de la route maritime des Indes révéla aux Européens, à savoir, les Beni-Israël, Juifs primitifs de Colaba, et les Juifs orthodoxes de Cochin, répondent par leurs mœurs, par leurs traits caractéristiques, et enfin leurs traditions à la double origine ci-dessus signalée.

II

Témoignages historiques.

On a vu que l'existence de colonies juives aux Indes était connue des Juifs de Mésopotamie au début de l'ère vulgaire.

Les Indes n'étaient point aux yeux des Juifs de l'Irak l'Eldorado mystérieux des anciens, ni même ce fabuleux empire du Prêtre Jean dont parleront les auteurs du moyen âge : les deux Talmud mentionnent fréquemment les produits de provenance hindoue (1) ; en outre nous rencontrons dans le Talmud babylonien deux docteurs rabbiniques originaires des Indes : Rabbi Jehuda l'Hindou, et son fils Rabbi Samuel (2). Le docteur Jehuda fait le récit d'un fait miraculeux qu'il observa au cours d'un voyage en mer ; d'où l'on pourrait peut-être conclure qu'il vint par mer des Indes en Mésopotamie. D'après une citation des Tossaphot (3), source française du treizième siècle, citation dont l'origine première nous échappe, ce même docteur Jehuda serait venu des Indes en prosélyte.

(1) Pour les parfums, cf., tr. Yoma, f. 34 ; pour les vêtements de luxe, tr. Baba Mezia, f. 80 ; pour le fer, tr. Aboda Zara, f. 76, etc.
(2) Tr. Baba Batra, f. 49 et f. 74.
(3) *Ibidem.*

Saint Jérôme constate que de son temps une chaîne ininterrompue de colonies juives reliait la Mauritanie aux Indes (1).

Au cours des derniers siècles, avant l'avènement de Mahomet, il semble que les Juifs de la côte arabe aient été les maîtres de la route maritime des Indes : lorsque les empereurs byzantins cherchèrent à nouer des relations commerciales avec les Indes, ce furent les Juifs du Yémen qui les en empêchèrent (2). D'ailleurs il semble impossible que l'essor du judaïsme et sa diffusion en Arabie n'aient pas eu de répercussion dans la presqu'île voisine.

Après l'apparition de l'Islam et l'établissement du Khalifat, les Indes cessent d'être une terra incognita, au moins en ce qui concerne les Juifs et les Musulmans. Les voyages se multiplient : les renseignements deviennent plus précis.

Dès le neuvième siècle l'auteur arabe Ibn Wahab signale l'existence de Juifs noirs aux Indes : il s'agit de ce curieux groupe ethnique de Cochin, que divers auteurs modernes ont une tendance à croire immigré assez tard (3).

C'est vers cette époque que le savant judéo-arabe Yakud ibn Sheara, ou Ibn Tark, rapporte des Indes les fameux chiffres arabes (4).

Au dixième siècle on constate de vastes mouvements de populations juives de l'Irak vers les Indes, l'Eldorado du temps.

Le Gaon Saadia se plaint de ce qu' « à Bagdad le vulgaire croit que quiconque va aux Indes s'y enrichit » (5).

Les conséquences de cet afflux aux Indes de Juifs venus du cœur de l'orthodoxie rabbinique apparurent très rapidement : en effet on relève, parmi les noms des pays qui

(1) *Epistolæ*, 122, 4, Ad Dardanum.
(2) Graetz, III, p. 76.
(3) Graetz, III, p. 198; *Jew. Encyclopædia.*
(4) Graetz, *ibid.*, p. 213, note de M. Harkavy.
(5) *Ibid.*, p. 470.

envoyaient leur obole pour l'entretien des Yéchibot de Mésopotamie, celui du pays d'Ophir, c'est-à-dire des Indes. Il est ainsi avéré que dès le dixième siècle il y avait aux Indes des populations juives blanches et noires en relation avec le reste du judaïsme.

Le douzième siècle, qui est très riche en documents géographiques et ethnographiques, nous a légué de précieux renseignements sur les Juifs des Indes : les constatations du voyageur Benjamin de Tudéla, notamment, jettent une lumière nouvelle sur la situation réelle de ces Juifs.

Au temps de Benjamin de Tudéla, c'est-à-dire entre 1160 et 1174, la ville d'Aden, avant-garde des Indes vers l'Europe, était encore ce qu'elle avait dû être avant la victoire de l'Islam. Cette ville, déclare Benjamin, « était peuplée de Juifs orthodoxes indépendants, ne connaissant pas le joug des Gentils. Ils possédaient des bourgs et des forts sur les sommets des montagnes ; c'est de ces forts qu'ils descendaient pour passer en Nubie faire la guerre aux Chrétiens ; s'étant chargés de butin, ils regagnaient leurs montagnes ; nul ne fut jamais en état de les combattre. Ils entretenaient en outre des relations de commerce avec l'Égypte et la Perse. »

Ce témoignage du voyageur hébreu, capital en ce qui concerne les origines des Juifs noirs d'Éthiopie, n'est pas moins important pour l'histoire des Juifs des Indes. Il en ressort que les guerriers juifs du Yémen avaient alors des navires à eux : sinon, comment eussent-ils franchi la mer Rouge pour pénétrer en Éthiopie ? C'étaient donc des Juifs pirates, et qui tiraient de gros profits de razzias en pays infidèle : comment alors admettre qu'ils eussent épargné les Indes, le pays convoité par excellence ?

Aden a toujours été l'entrepôt central du commerce des Indes, surtout pour les produits du sud, de Goa et de Ceylan. Or n'est-il pas frappant de retrouver le groupement des « Juifs noirs » précisément sur la côte de Malabar, où on les rencontre de tout temps ?

Ces noirs, Benjamin les a connus à peu près dans l'état où nous les voyons encore aujourd'hui. Il évalue leur nombre à un millier d'individus, habitant le pays du « piment, du cynamore et du gingembre ». Comme les Juifs d'Aden, ils sont orthodoxes, « connaissent la loi de Moïse et des prophètes, et un peu le Talmud et la Halacha » (1). Benjamin confirme d'ailleurs que les Juifs des Indes, comme ceux du Tibet, relèvent de l'autorité du chef de la synagogue de Bagdad (2). Il s'agit là évidemment du groupement juif des environs de Cochin, dont les représentants n'ont jamais cessé d'entretenir des relations avec le monde juif du Yémen et de l'Irak.

Un autre témoignage du douzième siècle porte sur l'existence aux Indes de groupements juifs primitifs et rebelles à l'autorité de la synagogue officielle : le célèbre Maïmonide, dont le frère avait fait aux Indes des voyages de commerce, et qui, par conséquent, avait ces renseignements de première main, écrit dans la lettre qu'il adresse à la communauté de Lunéville :

« Il y a aux Indes des groupements de Juifs qui ne connaissent même pas la loi écrite ; du judaïsme, ils ne connaissent que le sabbat et la circoncision (3). »

Ces groupements ne doivent pas être cherchés parmi les Juifs blancs ou noirs de Cochin, demeurés fidèles de tout temps à la tradition juive, sinon Benjamin les aurait signalés. Ce sont évidemment les Beni-Israël, d'origine afghane, qui devaient être alors plus nombreux qu'aujourd'hui.

Un groupement analogue devait être constitué par les Juifs établis à Ceylan, que signalent certaines sources, et notamment Marco Polo. Ceylan, que les auteurs du moyen âge nomment tantôt Candia, tantôt Quillon, aurait compté 23.000 Juifs ; le roi du pays était assisté d'un corps de

(1) Itinéraire de Benjamin.
(2) Graetz, IV, p. 313.
(3) Graetz, III, p. 140.

16 vizirs, recrutés à nombre égal parmi les représentants de quatre religions : l'islamisme, le judaïsme, le christianisme et le paganisme indigène (1).

Marco Polo semble connaître la division des Juifs en blancs et noirs. On verra plus loin que les traditions juives ne semblent pas avoir complètement disparu de Ceylan.

En somme, les témoignages du moyen âge, qui sont d'origines fort diverses et s'accordent avec les traditions locales, nous montrent que bien avant l'apparition de l'Islam il y avait aux Indes plusieurs groupements juifs, divisés en blancs et noirs, ou orthodoxes et non orthodoxes (primitifs) ; que si le nombre des premiers semble avoir été assez restreint, celui des seconds ne laisse pas d'avoir été assez considérable : la disparition des seconds serait contemporaine de la diffusion de l'Islam qui, ici comme un peu partout, absorba les éléments peu orthodoxes du judaïsme.

La découverte de la route maritime des Indes ouvre une période nouvelle de l'histoire des Israélites de ce pays.

Au quinzième siècle le Juif portugais Gaspar de las Indias devient l'amiral en chef du sultan musulman Sabayo de Goa. En 1487 le roi de Portugal envoie les savants juifs Abraham Baya et Joseph Zapheiro explorer la route des Indes (2). De nombreux Juifs se précipitent de tous les points de l'Europe vers les Indes, où ils renouent des relations avec leurs coreligionnaires.

Ce n'est toutefois que lors de la conquête du Malabar par les Hollandais — dont la politique coloniale s'appuyait un peu partout sur l'élément juif — que le judaïsme européen prend définitivement contact avec les Juifs des Indes. En 1680, le rabbin Bet-Hillel visite Cochin et publie à Amsterdam une relation sur les Juifs noirs et blancs des Indes. En 1685, la communauté d'Amsterdam envoie une commis-

(1) Cf. Graetz, *ibid.* ; *Travels of Marco Polo*, éd. Yole, II, p. 263.
(2) Jew. Encycl. *India*.

sion à Cochin pour faire une enquête sur le passé et la situation des Juifs du pays. Le groupement de Cochin entre dès lors dans la famille du judaïsme de la Diaspora moderne.

Ce n'est enfin que beaucoup plus tard — à la fin du dix-huitième siècle — que la présence dans la régence de Bombay de la tribu des Beni-Israël fut, grâce aux efforts des missionnaires chrétiens Willson et Buchanan, révélée aux Juifs d'Europe ; et c'est seulement au dix-neuvième siècle que ceux-ci entrèrent en relations directes avec cette tribu lointaine.

Les mœurs, le caractère ethnique, l'origine et les destinées des deux groupes de Juifs hindous présentent de tels contrastes que l'historien et l'ethnographe se voient obligés de les étudier séparément.

III

Les Beni-Israël.

Les Beni-Israël des Indes constituent le groupe ethnique juif le plus curieux de l'Asie. Ce nom même de Beni-Israël n'a que rarement été porté par d'autres Juifs depuis la destruction du royaume du Nord, ou des Beni-Israël de la Bible ; la Bible l'applique exclusivement aux Israélites primitifs de l'Afghanistan, ces Beni-Israël qui, d'après la chronique afghane, auraient fait le commerce avec tout le reste du monde, et dont une fraction a pu être entraînée par leurs congénères convertis à l'Islam vers les Indes (1).

Il serait téméraire de chercher à préciser la date de l'arri-

(1) Cf. notre étude sur les Juifs afghans.

vée des Beni-Israël aux Indes : les traditions dont le Talmud se fait l'écho témoignent cependant de la présence des représentants des dix tribus, c'est-à-dire des Juifs primitifs, et non orthodoxes, dans l'Inde septentrionale. On a vu que Maïmonide parle des communes juives établies aux Indes, qui ne connaissent pas même la loi écrite ; il s'agit bien là encore de Juifs primitifs, ne pratiquant que le repos du sabbat et la circoncision.

Primitifs, les Beni-Israël l'étaient d'ailleurs dans la pleine acception du mot ; comme les Judéo-Berbères, les Judéo-Afghans, et tous les Juifs guerriers, et non rabbiniques, ils ne possédaient ni histoire, ni documents écrits : seules leurs traditions orales, leurs mœurs, leurs anciennes coutumes nous renseignent, — de façon bien insuffisante — sur les points obscurs de leur passé.

Les indigènes dénomment les Beni-Israël Shanver Tchi, c'est-à-dire « Samedi-presseurs d'huile » ; on retrouve dans cette désignation deux traits caractéristiques qui devaient en effet frapper l'imagination des Hindous.

Or, si le repos du samedi nous rappelle des millions d'autres primitifs qui sont connus dans les steppes russes sous le nom de « Soubotnik », le second terme — qui indique la profession principale des Beni-Israël — ne nous conduit-il pas à admettre que ces émigrants venaient d'un pays où l'on récolte de l'huile par grandes quantités?

Ayant, ainsi qu'ils l'affirment, perdu leurs chroniques, n'en ayant en réalité jamais possédé, les Beni-Israël en sont réduits au sujet de leurs origines à des traditions contradictoires. Le voyageur hébreu du milieu du dix-neuvième siècle, Jacob Sapir, a recueilli parmi eux le récit suivant :

Les Beni-Israël seraient venus aux Indes il y a 800 ou 1600 ans de l'Arabistan, (1) fuyant une persécution musulmane. Partis très nombreux, ils firent naufrage près des îles

1. Fries Sapir, *Voyages*, II, p. 43.

de Kenery et Henery, en face du port de Cheul, principale factorerie entre l'Arabie et les Indes; sept hommes et sept femmes réussirent à gagner la côte de Malabar et y formèrent le noyau de la tribu : le naufrage explique la disparition des livres sacrés et de toute tradition écrite.

Ce récit, copié sur l'histoire des Juifs de Cochin, devenus au moins en matière religieuse les maîtres des Beni-Israël de Colaba (1), ne peut être pris au sérieux. L'imprécision de la date de leur arrivée, qu'un autre auteur fait remonter au quinzième siècle, et le chiffre sacré de sept hommes et sept femmes inspirent quelque défiance.

Infiniment plus instructive est la tradition recueillie sur place par Salomon Rinmann, Juif galicien, naturalisé Juif de Cochin ; on lui doit un livre en hébreu dont les renseignements sont ici utilisés pour la première fois d'une façon détaillée en un travail écrit dans une langue vivante (2).

Les Beni-Israël seraient les descendants des dix tribus transportées par le roi assyrien dans le Parsistan. N'étant jamais revenus en Palestine, ils portèrent le nom de Beni-Israël par opposition à celui des Juifs de la Judée du second temple. La conquête du Parsistan par Ali Ibn Talib fut suivie d'une persécution dirigée contre toutes les religions non musulmanes. Afin d'échapper au massacre, un grand nombre d'Israélites et de Parsis adorateurs du feu se donnèrent rendez-vous à Abou-Chahar (Bouchir) sur le golfe Persique; en cette dernière ville ils construisirent des bateaux ; puis ils voguèrent vers les Indes, pays de tolérance religieuse. Surpris par une tempête près des îles de Gandri et Mandri, à 5 milles de Bombay, ils périrent presque tous. Un petit nombre de survivants, Juifs et Parsis, furent recueillis par les indigènes : le radja de Maharata, qui régnait alors sur toute la côte de Bombay et à Goa, octroya des

(1) V. plus loin, ch. V.
(2) « Masseeot Schelomo ».

lieux de refuge distincts aux adorateurs du Khoda Yek (Dieu unique) et aux adorateurs du feu (Parsis), à la seule condition qu'ils respecteraient les coutumes des indigènes — lesquels ne mangent pas le bœuf — et parleraient la langue de Maharata.

Cette tradition semble renfermer quelques éléments de vérité : comme elle constitue à peu près le seul témoignage d'origine locale que nous possédions, nous allons essayer d'en tirer les quelques conclusions qui s'imposent, si l'on tient compte aussi de la situation actuelle :

1° Le nom de Beni-Israël n'a jamais été porté par des groupements juifs autres que ceux de l'Afghanistan ; il indique soit une origine israélite fort ancienne, soit une influence, et les deux sens présentent un intérêt capital ;

2° Le Parsistan, dans le sens large du mot, englobe tous les pays de l'Iran. Or, nous savons que de tout temps les tribus guerrières de l'Afghanistan franchirent les montagnes pour envahir les Indes. Notez que le groupement juif de Colaba est le plus septentrional ;

3° Le teint des Beni-Israël, sans être blanc comme celui des blancs de Cochin, rappelle plutôt celui des populations originaires du Nord ;

4° Le témoignage de Maïmonide ;

5° L'absence totale de toute tradition écrite marque un état très primitif ; ce fait est corroboré par l'absence chez les Beni-Israël des familles aaronides et de lévites que l'on rencontre chez les Juifs orthodoxes, et qui probablement n'ont jamais existé chez les Israélites du Nord ;

6° Leurs usages païens et leur éclectisme en fait de culte, qui les distingue des Juifs de toutes sortes, si obstinément fidèles au monothéisme, nous rappellent certains traits des Israélites du royaume du Nord : ceux-ci, en Palestine, adoraient simultanément Jéhova et Baal. Comme eux les Beni-Israël forment un groupe ethnique plutôt qu'un groupe religieux ;

7° Les croyances et les survivances religieuses des Beni-Israël nous montrent un élément primitif qui n'a jamais connu les traditions de la synagogue officielle.

Venons-en maintenant aux documents recueillis sur place, et qui sont plus probants que toutes les déductions.

IV

La religion des Beni-Israel.

Deux événements capitaux déterminèrent l'évolution des croyances des Beni-Israël et de leur pratique de judaïsme.

Le premier de ces événements est vieux seulement de quelques siècles. Pendant longtemps les Beni-Israël avaient mené une existence à part ; ils méconnaissaient les préceptes et les traditions des autres Juifs, et étaient à peine considérés eux-mêmes comme Juifs. Le commerce ou le hasard amena un jour dans la ville de Nougam un certain David Rahbi, savant et pieux Juif de Cochin. David Rahbi reconnut bientôt dans les Beni-Israël des coreligionnaires ayant oublié leur religion ; il constata qu'ils tenaient surtout à leur nom de Beni-Israël et au principe du rituel des aliments prohibés. Il s'efforça de leur enseigner la loi telle que le judaïsme traditionnel la pratique. Il commença par faire apprendre à trois jeunes garçons les commandements de la loi, et fixa les dates exactes des fêtes qui ne concordaient pas avec les indications du calendrier hébraïque. Cependant le fanatisme des Musulmans qui ne pouvaient voir d'un bon œil ce retour au judaïsme d'une tribu en train de s'islamiser interrompit l'œuvre du missionnaire. La légende locale rapporte que le saint homme avait l'habitude de se promener seul le long de la côte en louant le

Seigneur. Un jour, il fut surpris en pleine extase dans un lieu isolé par le roi musulman Mehabchi Habchi. Ce dernier, soudain jaloux de la ferveur du Juif, le tua sur place (1).

Une fois encore les Beni-Israël étaient abandonnés à eux-mêmes : l'influence du rabbi de Cochin n'en a pas moins contribué à sauvegarder les Beni-Israël, qui surent maintenir leur individualité distincte jusqu'en 1798 ; à cette date survint la première réforme religieuse qui allait transformer toute la vie de la tribu.

Ce fut en cet état primitif à peine altéré par les réformes de Rahbi, que les missionnaires protestants trouvèrent la tribu des Beni-Israël, perdue parmi les populations et les sectes de la province de Bombay.

Il serait très intéressant de décrire les mœurs et les croyances des Beni-Israël à une époque où le judaïsme traditionnel n'avait pas encore influencé la personnalité de cette tribu.

Les fêtes et les jeûnes, dont le souvenir est encore vivant chez les Beni-Israël, sont, à cet égard, particulièrement instructifs. Parmi ces fêtes il faut distinguer le cycle de celles que désigne le mot maharati San (fête, jour férié) et celles qui, désignées par le nom hindoustani de Roya, sont par conséquent d'une origine plus récente, et ont dû ne pas échapper à l'influence deRahbi.

Voici d'ailleurs la liste des fêtes de la première catégorie, en concordance avec le calendrier juif officiel.

Navyacha-San, ou fête du nouvel an. D'accord avec tous les autres Juifs, les Beni-Israël la célébrent le premier Tichré, mais tandis que pour les premiers elle dure deux jours, les seconds ne lui accordent qu'un seul jour.

(1) Cf. Sapir, II, p. 46. La date, le nom même du missionnaire sont très incertains ; on a assuré qu'il vivait il y a neuf siècles, sans tenir compte de ce fait que la famille de Rahbi arrive aux Indes au dix-septième siècle, seulement. Nous inclinons à croire qu'il s'agit là d'un personnage, de nom inconnu, qui incarne dans la tradition locale la lutte entre Juifs et Musulmans à l'époque de la pénétration de l'Islam.

Kiricha-San, fête du Pudding, inconnue de tous les autres Juifs, fixée au 4 Tichré : les Beni-Israël mangent un pudding de blé nouveau, au miel, et récitent le Schema, seule prière hébraïque qu'ils aient conservée.

Darfalhnicha-San : fête de clôture des portes, fixée au 10 Tichré. C'est le jour du Pardon des Juifs du monde entier : comme ces derniers, les Beni-Israël jeûnent et s'abstiennent de se promener. Ne sachant pas prier, ils préféraient toutefois demeurer chez eux, et ne pas s'entretenir avec des adeptes d'autres religions.

Chila-San, fête d'origine inconnue, fixée au lendemain de la précédente. Les Beni-Israël se visitent les uns les autres et distribuent des aumônes aux pauvres.

Haliha-San, fête des 13 et 14 Adar. C'est le jeûne d'Esther suivi de la fête légale de Pourim ; comme tous les autres Juifs, les Beni-Israël échangent à cette occasion des cadeaux et distribuent des aumônes.

Anasi-Dukacha-San, fête de la fermentation du levain. C'est la Pâque juive. Comme on ne mange pas aux Indes de pain à levain, remplacé par le riz, cette fête a perdu son caractère traditionnel : il n'en est resté que le symbole d'une bouteille de vinaigre que l'on a soin de cacher la veille de la fête.

Birdiacha-San, huit jours fériés en été, pendant lesquels les Beni-Israël ne mangent pas de viande : commémoration du deuil national du mois d'Ab à cause de la destruction de Jérusalem.

Tout ce cycle porte un cachet très ancien ; voici une autre catégorie de fêtes, caractérisées par le nom de Roya, qui ne sont pas d'origine israélite, et que Rahbi dut adapter au judaïsme.

Ramzan-Roya, jeûne d'un mois : c'est le Ramadan des Musulmans que Rahbi adapte aux usages juifs en le fixant au mois d'Eloul, mois de pénitence des Juifs pieux.

Nevyacha-Roya, jeûne du Nouvel an. C'est le jeûne légal

de Guédalie du 3 Tichré, mais qui semble avoir été méconnu des Beni-Israël.

Eliyah-Hannabicha, ascension du prophète Élie, fête inconnue du reste du judaïsme, et d'origine imprécise, mais que Rahbi fixa au 15 shebat, pour la faire coïncider avec le nouvel an des arbres des Juifs. Ce jour-là, les Beni-Israël ne mangent pas de fruits.

Ainsi les Beni-Israël, lorsque les Israélites européens les rencontrèrent pour la première fois, méconnaissaient le sens des pratiques qui caractérisent la plupart des fêtes juives ; ils avaient même oublié quelques-unes des fêtes les plus importantes, par exemple, la fête des semaines ; à plus forte raison avaient-ils dû ignorer toujours la fête des Macchabées, dont l'institution est postérieure à la rédaction de la Bible. Quant à la fête de Pourim, commune aux Beni-Israël, aux Parsis, aux Kanarinza et à certaines autres populations d'origine iranienne, sa persistance confirme l'origine iranienne de ces Israélites.

Par contre la pénétration du Ramadan dans la vie religieuse des Beni-Israël témoigne d'une décisive influence de l'Islam sur les Juifs oublieux de leur religion, influence qui devait à un moment donné en soustraire un grand nombre au judaïsme.

De même la fête de l'ascension d'Élie ne serait-elle pas due à une influence chrétienne ?

Il n'y aurait rien là qui pût nous surprendre : l'éclectisme des Beni-Israël en matière de religion n'avait d'égale que leur ignorance. Comme ils épousaient des femmes idolâtres, ils allaient — chose inouïe partout ailleurs — jusqu'à tolérer la présence d'idoles dans leurs demeures ; ainsi faisaient déjà les Beni-Israël de l'antiquité, qui n'avaient jamais connu la réforme monothéiste pure.

De l'hébreu, ces primitifs n'avaient retenu que la petite prière de Shema (Écoute, Israël). Le calendrier des indigènes étant lunaire, on n'avait éprouvé aucune peine à l'adapter au calendrier de la synagogue.

Quant aux autres traditions du judaïsme, on sait qu'ils avaient un Shohet (boucher religieux) ; ils l'appellent encore aujourd'hui Kazi ; mais ils ne pratiquaient qu'une minime partie du rituel juif. On a déjà vu qu'à l'instar des indigènes ils ne mangent pas la viande de bœuf.

Des conceptions morales du judaïsme, les Beni-Israël semblent avoir retenu la foi messianique, la croyance à l'immortalité de l'âme. Le culte des démons et des anges leur fut très familier.

Des épitaphes écrites en langue mahratti, et dont la plus ancienne ne remonte qu'à trois siècles, se trouvent encore dans le cimetière de Bombay. A noter que leur chef portait le nom de Baba.

Les Beni-Israël ont conservé un certain nombre de noms bibliques, mais tous altérés par la prononciation indoue ; voici quelques exemples :

Ezachiel-Hassajati ; Benjamin-Bunnojee ; Abraham-Abajee ; Samuel-Samajee ; Elie-Elhoya ; Isaac-Essaya ; Joseph-Essoulyee ; Moïse-Moussajee ; Jacob-Akkobjee. La désinence Ker est fréquente et désigne le lieu d'origine, par exemple : Pen-Ker, Kehin-Ker, Dine-Ker.

A l'époque qui précéda la grande réforme, les Beni-Israël étaient disséminés dans un certain nombre de villes et de villages de la résidence de Bombay ; ils s'adonnaient surtout à la fabrication de l'huile, au jardinage, à la maçonnerie et à l'ébénisterie. Ils semblaient ne pas avoir oublié leurs anciennes vertus guerrières. Ils auraient été si nombreux, avant l'arrivée des Européens, que certains d'entre eux devinrent vice-rois et gouverneurs (ou qu'ils eurent des vice-rois et des gouverneurs spéciaux ?). Un grand nombre d'entre eux, fuyant les guerres intestines, se seraient réfugiés dans les pays limitrophes, où leurs traces seraient encore saisissables.

Quoi qu'il en soit, longtemps avant l'occupation définitive de Bombay par les Anglais, la Compagnie anglaise des

Indes avait compris le parti qu'elle pourrait tirer d'une population aussi intelligente, isolée dans le pays, et qui n'avait point perdu ses anciennes aptitudes guerrières. Dès la seconde moitié du dix-huitième siècle, nous rencontrons au service des Anglais, des soldats et des officiers fournis par les Beni-Israël : c'est même à l'un de ces officiers qu'est due leur émancipation.

V

Évolution moderne des Beni-Israel.

En 1767 Haïder Ali, sultan de Mysoe, partit en guerre contre le roi du Travancore, et lui enleva une grande partie du Malabar, qui à cette époque n'était pas encore soumis aux Anglais. Un peu plus tard il s'allia aux Français pour chasser les Anglais des Indes ; puis il mourut : son fils Tippoo Sultan fut écrasé par la puissance britannique. La disparition de la dynastie musulmane ne fut point regrettée aux Indes : fanatique, Haïder Ali forçait ses captifs à se convertir à l'Islam : Tippoo Sahib (ou Sultan), non moins fanatique que son père, avait toutefois fait une exception en faveur d'un Juif. Il avait, en 1795, fait prisonnier le Beni-Israëlite Samuel Ezekiel Dineker, colonel de l'armée anglaise ; il le traita bien, déclarant que, circoncis et monothéiste, Dineker ne devait pas être pris pour un « Kafir », et comme Dineker excellait dans l'art de manier la grosse artillerie, il le nomma général commandant de son artillerie.

Peu après, l'armée du sultan s'empara de la ville de Porouz, située à six heures de marche de Cochin, le centre du deuxième groupe des Juifs indigènes des Indes. Craignant pour les Juifs noirs de Porouz et la ville même de

Cochin, le chef religieux des Juifs de Cochin, Ezekiel Rahbi, délégua au sultan ses trois fils et Isaac Sargon, linguiste distingué, munis de présents. Cette délégation fut favorablement accueillie : Tippoo Sahib accepta les présents, et donna à ses troupes l'ordre de respecter les biens des Juifs de Porouz : le reste de la population n'échappa point au pillage et fut réduit en esclavage.

Ayant appris l'arrivée d'une délégation juive au camp, le général Dineker, à qui pesait un service forcé, s'empressa de rejoindre les fils de Ezekel Rahbi ; il leur fit connaître l'existence à Bombay de la tribu des Beni-Israël, et les supplia d'intervenir auprès du sultan pour obtenir sa libération. Tippoo Sahib voulut bien l'accorder : la délégation rentra à Cochin triomphante, et accompagnée d'un général juif.

Dineker, qui n'avait jamais vu de Juifs orthodoxes, fut fort surpris de ce qu'il découvrit à Cochin : le service religieux et les rouleaux mêmes de la Loi, inconnus aux Beni-Israël, firent sur ce primitif une impression profonde; il fit le vœu de construire dès son retour à Bombay, une synagogue pour les Beni-Israël. Les Juifs de Cochin l'y encouragèrent : avec leur aide il put partir pour Bombay où les autorités anglaises, lui firent le meilleur accueil. Il continua par la suite de porter le titre de Commandant, devenu héréditaire dans sa famille, l'une des plus distinguées du monde juif des Indes contemporaines.

Grâce à la fortune qu'il avait acquise au service des Musulmans, Dineker fit construire à Bombay la première synagogue, connue, aujourd'hui encore, sous le nom de Magen David, « le bouclier de David ». De leur côté les Israélites de Cochin envoyèrent quelques rabbins enseigner aux Beni-Israël la loi orale et écrite orthodoxe : le plus ardent de ces missionnaires fut Yehuda Ashkenazy, qui était d'origine allemande. Ils eurent surtout à combattre l'usage qu'avaient les femmes d'origine païenne d'introduire au foyer des idoles.

En 1812, la Société biblique anglaise édita les Saintes Écritures en mahratti, langue parlée par les Beni-Israël; mais le christianisme n'eut sur ces derniers aucune prise; par contre, l'école israélite fondée la même année par Sargon de Cochin, finit par implanter définitivement le judaïsme traditionnel à Bombay. Le retour des Beni-Israël au judaïsme orthodoxe fut encore accéléré par l'arrivée de Juifs de Bagdad (la famille millionnaire de Sason, entre autres) et du Yémen.

En 1836, nous rencontrons à Bombay le rabbin Shurrabi, très versé dans la Loi : avec lui les Beni-Israël, contre lesquels persistaient encore les préjugés des Juifs récemment immigrés, cessent de constituer une tribu hindoue pour devenir une communauté juive (1).

Cette rapide transformation prouve la souplesse et l'intelligence des Beni-Israël : ces qualités, l'aptitude au progrès de cette population peu nombreuse, mais aborigène, n'échappèrent point aux Anglais : tandis que l'élément musulman se dressait partout pour combattre l'East India Company, celle-ci fit appel aux Beni-Israël pour constituer ses cadres militaires et civils, et fournir des intermédiaires entre les troupes anglaises et hindoues; les Beni-Israël révélèrent des talents militaires : accoutumés au climat, parlant bien les langues indigènes, ils rendirent aux diverses garnisons d'actifs services : on en rencontre jusque dans des villes lointaines, par exemple à Aden, où la garnison en compte plusieurs centaines. Bien que le progrès de la civilisation tourne de plus en plus les Beni-Israël vers d'autres carrières, plus d'un millier d'entre eux sont encore en activité de service, dont plusieurs officiers de haut grade.

Les écoles particulières où les Beni-Israël étudient l'hébreu, l'anglais, l'hindoustani et le mahratti, ont formé quantité de

(1) *Ibid.*

lettrés et de fonctionnaires civils : on cite parmi eux des écrivains de langues anglaise, mahratti et hébraïque. Ezekiel Rangfarker, le premier maître d'école d'origine indigène, fut considéré comme le plus savant connaisseur de la grammaire hébraïque en Asie. D'autres ont créé toute une liturgie en langue mahratti et une poésie populaire.

Les Beni-Israël possèdent deux périodiques, qui défendent leurs intérêts particuliers : l'un, *le Beni-Israélite*, est rédigé en mahratti, mais imprimé en caractères hébraïques; l'autre, *The Lamp of judaïsm*, est rédigé en anglais.

La langue anglaise tend à s'imposer aux Beni-Israël au détriment des dialectes indigènes; la fidélité des Beni-Israël pendant les grandes insurrections a cimenté le rapprochement entre Israélites et Anglais, Chrétiens ou Juifs.

La fermeté de leur attachement au judaïsme est un des traits les plus frappants des Beni-Israël : à peine sont-ils considérés comme Juifs par les Juifs de race pure : pourtant ils ont définitivement renoncé aux mariages mixtes, et ne s'allient même plus avec les Juifs noirs, descendants de leurs anciens esclaves convertis, mais traités un peu en parias. Ils sont surtout fiers de n'avoir eu qu'une seule désertion à enregistrer depuis leur retour au judaïsme : en 1871, le médecin militaire Retnegri fut forcé par son chef catholique à embrasser le christianisme; la nouvelle de sa conversion consterna les Beni-Israël : Retnegri lui-même, fort affecté, finit par se rétracter. La communauté décida sa réintégration, non sans difficulté, et en lui reprochant moins son crime de lèse-judaïsme que le désaveu de la fidélité légendaire des Beni-Israël.

« La conversion d'un Beni-Israël, s'écria le chef, n'autorisera-t-elle pas à supposer que tous les autres pourraient faire de même ? Or, pareil fait ne s'est jamais produit, même aux temps où nous vivions sans pasteurs, sans synagogue et sans livres de loi. »

Telle est l'histoire des restes de la tribu des Beni-Israël. Une enquête menée sur place permettrait peut-être de reconnaître parmi la population musulmane et les nombreuses sectes qui peuplent les Indes d'autres représentants du judaïsme (1) ; ces éléments, qui nous échappent, plus nombreux sans doute que les Beni-Israël, ont été définitivement assimilés par les autres races. Un voyageur hébreu du milieu du dernier siècle (2), a voulu voir dans la grande tribu des Kanarinzi qui peuple le Malabar, des congénères des Beni-Israël. Les Kanarinzi pratiquent un éclectisme religieux qui a dû être très favorable à la pénétration de l'Islam. De même que les Juifs et les Parsis, ils célèbrent une fête qui rappelle la fête d'Esther. Mais ils professent un monothéisme strict, et tiennent surtout à la pureté de leur race. Ritter confirme cette hypothèse.

Nous avons consulté, pour connaître le nombre des Beni-Israël, le *Census*. Il faut d'ailleurs tenir compte de ce fait que de nombreux Beni-Israël, soldats, fonctionnaires, commerçants, sont naturellement dispersés dans toutes les colonies anglaises d'Aden à Shanghaï.

VI

Les Juifs blancs de Cochin.

Moins obscure, l'histoire du second groupe des Juifs indigènes, ou « Juifs blancs de Cochin », est plus intéressante. Ce groupe ne constitue aujourd'hui qu'un débris de popula-

(1) M. Le Chatelier à son cours a cité la présence parmi les Shaikh de la province d'Oudh, d'une tribu qui porte encore le nom de Beni-Israël.
(2) Benjamin II.

tions autrefois assez nombreuses; mais il possède des documents écrits et des traditions religieuses datant d'une époque très ancienne.

Un curieux document conservé jusqu'à nos jours par la communauté de Cochin, et datant d'une époque antérieure à la pénétration de l'Islam aux Indes, peut nous servir sinon d'indice précis sur la date de l'arrivée des Juifs aux Indes, au moins de point de départ pour leur histoire en ce pays.

Mais avant d'en tirer les conclusions qu'il comporte, nous allons examiner de près les données du folklore local : nous utiliserons à cet effet les travaux d'un habitant du pays, S. Rinmann, et ceux du voyageur Sapir; ces deux auteurs hébreux ont puisé aux sources indigènes.

Une tradition veut que les premiers Juifs arrivés sur la côte de Malabar aient été des descendants des dix tribus du Nord. Ils seraient venus au nombre de 80.000 guerriers, ayant à leur tête le Lévite Samuel Halévy, porteur de deux trompettes (1). Or le nom même de Samuel Halévy, personnage authentique, dont le tombeau existerait encore à Crangonor, et la mention des trompettes, accessoires du service du Temple, excluent une origine non jérusalémite. Ces Juifs seraient arrivés sous le règne du roi Sharimpir-Mal. Rinmann explique ce nom de la façon suivante : sheir en persan signifie lion; pir, en hindoustani, saint ou grand; mal-ra, riche, somptueux; au total ce nom veut dire simplement roi puissant et somptueux, et ne nous renseigne nullement sur l'époque du règne de ce roi.

Il est néanmoins possible que des courants d'émigration israélite se soient dirigés de l'Afghanistan vers Cochin, comme vers Bombay (2) : la langue malayalam, parlée par les indigènes et les Juifs, semble être d'origine afghane, de

(1) Rinmann, p. 145-150.
(2) Cf. *Census of India* 1, 279 éd. de 1901.

même que le tamil de Ceylan serait issu de langues originaires du nord-ouest de la Scythie.

La chronique de David Rahbi, chef des Juifs blancs de Cochin, écrite en hébreu vers 1690, nous fournit les données suivantes sur les origines des Juifs de Cochin : le premier voyageur européen qui reconnut l'existence de ces Juifs fut Hamilton, qui au treizième siècle signala un établissement juif très ancien à Crangonor, à une journée de marche de Cochin (1). Il y avait alors à Crangonor une principauté juive indépendante : à Cochin même Hamilton découvrit une population de 14.000 Juifs habitant un quartier voisin du palais du roi. Il examina leurs livres, et conclut qu'ils étaient venus aux Indes après la destruction du temple par Nabuchodonosor, c'est-à-dire au sixième siècle avant l'ère chrétienne, et avaient fondé un royaume dans le Malabar. Une querelle survenue entre deux princes frères aurait, d'après la chronique de Rahbi, fini par faire tomber ce royaume aux mains des indigènes : Crangonor avait été dévasté, la population survivante réduite à la misère et convertie en grande partie à l'Islam. Hamilton affirme avoir rencontré à Goa, à Cochin et ailleurs, des Juifs mêlés à des Musulmans, les premiers beaucoup plus estimés que les seconds, du moins par les indigènes.

Au point de vue ethnique il faut distinguer aujourd'hui dans la région de Cochin les Juifs blancs, ou Juifs de Jérusalem, et les Juifs noirs qui affirment être venus les premiers aux Indes : ajoutez un groupe de Juifs noirs d'origine récente, composé d'esclaves affranchis. Nous avons là une société juive qui répond singulièrement à la psychologie du pays des castes et des divisions ethniques par excellence.

Les deux premiers groupes prétendent être venus aux Indes vers l'an 68, c'est-à-dire à la veille même de la prise

(1) Cf. Sapir, p. 60-62.

de Jérusalem par Titus : ainsi les blancs expliquent-ils leur nom de « Juifs de Jérusalem » qui les distingue des noirs, d'origine moins pure, et des Beni-Israël, originaires du royaume du Nord.

La chronique de Rahbi ajoute que les Juifs eux-mêmes prétendent être sortis de Jérusalem en 3828 = 68 de l'ère chrétienne, au nombre de 80.000, être arrivés aux Indes toujours aussi nombreux, en 309 ; une nouvelle immigration aurait eu lieu en 489. La même chronique rapporte qu'à une époque très reculée les Juifs occupaient de nombreuses villes, entre autres Crangonor, Katour, Madénè, Singali et Zahdan : Crangonor comptait 15.000 guerriers qui se prétendaient de race royale, et qui avant d'atteindre Cochin franchirent le fleuve Patanon. La même chronique reproduit enfin une fois encore le nom de Samuel Halévy associé à celui du roi Shirapirmal.

Ces traditions, très incertaines, contiennent néanmoins un grain de vérité, au moins en ce qui concerne les immigrations successives des Juifs sur la côte de Cochin.

Et voici enfin un événement capital et historiquement établi : l'arrivée à Cochin de 72 familles juives, ayant à leur tête Joseph Rabban (1), et l'octroi à ce groupe d'une charte spéciale par un roi du Malabar.

Cette charte, antérieure à l'époque islamique, est écrite en caractères vatteluttu, gravés sur des plaques de cuivre appelées « tables Sasanam » : elle a été sauvée de la destruction par la famille Rahbi, de Cochin. Les savants contemporains l'ont déjà appréciée à sa juste valeur.

En voici la traduction, faite sur l'original, d'après la chronique de Rahbi :

« Avec l'aide du Créateur du monde de celui qui nomme les rois, nous Muzanah (?) en l'an 36 de notre règne dans le palais de Modirilana, avons décrété cet écrit au profit du

(1) Titre de chef religieux juif et syrien des premiers siècles de l'ère vulgaire.

juif Joseph Rabban afin qu'il ait le droit de faire usage (pour ses vêtements) des cinq couleurs et pour qu'il puisse accomplir les préceptes de sa foi dans les cinq espèces, tant lui que ses descendants. Il aura le droit de fêter toutes ses fêtes et de faire entendre pendant ces fêtes les voix (des instruments), de monter des chevaux et des éléphants, de fêter sa Loi avec pompe et de se réjouir en l'honneur des vivants; d'allumer de grands feux en plein jour; d'user des instruments de musique et des trompettes sur les places publiques, de marcher sur des vêtements (tapis) blancs étendus et de jouer sur bas et or (?), cependant qu'il sera assis sur une place assez élevée. Cette charte de dignité nous l'avons octroyée au dit Joseph Rabban et aux soixante-douze familles qui sont avec lui de sorte que tout (les autres) son peuple soit astreint à suivre son ordre ainsi que celui de ses descendants tant que le soleil luira sur la terre. Ce document a été confirmé en présence des rois Tireingaer, Brabangaar, Ibliboilan, Arina, Samourital, Sheri el Boulsroi, Kalaumboi Boltafin, Scribe. »

Graetz, qui se base sur un fac-simile conservé à Oxford, donne une traduction un peu différente et d'ailleurs fautive (1) :

« Sebasteri Seri (?), rois des rois, ordonne :

« Nous avons accueilli les présents convenables que Joseph Rabban et son peuple nous ont offerts avec fidélité.

« Nous leur conférons les privilèges suivants : Ils auront le droit de porter des vêtements en cinq couleurs, de se couvrir de robes longues, de sortir en pompe, de faire usage des parapluies et des parasols, de même que des ustensiles en cuivre, des tambours, des couronnes de fleurs, de décorer leurs marchés et rues de bouquets de fleurs. Nous les exemptons de tous impôts de séjour de commune et d'édifice de culte.

(1) *Ibid.*, II, 452.

« Ces privilèges auront la vigueur d'un décret royal pendant cinq (?) générations, c'est-à-dire que Joseph Rabban aura le droit de les léguer à ses descendants soit hommes ou femmes jusqu'à la cinquième descendance, tant que le soleil et la lune dureront. Signé : Sebasteri Seri et plusieurs autres princes. »

Voici enfin une traduction faite plus tard en langue malabare, et qui se trouve entre les mains de la famille Rahbi (1) : ce texte contient une confirmation, par un roi du moyen âge, du premier décret :

« Par le pouvoir de Dieu qui créa la terre selon son désir, je lève ma main vers l'Éternel; Irapirman qui ordonna par décret il y a de nombreuses années, mille ans, et qui fut le souverain de ce pays-ci et de Crangonor; il ordonna dans l'année 36 de son règne avec puissance et fermeté : il décréta pour Joseph Rabban cinq espèces de couleurs (à porter) de même que la prostration (?), le droit de monter à cheval ou à éléphant, l'appel officiel; le droit de faire des conversions parmi les cinq peuples, de porter des bougies en plein jour et de mettre des tapis par terre, de même que de monter une tour d'ombre et le Damon, d'user des trompettes, des tambours qu'on frappe avec deux bras; tout cela je lui ai octroyé à lui et à ses soixante-douze maisons; je lui abandonne les impôts et les poids (« le commerce du poivre noir, du sel et du tabac »). Même de ceux de sa religion qui habitent des pays autres que le sien et de leurs synagogues lui seul sera le chef et le souverain sans contredit.

« Cette tasse en cuivre gravé lui a été donnée au seigneur des cinq couleurs Joseph Rabban et à ses descendants hommes et enfants, fiancés et fiancées (?) pour toujours tant que sa descendance existera et que la lune luira. Ces cinq semences, Dieu les confirmera et bénira. En voici les témoins : roi Banada Koubartin Matadin, Tirougar, roi de

(1) Sapir, p. 64.

Bambela, Nada Rden Shourigdin et Bakanganar, le roi de Midla Nadei Maca. »

Les variantes s'expliquent par la difficulté de déchiffrer un texte aussi ancien en une langue et une écriture oubliées. Le fait capital qui en ressort est d'ailleurs indéniable.

A une époque très reculée, un Israélite qui devait être de haute origine, ainsi que l'atteste le titre de Rabban, vint à la tête d'un groupe de 72 familles : le roi n'hésitait pas à lui conférer des droits princiers analogues à ceux dont jouissaient les chefs juifs de la famille royale de Babylone et de Palestine. Déjà d'autres Juifs étaient installés aux Indes : cela ressort du passage où il est parlé des Juifs et des synagogues des autres régions des Indes et aussi des traditions et des faits relatés plus haut.

Reste à préciser la date de l'arrivée du groupe conduit par Joseph Rabban et le pays d'où il venait.

La chronique de David Rahbi, après avoir reproduit diverses traditions, s'arrête à l'hypothèse suivante :

« En 4130 de la Création, 370 de l'ère chrétienne, on vit venir à Malabar un groupe de 10.000 Juifs, hommes et femmes, qui s'établirent dans les quatre localités suivantes : Crangonor, Palor, Madoi, Palata, et à Patanou et Shingela, non loin de Crangonor. On vit alors venir Joseph Rabban qui avait traversé la Perse et l'Azaret pour arriver au Malabar (1). »

En 379 le roi Shirapirmal Guady, qui portait le nom de Ecrailermon, leur octroya une charte et les privilèges gravés sur une tasse en cuivre connue sous le nom de shipocedi (?). Leur prince Joseph Rabban reçut le titre d' « homme à la bonne odeur ». Il régna « sur les siens après avoir divisé sa principauté en huit districts ».

Le « Halila » ou calendrier officiel affiché dans la syna-

(1) D'après Rinmann, p. 151.

gogue de Cochin maintient 370 et 379 comme dates de l'arrivée des Juifs aux Indes et de l'octroi de la charte royale.

Plusieurs savants ont soumis ces données à un sérieux examen critique : Burnell fixe la date de la charte à 774 et ajoute que des raisons paléographiques ne permettent pas de rapprocher cette date davantage (1).

Une étude plus minutieuse prouve cependant que cette date ne peut être postérieure au sixième siècle : on peut en effet établir que l'arrivée des Nestoriens chrétiens se produisit au septième siècle : or leur charte est incontestablement plus récente, et copiée mot pour mot sur la charte juive (2).

Graetz adopte la date de 490 (3). Il croit que les persécutions dirigées contre les Juifs et les Chrétiens par le roi Firouz entre 470 et 485 doivent être considérées comme la principale cause d'une émigration en masse des Juifs (et des Nestoriens) vers les pays de l'Extrême-Orient. L'historien juif ne doute pas que le titre de rabban (maître, seigneur) ne soit d'origine mésopotamienne : ce terme indique une autorité rabbinique ou exilarchique.

Quoi qu'il en soit, ceci subsiste : longtemps avant la pénétration de l'Islam au Malabar, les Juifs de Cochin y étaient déjà sinon nombreux, du moins influents : dès ce temps ils devaient être divisés en deux groupes, Juifs blancs, venus de l'Iran et de la Palestine, Juifs noirs, originaires du Yémen, où les Juifs ont toujours été nombreux et en relation avec le Malabar.

Les uns et les autres furent plus ou moins connus du reste du monde juif :

Au dixième siècle, Ibn Wahab signale l'existence de Juifs noirs aux Indes : à la même époque, Saadia parle des Juifs de Bagdad qui vont chercher fortune aux Indes.

(1) *Census*, *ibid.*
(2) Cf. Jewish Encyclopædia, art. *Cochin*.
(3) T. II, pp. 452 et 463.

Au douzième siècle, Benjamin de Tudèle parle des Juifs noirs qui habitent le pays « du poivre, du cynamon et du gingembre » ; il en compte environ un millier, il ajoute que ces Juifs du Malabar et de Ceylan possèdent la Bible, les prophètes et une partie du Talmud.

Cette indication aurait pu faire douter de l'authenticité des traditions relatives à l'existence aux Indes d'une nombreuse population juive plus ou moins indépendante, si Maïmonide n'était venu, avec sa grande autorité, nous expliquer qu'une grande partie des communautés juives des Indes ne savait presque plus rien du judaïsme. Ces dissidents auraient ainsi échappé à l'attention du voyageur espagnol, qui d'ailleurs ne semble pas avoir lui-même visité les Indes ; ils n'échappèrent point à l'observation de Marco Polo : Marco Polo constate aux Indes comme à Ceylan la présence de nombreux Juifs : chrétien, il est indifférent à leurs cultes (1).

Une tradition qui courait les communautés juives du moyen âge localisait le Sambatian ou fleuve Sabbatique près de Calicut ; cela prouve qu'on croyait, dans la Diaspora, à l'existence de Juifs indépendants et peu orthodoxes aux Indes.

Une conclusion s'impose : le nombre limité des Juifs noirs que Benjamin rencontra aux Indes exclut décidément toute hypothèse de suprématie des Juifs noirs aux Indes, quoi qu'en disent leurs descendants d'aujourd'hui. Le groupe venu avec Joseph Rabban était parfaitement composé de blancs dont le type, conforme à celui des autres Juifs, s'est conservé jusqu'à nos jours.

Une fois en possession d'une ville forte, les Juifs construisirent Crangonor ; ils continuèrent à appeler Joseph Rabban de ce nom pour bien marquer qu'il ne pouvait exister, à leurs yeux, de royauté juive en dehors de la Palestine (2).

(1) *Travels.*
(2) Rinmann.

Les descendants de Joseph, que les non-juifs dénommaient Radjas, régnèrent à Crangonor pendant 72 générations sans que la paix de la colonie paraisse avoir été troublée. Il allait en être autrement après l'arrivée des Européens aux Indes.

VII

Les Européens et les Juifs de Cochin.

La découverte de la route maritime des Indes inaugure une ère nouvelle dans l'histoire de la vaste agglomération de races qui peuplent l'empire des Indes. Les Juifs blancs de Cochin ne devaient pas échapper à l'espèce de fatalité qui semble poursuivre depuis la fin du quatorzième siècle les Israélites de presque tous les pays chrétiens. La première conséquence des persécutions religieuses fut l'arrivée aux Indes des premiers réfugiés juifs qui précédèrent ainsi les Portugais en Extrême-Orient.

Le premier Européen qu'à sa grande surprise Vasco de Gama rencontra à Calicut, fut un Juif polonais venu aux Indes par la Turquie et la Palestine (1).

Auparavant déjà deux familles juives originaires de l'Europe orientale, les Ashkenazi et les Rotenburg, avaient vécu à Crangonor où elles firent souche (2).

Un lettré espagnol, Nissim, a laissé une poésie liturgique dans laquelle il raconte qu'étant sorti d'Espagne, il fut vendu comme esclave, et arriva jusqu'à Shingali où il eut la fortune de voir un roi d'Israël (3).

(1) Keyserling.
(2) Sapir.
3 *Ibid.*, p. 83.

L'arrivée des Portugais non seulement mit fin à l'indépendance des Juifs de Crangonor, mais les fit en partie disparaître. Vasco de Gama profita de ce qu'ils n'avaient pas de canons : un grand nombre de Juifs auraient péri lors du débarquement des matelots du navigateur portugais (1).

En 1523 les Portugais s'emparèrent de Crangonor et en firent leur citadelle (2).

L'établissement des relations maritimes entre le Portugal et les Indes ne laissa pas d'attirer en ce dernier pays les Juifs portugais. Dès la fin du quinzième siècle un marin portugais de religion juive, Gaspar de las Indias, était devenu amiral de Sabayo, le sultan de Goa (3).

En 1524, les Musulmans surprirent et massacrèrent un grand nombre de Juifs et de Portugais (4).

Les rigueurs de l'inquisition en Portugal obligèrent un certain nombre de Marranes à émigrer aux Indes où ils s'installèrent auprès de leurs coreligionnaires indigènes. La présence des néo-chrétiens parmi les Juifs servit d'ailleurs bientôt de prétexte aux autorités pour instituer l'inquisition à Crangonor même : échappant à tout contrôle en ce pays lointain, les Portugais multiplièrent le nombre des victimes, et semèrent la désolation et la mort parmi une population pacifique (5). Peu de familles semblent avoir échappé aux atteintes des cruels pirates catholiques. En 1565 les derniers survivants des Juifs blancs quittèrent Crangonor pour chercher un refuge à Cochin où les avaient déjà précédés un certain nombre de leurs coreligionnaires. Ainsi disparut, après une existence millénaire, la petite communauté juive. Telle est l'horreur des souvenirs que les méfaits de la domination portugaise ont laissés parmi les Juifs qu'aujourd'hui

(1) Rinmann, p. 151.
(2) Jewish Encyclop., d'après l'auteur arabe Zaïn ad Din al Ma'bori.
(3) *Ibidem*.
(4) Rinmann, p. 75.
(5) Jewish Encycl., *Cochin*.

encore les blancs de Cochin évitent de séjourner dans leur ancienne capitale, Crangonor, souillée du sang de leurs ancêtres.

La chronique de Rahbi ajoute à ces faits quelques détails caractéristiques : la royauté des Juifs blancs de Crangonor disparut à la suite d'une querelle entre deux princes frères ; le dernier roi, Joseph Azar, dut s'enfuir par le fleuve et se réfugier à Cochin. Profitant de la décadence des blancs, les Juifs noirs prospérèrent ; ils exigèrent bientôt une synagogue, que les blancs leur refusèrent : les noirs profitèrent de l'arrivée des Portugais pour se révolter (1565), en sorte que les blancs furent obligés de se réfugier à Cochin. Dans cette ville le radja leur attribua un territoire spécial proche de son palais. Les réfugiés de Crangonor avaient alors quatre chefs, Samuel Castiel, David Belilia, Ephraïm Zalih et Joseph Halévy. Leur nombre était si considérable que l'historien portugais De Barros (1496-1570) appelle le radja de Cochin « roi des Juifs ». Ils possédaient de nombreux esclaves qui devaient plus tard donner naissance à un troisième groupe, celui des « Juifs noirs affranchis ».

Cochin même ne fut pas longtemps à l'abri des Portugais ; ils y renouvelèrent leurs atroces persécutions. La destruction de la grande synagogue, gloire des Juifs de Cochin, et l'anéantissement de leurs derniers documents historiques achevèrent d'exaspérer l'hostilité des Juifs contre la domination portugaise. Ici comme au Brésil, les Portugais devaient par la suite subir les conséquences de leur détestable politique religieuse. C'est secondés par les capitaux et les connaissances maritimes des Juifs que, vers le milieu du dix-septième siècle, les Hollandais pénétrèrent aux Indes. Réduits à une extrême misère, les Juifs de Cochin se mirent aussitôt sous la protection de l'amiral hollandais. Celui-ci tenta vainement de forcer les murailles de la ville pendant la saison des pluies de 1662 : les Hollandais durent se retirer, et auraient été anéantis sans le concours des

Juifs. Les Portugais se vengèrent en assaillant le quartier israélite où ils rasèrent les synagogues et nombre de maisons, et massacrèrent une partie de la population, hommes, femmes et enfants. Les Juifs survivants cherchèrent un refuge dans les montagnes et les villages environnants. Au retour de la belle saison les Hollandais reparurent, rallièrent les Juifs fugitifs et reprirent l'attaque de Cochin, dont ils s'emparèrent enfin grâce à un stratagème de leurs malheureux alliés (1) : ceux-ci avaient rempli de paille la cloche à l'aide de laquelle les sentinelles portugaises donnaient l'alarme ; quelques-uns d'entre eux escaladèrent ensuite les murs du côté de la mer, en poussant des cris de guerre : surpris par le silence de la cloche, les Portugais crurent la ville prise et se mirent en déroute. Les Juifs ouvrirent aussitôt les portes à l'amiral hollandais.

Débarrassé de ses odieux tyrans, le radja de Cochin contracta une alliance avec les Hollandais. Quant aux Juifs, ils transportèrent la fameuse cloche sur la place de la synagogue ; on montre encore à Cochin une tour d'horloge qui commémore la prise de la ville par les Hollandais, événement capital de l'histoire des Juifs de la ville.

Les Hollandais, inaugurant une politique philo-juive, utilisèrent les Juifs pour consolider leur empire colonial aux dépens des Portugais et des Espagnols.

La communauté de Cochin se releva bientôt et, grâce à la tolérance, connut de nouveau la prospérité : la synagogue fut reconstruite avec pompe en 1671. La riche communauté juive d'Amsterdam noua des relations avec Cochin et contribua activement au relèvement des Juifs de cette ville : plusieurs commerçants juifs, tel le riche Pereira, vinrent à Cochin, y apportèrent des livres pour le culte, et des informations sur la littérature juive, qui permirent de réorganiser la communauté des noirs aussi bien que des

(1) Rinmann, 151 ; Sapir II, 66.

blancs (1). Enfin des Juifs asiatiques, des familles d'Alep et de Bagdad vinrent à leur tour s'établir à Cochin. Un lettré d'Alep, David Rahbi, devint l'historien des Juifs de Cochin et le fondateur de la famille Rahbi qui allait jouer un rôle capital dans l'histoire du relèvement définitif de la communauté.

Agent commercial de la Compagnie Indo-Hollandaise, très estimé du radja qui le nommait Faradji (étranger), David Rahbi put faire des sacrifices énormes en faveur de ses coreligionnaires. Dès 1684, il fit imprimer à ses frais à Amsterdam des livres pour le culte : c'est sous son impulsion que les Israélites de Cochin abandonnèrent leur rite propre pour adopter les rites et les usages des Juifs espagnols et portugais.

Son petit-fils, Ezekiel Rahbi, publia en 1769 un recueil de poèmes liturgiques comprenant des rituels et des poèmes d'origine indigène : il fut un philanthrope ; ses libéralités s'étendaient aux Juifs noirs : grâce à sa munificence la synagogue de Cochin est une des plus riches d'Asie.

La prise de Cochin par les Anglais, en 1785, ne modifia en rien la situation des Juifs : pour les gagner, le colonel Michaelen, vainqueur de la ville, offrit à la synagogue une couronne d'or.

L'européanisation des Juifs blancs de Cochin était dès cette époque un fait accompli.

Au milieu du siècle dernier ils comptaient environ cinquante familles divisées en six clans, et composées des survivants des Juifs de Crangonor et des réfugiés européens et asiatiques.

Les Juifs blancs continuent d'occuper un quartier distinct qui est devenu l'un des plus riches de la ville : chaque maison est entourée d'un jardin ; de la synagogue, où l'on remarque un carrelage de porcelaine artistique rapporté

(1) Ruimann, p. 152.

de Chine par un Juif du Kurdistan, dépendent de vastes jardins de rapport. Une école spéciale enseigne l'hébreu, l'anglais et le malabar (1).

Pourtant les Juifs blancs de Cochin se sont montrés jusqu'ici inférieurs aux Beni-Israël ; ils excellent dans le commerce, se distinguent peu dans les lettres ou l'administration officielle. Leur nombre à Cochin même diminue considérablement ; la ville étant réduite à un rôle secondaire, ils se portent de préférence vers les grands centres de l'empire.

VIII

Les Juifs noirs de Cochin.

Le groupe des Juifs noirs est beaucoup plus nombreux que celui des Juifs blancs ; et l'on n'y fait point rentrer les esclaves affranchis de Cochin même et des nombreux villages de la région. Beaucoup habitent encore les anciens établissements juifs de Crangonor. De même que les blancs, ils se disent originaires de Shingali ; ils suivent l'ancien rite hindou. Les blancs les regardent de haut, et les considèrent comme les descendants d'anciens esclaves qui se seraient révoltés lors du massacre des Juifs de Crangonor par les Portugais et se seraient appropriés les traditions de leurs maîtres.

La vérité est que les Portugais, ennemis acharnés des Juifs, eurent de la peine à distinguer les Juifs noirs des indigènes ; les Juifs noirs échappèrent ainsi plus facilement aux persécutions.

Toutefois le fait que Benjamin de Tudéla connut des

1 *Ibid.*, p. 154.

Juifs noirs pratiquant plus ou moins le judaïsme prouve que les communautés noires sont plus anciennes que ne l'affirment les blancs.

Les noirs eux-mêmes, intervertissant les rôles, déclarent être arrivés les premiers aux Indes; les blancs, survenus vers le quinzième siècle, leur auraient enlevé la prééminence et dérobé leurs traditions : ce sont leurs ancêtres qui auraient obtenu la charte du roi de Cochin et auraient été les maîtres de Crangonor.

Les deux voyageurs hébreux les plus autorisés des temps modernes, Jacob Sapir, de Jérusalem, très impartial dans ses jugements, et S. Rinmann, Galicien adopté par les Juifs blancs de Cochin, expliquent l'origine des noirs de façons diverses.

Sapir (1) n'hésite pas à attribuer aux Juifs noirs une origine juive, plus ou moins altérée par des mariages avec les femmes indigènes et par les effets d'un séjour millénaire sous le soleil ardent des tropiques. Il allègue avec raison que dans le Yémen, à Bagdad et dans le Kurdistan il y a de nombreux Juifs dont le teint brun est très voisin de celui des Juifs du Malabar. On aurait tort d'après lui de croire que le teint des Juifs noirs est comparable à celui des nègres : sauf quelques exceptions, ils présentent toutes les variétés de teint des races indigènes.

Les Juifs noirs s'efforcent de manifester le plus possible leur qualité de Juifs, c'est ainsi qu'ils portent un turban particulier et les nattes longues pour se distinguer des indigènes ; ils se rapprochent par là encore des Juifs du Yémen.

Sapir conclut catégoriquement que les noirs sont les descendants d'anciens Israélites ayant épousé aux Indes des femmes indigènes.

La chronique de Rahbi, la seule source que nous possédions sur le passé des Juifs noirs, rapporte que pendant le

(1) II, pp. 67, 68 et 73.

règne des blancs à Crangonor les noirs ne furent jamais admis aux synagogues des blancs ; ils avaient leurs maisons de prières, et même leurs quartiers distincts (1). Après la fuite du dernier roi de Crangonor, les noirs eurent la suprématie et prospérèrent : ils se révoltèrent et prirent définitivement la place des blancs quand ceux-ci durent s'enfuir devant les Portugais. C'est depuis cette époque qu'ils « revêtirent l'orgueil » et commencèrent à se réclamer d'une origine très ancienne (2). Les blancs continuant à les dédaigner et à refuser de s'allier à eux par des mariages, les noirs, enrichis et civilisés, essayèrent de réagir : au dix-septième siècle ils s'adressèrent à un grand-rabbin de Palestine pour obliger les blancs à consentir à des mariages mixtes.

Les noirs parvinrent un instant à déloger les blancs de la célèbre synagogue de Cochin ; la synagogue fut toutefois rendue aux blancs grâce à l'influence dont Sem-Tob Kastiel jouissait auprès des autorités hollandaises.

L'antagonisme entre blancs et noirs ne devait point s'apaiser par la suite : T. Sapir, qui visita Cochin vers 1850, rapporte que dans la synagogue « les noirs n'osaient pas s'asseoir devant les blancs, qu'ils n'étaient pas admis au service de la Loi, qu'on les traitait, en somme, en esclaves affranchis ».

Durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, un rapprochement semble s'opérer sous l'influence des idées occidentales propagées par des rabbins d'origine européenne. Les noirs, généralement pauvres, sont fermiers, commerçants, ouvriers ; ils rivalisent de zèle religieux avec les blancs, possèdent des écoles où l'on enseigne l'hébreu et la Loi. A Cochin même les blancs persistent à ne pas s'unir aux noirs, mais dans les villes nouvelles le préjugé de couleur tend à disparaître.

(1) *Ibid.*, p. 66.
(2) Rinmann, p. 163. — Sapir, p. 66.

* * *

Disons enfin un mot des Juifs noirs affranchis. L'usage veut que même un Hindou, résolu à se convertir au judaïsme, doit se choisir un parrain juif, lequel devient, de par toute une procédure, son maître et son protecteur. Il y a à Cochin une communauté de ces affranchis ; ils sont pour la plupart relieurs, employés et marchands. Les blancs et même souvent les noirs traitent ces affranchis en race inférieure ; les affranchis ne peuvent épouser une Juive de race pure ; dans la synagogue ils sont accroupis à terre tandis que les blancs sont assis sur des chaises.

Sapir rapporte qu'en 1848 les affranchis se révoltèrent contre un pareil traitement et quittèrent le quartier israélite pour aller habiter le nouveau quartier anglais. Ils y construisirent une synagogue. Un de leurs rabbins, Ana, écrivit de sa main un rouleau de la Loi. Mais la peste s'étant déclarée parmi eux, les affranchis, très superstitieux, crurent à un châtiment divin et regagnèrent leurs anciennes demeures.

En ces derniers temps d'ailleurs on signale un rapprochement notable entre les trois groupes.

Le *Census of India*, t. I., éd. de 1901, nous fournit les chiffres suivants concernant la population juive des Indes :

Aden	2.800	Indes centrales . .	24
Assam	1.000	Provinces centrales.	127
Béloutchistan. . .	48	Madras	45
Baroda	8	Etats de Madras . .	1.288
Bengale.	1.939	Mysore.	34
États Bengalis . .	7	N. W. Fronter Province.	4
Berar	3	Pendjab	14
Bombay	12.928	Rajputana. . . .	5
Province de Bombay .	991	Provinces unies . .	54
Birmanie	685		

Soit environ 21.000 âmes.

Cependant nos renseignements personnels nous permettent de grossir ces chiffres : le contrôle est d'ailleurs difficile pour deux raisons : 1° la plupart des Juifs aisés se font naturaliser Anglais ; 2° l'émigration des Juifs de l'Iran et de l'Europe, loin de décroître, se développe tous les jours.

CONCLUSION

Il ressort de la présente étude que le judaïsme précéda l'islamisme aux Indes, en y pénétrant par la double voie de l'Arabistan et de l'Iran, qu'il y exerça une influence considérable sur l'évolution du monothéisme, mais que le particularisme de race dont il est inséparable, fut funeste aux Juifs eux-mêmes. Grâce à ses tendances égalitaires, l'Islam n'eut pas de peine à absorber les éléments judaïsants et même juifs de race pure, mais primitifs ; d'autant plus que ces primitifs professaient les principes d'un judaïsme singulièrement rapproché de ceux de l'Islam. Aux Indes comme ailleurs en Asie et en Afrique, la conversion en masse de ces populations dut former le premier noyau musulman. Les éléments les plus réfractaires, tels les Beni-Israël, ne purent échapper complètement à l'influence de l'Islam. Seuls les Juifs de Cochin résistèrent grâce à leur origine orthodoxe et aux relations qu'ils entretinrent de tout temps avec leurs coreligionnaires de l'Iran et du Yémen.

Ce fut précisément ce groupe, le plus tenace et le plus ouvert aux influences européennes, qui subit le choc sanglant de la pénétration chrétienne. Les survivants de la communauté de Crangonor, grossis d'un contingent de nouveaux émigrés, n'en demeurèrent pas moins, en raison de leurs relations avec le reste du monde, un facteur notable de l'évolution des Indes. La politique judéophile des Hollandais fut une des causes de la prospérité de leur empire

colonial. Les Anglais imitèrent sur ce point comme sur bien d'autres les Hollandais. Non seulement ils firent appel au concours des Juifs de Cochin, mais ils furent les premiers à secouer la torpeur séculaire d'une tribu juive oubliée; les Beni-Israël doivent aux Anglais leur retour au judaïsme et l'essor prodigieux qui en fut la conséquence. Jamais sage politique ne fut mieux récompensée. Les Israélites, qui furent autrefois aux Indes les précurseurs des Musulmans, leur donnent maintenant l'exemple d'un relèvement social et moral réalisé avec le concours des Anglais. Quant aux Juifs eux-mêmes, ils considèrent les Indes comme un lieu de séjour privilégié : de tout l'Orient, de Russie et de Roumanie, de nombreux émigrants juifs affluent aux Indes. Il est impossible de connaître le nombre exact de ces émigrants, les registres officiels les donnant comme originaires de leurs pays respectifs. Mais à Calcutta, à Bombay, à Madras, et dans tous les ports secondaires, les communautés juives sont en constante progression.

N. Slousch.

NOTES ET DOCUMENTS

Impressions d'un voyageur turc.

La *Revue* annonçait, dans son dernier numéro, la publication récente des *Siyâhât-ul-kubrâ*, « Grands Voyages », de Suleïmân Chukrî Bey, dit *Seyyâh*, « le Voyageur ». Elle ajoutait que le sous-titre de cet ouvrage, embrassant la plus grande partie de l'ancien monde et la presque totalité du monde musulman : *Armaghân-i Suleïmânî bè-Barguiâh-i Sultân* « Le Présent fait par Suleïmân à la Cour du Sultan » (1), en indiquait suffisamment les tendances. L'analyse détaillée des « Grands Voyages » peut donner au lecteur européen des renseignements utiles, sur la psychologie de certains milieux musulmans.

Nous passerons, quitte à y revenir plus tard, sur la préface et les cinquante premières pages du livre, pour arriver à l'autobiographie de l'auteur. Suleïmân Chukrî Bey est originaire d'Eyerdir, localité d'Asie Mineure voisine du lac de ce nom et de la chaîne du Taurus. Son aïeul, Velî Agha, fils de Suleïmân, fils de ʿAbdallâh, fils de Mohammed, fils de Hamza, était de la ville d'Eski Chéhir, et d'une famille de militaires. Ayant perdu son père de bonne heure, il vint se fixer à l'Est du lac d'Eyerdir, au village de Sare Idrîs, en 1137 de l'hégire ; comme tous ses ascendants, il suivit la carrière des armes, et obtint du sultan Mahmoûd Ier un fief, *timar*, à Mahmoûdlié, bien connue autrefois sous le nom de Gueuk Euz. Il fit construire à ses frais une mosquée et une école à Sare Idrîs, une fois que, retiré du service, il se fixa dans le fief qu'il avait obtenu du Sultan et dont, par reconnaissance, il changea le

(1) Saint-Pétersbourg, imprimerie de ʿAbdur-Rechîd Ibrâhimoff, 1325 (1907). gr. in-8, 608 p.

nom en celui de Mahmoûdié. Ce fut, après sa retraite, un agriculteur émérite.

Ses deux fils, 'Alî et Mahmoûd, furent des officiers de cavalerie distingués, et qui se firent remarquer par leur belle conduite dans plusieurs affaires. Comme leur père, ils habitèrent à Sare Idris ; mais des difficultés qu'ils y éprouvèrent leur firent quitter ce village pour Eyerdir. Tous les deux moururent sur le champ de bataille.

Les Kartchinzâdè — on appelait ainsi leur famille — étaient très considérés dans le pays. Tous ne suivirent pas la carrière militaire, où les aïeux de Suleïmân Chukrî avaient obtenu tant de succès ; lui-même et son père s'engagèrent dans d'autres voies.

Né en 1282 (1865-1866), Suleïmân Chukrî, après de bonnes études à l'école d'Eyerdir, où il avait trouvé un maître excellent, obtint à l'âge de quinze ans son diplôme du premier degré et entra dans l'administration des finances d'abord, dans celle des postes et télégraphes ensuite, sans pour cela renoncer à ses études. Son père lui donnait des leçons d'histoire et de littérature ; l'hiver, il suivait des cours d'arabe et étudiait avec ardeur cette langue, qui l'intéressait particulièrement. Mais l'enseignement qu'il recevait ne lui donnait pas satisfaction ; il le jugeait décousu et sans méthode. Aussi fut-il heureux de se voir envoyé à Constantinople, au ministère des Postes et Télégraphes.

Il n'y resta que quelques mois ; son père étant tombé malade, il dut revenir en Asie Mineure, et occupa successivement plusieurs postes en province. Cette existence lui déplaisait ; il voulait s'instruire, parcourir le monde pour mieux le connaître.

* * *

C'est à ce moment que Suleïmân Chukrî, à peine âgé de vingt et un ans, entreprend les voyages au cours desquels il visita presque tout l'ancien monde, et qui font l'objet de la publication dont nous donnons l'analyse. Comme il le dit dans la préface, les études géographiques, dans lesquelles rentrent les relations de voyages, sont le complément nécessaire de l'histoire ; leur importance est grande, quel que soit le point de vue auquel on se place : Musulman zélé, Suleïmân Chukrî n'a pu passer sous silence le point de vue religieux. La littérature ottomane ne compte pas assez de ces relations faisant connaître les nations civilisées ; le voyageur d'Eyerdir a voulu apporter sa contribution à un genre d'études un peu délaissé en Turquie.

Voilà, résumée en quelques mots, la préface du livre. Elle est suivie

de quelques données de géographie générale; puis, avant d'aborder l'histoire de sa vie et de ses voyages, Suleïmân Chukrî consacre un certain nombre de pages à l'Asie turque, berceau de l'Empire ottoman, et en particulier à la région d'Eyerdir, sa patrie, dont il suit les vicissitudes, de l'antiquité jusqu'à nos jours. Il abonde en détails sur le lac d'Eyerdir, ses particularités, les poissons qui y vivent, décrit avec complaisance la région et les mines qu'on y rencontre, cite, à l'occasion, Ibn Batoûta, et énumère les mosquées, les écoles, les édifices de la période musulmane. Quelques notions sur le climat d'Eyerdir et un résumé de son histoire servent de conclusion à cette première partie, qui pourrait faire l'objet d'une étude intéressante. Plusieurs figures l'accompagnent : on y trouve, à côté d'antiquités grecques, deux portraits du sultan 'Abdul-Hamîd, l'un à 38 ans, l'autre à 15.

***

Ce fut au commencement de novembre 1302 (année administrative correspondant à 1886), un lundi matin, que Suleïmân Chukrî quitta ses parents. Il alla s'embarquer à Andalia, à bord du vapeur anglais *Antony*, un « vapeur de mendiant » qui mit une vingtaine de jours à gagner Smyrne. Le voyage fut pénible, et laissa de mauvais souvenirs à Suleïmân.

Hamîd Âbâd est la première localité décrite. Elle plut beaucoup au voyageur, qui admire les costumes élégants et pittoresques des femmes, et consacre quelques pages aux habitants et à leurs occupations. De là, il se rendit à Malga Agros, Aglasoun, aux khans de Indjir et de Sousouz, à Kerk Gueuz (Les Quarante Yeux), et enfin à Andalia, notant, au passage, tous les monuments qu'il rencontrait, quelle que fût leur provenance, grecque, abbaside ou seldjoukide : l'archéologie est un des sujets traités le plus volontiers dans les « Grands Voyages », avec la géographie et l'histoire.

Rhodes plut à Suleïmân qui, toutefois, ne lui consacre que quelques lignes. Il fait de même pour Syra, l'ancienne Hermopolis, redevenue terre grecque, et pour Samos, sans oublier que cette île était la patrie de Pythagore.

A Smyrne, le souvenir d'Homère lui vient de suite à la pensée. « Situé à 430 kilomètres Sud-Ouest de Constantinople, au nord du mont Pagos, ce grand port est célèbre pour avoir donné le jour, 900 ans avant la naissance du Christ, à Homère, le fameux poète grec... » De Smyrne, il arrive aux Dardanelles, à Gallipoli, et enfin à Constantinople, « lieu enchanteur qui n'a pas son égal au monde, dont

la majesté fait penser au trône céleste », et dont il fait une description tout en déclarant que la plume ne peut louer, comme il conviendrait, tant de merveilles.

***

Le ministre des Postes et Télégraphes d'alors, feu 'Izzet Bey, s'intéressait à Suleïmân ; il le fit entrer dans son administration, et Suleïmân fait une description amusante de ses débuts dans la bureaucratie, de son embarras, du travail qui lui était confié. Ses malheureux collègues, en train de travailler, étaient parfois interrogés par le chef, qui demandait : « Connaissez-vous l'affaire, Monsieur ? » — Et les infortunés de répondre, *comme un chacal* : « Oui ! » Et ce *oui* était leur réponse invariable. Suleïmân parle avec reconnaissance de son autre protecteur, Râchid Bey, premier juge d'instruction au conseil de guerre.

Ayant appris que son père était tombé gravement malade, il retourna en toute hâte à Eyerdir. Le voyage, effectué en partie par mer, en partie par terre, à une époque où les voies ferrées étaient peu développées, fut particulièrement pénible, et Suleïmân arriva, du reste, trop tard. Son père était mort depuis plus de deux mois. Après avoir donné cours à sa douleur, il s'empressa de revenir à Constantinople, en visitant, cette fois, Aïdin, Mersine, où il se rendit en chemin de fer, Tarse, « patrie de l'apôtre Paul », dont l'ouvrage reproduit le portrait, Mezâr Olouk, lieu autrefois redoutable, mais devenu paisible grâce à « l'ombre de Sa Majesté, le refuge du Khalifat ».

Suleïmân arriva ensuite à Sare Cheikh, « le cheikh jaune », localité à laquelle le tombeau d'un saint personnage, des wakfs fondés en faveur des pèlerins et sa situation à la jonction de trois routes ont donné quelque importance. De là, il traversa le défilé de Gul, les champs de Téguir et arriva enfin à Pazanti ; son séjour dans cette localité fut, pour plusieurs raisons, l'une des périodes les plus pénibles de sa carrière administrative. Persécuté par un chef puissant et injuste, après avoir enduré bien des maux, il put enfin aller à Constantinople se faire rendre justice. Son protecteur, 'Izzet Bey, l'ancien ministre des Postes et Télégraphes, était mort ; mais il trouva d'autres personnes bienveillantes, parmi lesquelles Munîr Pacha, ministre de l'Intérieur, qui réparèrent le tort que lui avait fait son directeur, « ce porc de Bedrî » ; c'est ainsi qu'il le désigne d'ordinaire.

Le voyage de Suleïmân à Constantinople nous vaut une description d'Adana, avec de curieuses remarques sur son nom dont l'orthographe avait dû être modifiée pour éviter de le confondre, dans les télégrammes, avec celui d'Andrinople, en turc *Edirné ;* (d'après un autre récit le Pro-

phète aurait prédit la conquête d'Adana, la terre inférieure, *adnâ 'l-ard*). En quittant Constantinople pour rejoindre un nouveau poste, il passa encore par cette ville, revoyant, avec la plupart des lieux visités précédemment, l'île de Chypre, Beyrouth, Alexandrette.

A Beyrouth, patrie de Sanchoniaton, le premier souvenir qui vient à Suleïmân est celui de Sémiramis ; il songe ensuite à Alexandre le Grand et au roi de Perse Keïkhosrô, dont nous voyons le portrait. Alexandrette et Nig l'intéresseront moins ; mais, arrivé à Kaisarié, il pensera aussitôt aux anciennes luttes des Romains et des Perses. Aujourd'hui Kaïsarié est peuplée d'agriculteurs et de commerçants — de changeurs en particulier — d'une activité remarquable, et dont les distractions favorites sont, avec les sports, les jeux présentant un caractère militaire.

Chéhir Kechla, plaine entourée de marais, Sivas, ville rendue si intéressante par ses ruines, Yeldez Ili, Tchamli Bel, à laquelle se rattache le souvenir du fameux brigand Kour Oghlou, Tokat, où l'on remarque, entre autres monuments, la mosquée de Mourâd IV, sont traversées, et le voyageur arrive à Niksar, dont le nom serait un abrégé de Nik Hisar ou, selon d'autres, une corruption de Néa Kaïsarié « la Nouvelle Césarée ». Quoi qu'il en soit de ces étymologies, Niksar est une ville agréable, au climat salubre, au sol fertile, habitée par une population intelligente et travailleuse. L'agriculture et les industries textiles font, avec l'industrie minière, la richesse du pays. On compte à Niksar une trentaine de mosquées ; la plus belle est celle des Benî Djordjîs, et il faut citer encore celles des Benî Chéis, des Benî Yoûnis, du Pacha, et la mosquée Rouge, construite au bord du Tigre, devant la porte des Canons, qui est du temps des Benî Homaïr, les souverains de l'Espagne. Descendants des Seldjoukides, les habitants parlent un dialecte turc « très grossier ». Suleïmân passa deux ans au milieu d'eux, puis de là il fut envoyé à Zakhou, île ruinée et insalubre qu'entoure le fleuve Aguilan, où il séjourna deux autres années avant de partir pour Mersine ; sa mère, avec laquelle il avait fait le voyage d'Adana, était restée dans cette dernière ville.

Quelques mots sur Mardin, Orfa et Beyrouth : celle-ci est la ville la plus développée de toute l'Asie turque : mais elle était devenue le poste du persécuteur de Suleïmân, Bedrî, qui y continuait ses exploits. Son ancien subordonné n'est pas tendre pour : « Cet homme sans pudeur n'ayant ni le respect de l'Islam, ni le souci de faire respecter ses fonctions, non plus que de conserver à son gouvernement le respect qui lui est dû, ou que de faire observer les principes de l'humanité, dépourvu de sentiments élevés et de noblesse... »

Nous arrivons à Mersine : ce sont surtout ses antiquités qu'admire

Suleïmân. Mais beaucoup d'objets précieux découverts en Asie Mineure sont maintenant au Musée impérial de Constantinople; dans le nombre figure le tombeau d'Alexandre, reproduit deux fois dans le livre. Les détails archéologiques se mêlent, ici, aux accusations contre Bedrî et des critiques à l'adresse des agitateurs arméniens. « Le lendemain de mon arrivée à Constantinople, on entendait parler de l'attentat criminel et insensé des Arméniens contre la Banque ottomane. Pour servir les intérêts des perturbateurs anglais, cette bande d'hommes altérés de sang stupéfie, dans ses œuvres, par sa lâcheté et sa cruauté. »

Mais Suleïmân ne restera plus longtemps en Asie Mineure. Un nouveau poste lui est assigné, en Albanie cette fois, et il s'embarque à Smyrne pour rejoindre Durazzo. La région où on l'envoie, pittoresque et agréable, à laquelle se rattache le souvenir de Scanderbeg, a pris, à une époque récente, un essor considérable.

Suleïmân resta deux ans en Albanie ; le temps de sa mission terminé, il lui fallut retourner à Constantinople, en passant cette fois par la Grèce. Corfou lui plut ; le Pirée, bien moins, et, à Athènes, ville agréable et bien bâtie, la plus importante de la Grèce actuelle, déclare-t-il, les antiquités surtout l'intéressèrent. C'était l'occasion, à propos de la légende de Cécrops, de rappeler l'origine égyptienne des premiers colons de l'Attique. Mais un bon Musulman ne peut voir, sans un serrement de cœur, l'ancienne mosquée de Moustafâ Aga, près de la gare, vidée et ruinée ; pas un seul adepte de l'Islam n'est resté dans cet ancien pays de domination ottomane, où bien peu de personnes comprennent la langue turque.

Suleïmân arrive à Constantinople, où « ce traître de Bedrî », faisant le malade, ne sortait plus de sa maison, mais continuait ses intrigues. Les imitateurs ne lui manquaient pas. Aussi, quoique bien reçu du ministre, qui se montra indigné des vexations qu'on lui avait fait endurer, et malgré les nobles sentiments du Sultan « dont la justice est semblable à celle d'Omar », resta-t-il deux ans à attendre une situation, en butte à de nouvelles avanies et ne pouvant obtenir qu'on lui payât l'arriéré de son traitement. Les belles promesses faites par les chefs de son administration étaient lentes à se réaliser. Finalement, on l'envoie à Deïr Zor.

* * *

Ici commencent les Voyages forcés, *Esfâr-i Iştirâriyé*, de Suleïmân Chukrî qui, une fois de plus, réussit à parcourir l'Asie ottomane, tantôt en chemin de fer, tantôt en voiture, en compagnie de deux officiers,

l'un de gendarmerie, l'autre de police, en se dirigeant sur Alep, *viâ* Aboû Horeïra. Son voyage fut mouvementé : pour se soustraire aux vexations dont il était l'objet de la part de la police, il traversa de nuit l'Euphrate et se jeta dans le désert. L'accueil que lui fit la tribu des Djoûhoû, chez laquelle il resta une semaine à se reposer de ses fatigues, contrastait avec les procédés policiers dont il avait été victime.

Après avoir reçu l'hospitalité d'autres tribus, et une fois l'hiver passé, Suleïmân alla, près de Mossoul, à Benî Yoûnis, faire ses préparatifs de voyage : ceux-ci terminés, il se dirigea vers la frontière persane.

Les premières localités traversées par Suleïmân sont comprises dans la zone contestée entre la Turquie et la Perse dont il a été tant de fois question ces derniers temps. De Lâhidjân, Suleïmân se rendit, avec une tribu nomade, celle des Memâch, à Savidj Boulak. Le pays, riche, fertile et pittoresque, l'enchanta, mais les troupes persanes, mal habillées, mal armées, mal payées, qu'il rencontrait pour la première fois à Savidj Boulak, produisirent sur lui une impression fâcheuse. Les casernes ruinées, la mauvaise organisation militaire, lui firent voir la nécessité d'une réorganisation complète.

Les autorités de Savidj Boulak firent bon accueil au voyageur, et lui posèrent nombre de questions sur le but qu'il se proposait, ainsi que sur son pays d'origine. « Le lendemain de mon arrivée, dit-il, le directeur de la douane, Mîrzâ Mahmoûd Khân, et son secrétaire, Samsoun Khân, m'honorèrent d'une visite, dans la maison où j'étais descendu, puis, après s'être informés de ma santé, me conduisirent chez le gouverneur, Sa'îd os-Saltané. » Le consul de Turquie, inquiété par le passage d'un compatriote dans sa résidence, se livra néanmoins à une enquête, et Suleïmân repartit bientôt pour Sakiz. Cette ville peu connue est un lieu de transit important pour le commerce avec la Turquie et la Russie ; 90 p. 100 de ses habitants ont conservé les anciennes croyances persanes, et sont des Sunnites du rite de l'imam Chaféi. Les notables, pour lesquels il avait des lettres de recommandation, firent à Suleïmân un bon accueil. Mentionnons une description des bains publics et quelques lignes sur la tribu d'origine turque des Châhseven.

A Zendjân, un marchand de tabac dont l'associé habitait Sakiz donne l'hospitalité à Suleïmân qui, de là, se rend à Kazvîn. Il descend à l'hôtel Es'adiyè, dont il fait grand éloge, et s'y repose deux jours, puis se dispose à gagner Téhéran. A ce propos, il critiquera les moyens de transport en Perse : très onéreux, ils sont, en outre, lents et pénibles.

La description que fait Suleïmân de la capitale de la Perse, où il arriva en 1318 (année administrative), est peu flatteuse. Seules, la Porte Royale

et la place des Canons trouvent grâce devant lui. Les palais et les autres édifices ne lui plurent que médiocrement, et il trouva détestables à tous les points de vues les quatre hôtels existant alors. La Perse, pour lui, est un beau et vaste pays, plein de ressources, mais dont les habitants étaient (du moins au moment de son voyage) plongés dans le sommeil. Quelquefois fondées, souvent exagérées, parfois aussi absolument injustes, ses critiques sont très vives : il trouve les Persans « égoïstes comme les Anglais, fanatiques comme les Espagnols, présomptueux comme les Grecs, fumeurs d'opium comme les Chinois », et leur gouvernement rappelle celui du légendaire Karakouch, de burlesque mémoire. L'argent fait tout ; pour le recueillir, le bâton est l'*ultima ratio* des gouvernants. Le clergé et l'armée ne sont pas plus dignes d'éloges que l'administration. « En Perse le service militaire est illimité : comme on le doit de père en fils, il y a, dans les régiments, des officiers et des soldats qui servent dès leur enfance, à l'âge de dix ans, jusqu'à leur vieillesse, à l'âge de soixante. Si le père est officier, le fils, au moment de sa mort, n'eût-il que dix ans, prendra sa place. »

Chimrân, résidence d'été des Téhérânis, où les riches ont leurs maisons de campagne, et les légations des sortes de succursales, est une jolie localité ; malheureusement il y fait beaucoup de poussière. Sa principale curiosité est le Kasr-é-Kadjar, ancien palais des Châhs devenu la caserne d'été des Cosaques de leur garde.

L'ambassade ottomane occupe plusieurs pages. Suleïmân eut recours à elle pour rentrer en grâce auprès du gouvernement ottoman ; il fut aidé, dans cette circonstance, par plusieurs hauts personnages persans, dont Mochîr ed-Dooulè, et l'ambassadeur à Constantinople, le prince Arfa' od-Dooulè. Mozaffer ed-Dîn Châh revenait alors d'Europe (1902), et Suleïmân s'était créé des relations nombreuses à Téhéran. Dans ses visites au palais, il avait fait entre autres la connaissance des eunuques, hommes de bonne éducation et de rapports agréables. L'un d'eux l'invita à déjeuner et vint le chercher en voiture. L'influence occidentale se faisant sentir en Perse comme ailleurs, on y déjeune à midi. Ses nouveaux amis parlaient sa langue : « Yâkoût Khân et Almâs Khân aimaient beaucoup converser en turc ; ils me présentèrent aux autres eunuques. Tous étaient des blancs, à l'exception de Mahmoûd Khân, qui était Abyssin. » Les démarches faites en faveur de Suleïman à Constantinople ne pouvaient manquer d'aboutir. Ses relations avec tout le personnel de l'ambassade ottomane étaient des plus cordiales ; l'ambassadeur lui-même, Chems ud-Dîn Bey, l'invita à venir passer deux mois de l'été à Chimrân, ce « parterre du paradis », et apostilla sa requête au Sultan. Cette requête, qui est publiée *in extenso*, célèbre, en termes fleuris, les mérites du Sultan : l'auteur de la missive, fidèle et obéis-

sant sujet, se conformera à la volonté de son glorieux maître, quelle que soit cette volonté, car, le Coran l'a dit : « Il se peut que vous ayez de la répugnance pour une chose, bien qu'elle soit, pour vous, ce qu'il y a de meilleur. »

Suleïmân passa à Téhéran l'hiver, aussi froid et humide que l'été est brûlant, et pendant lequel, dit-il, les distractions sont rares. Il consacre un certain nombre de pages à décrire ce qu'il eut l'occasion d'observer pendant son séjour, et c'est par l'armée qu'il commence. Les soldats persans sont pleins de qualités : braves, disciplinés, endurants, fidèles. La plupart viennent de l'Azerbaïdjan, province dont les habitants ont depuis des siècles, comme les Bakhtyaris du Fars, un grand renom de bravoure.

La carrière militaire est l'apanage d'une classe sociale dans laquelle on est soldat de père en fils, de l'enfance à la vieillesse, sans grand espoir d'avancement. La solde est très minime, neuf krans par mois ; aussi la tenue des troupes, dont les uniformes tombent en haillons, dit-elle leur misère. Pour vivre, le soldat est obligé d'exercer un métier ; bien que les règlements l'interdisent d'une façon sévère, il l'exerce librement, en plein jour, et sans quitter son uniforme. Il sera de préférence boucher ou rôtisseur.

On connaît la brigade, forte de 1.200 hommes et commandée par des officiers russes, des Cosaques persans. Elle sert de garde au souverain et aux légations, à l'exception de celle d'Angleterre qui a recruté un corps spécial de Béloutches. A l'origine, elle avait pour but de servir de modèle aux troupes persanes, et le Châh défunt se plaignait des dépenses considérables qu'elle nécessitait. Mais elle fait l'exercice d'après les anciennes méthodes.

Suleïmân eut souvent l'occasion d'assister aux manœuvres ; il vit, en particulier, celles qu'ordonna Mozaffer ed-Dîn à son retour d'Europe. Le matériel de l'artillerie lui parut fort défectueux ; on sait qu'il vient d'être renouvelé. En définitive, l'armée persane, dit-il, a besoin de grandes réformes. Parmi ses défauts, il mentionne l'animosité qui existe entre les différentes armes et qui, du reste, n'est pas propre à la Perse. L'instruction y laisse beaucoup à désirer, et la passion de l'opium y exerce aussi ses ravages.

Quelques mots sur la vie à Téhéran, les bains, où les Chrétiens ne sont pas admis. Le patron d'un de ces établissements, après s'être assuré que Suleïmân était Musulman, lui demanda s'il était Sunnite, *'Omarî* (1),

(1) C'est-à-dire sectateur du khalife 'Omar ibn Al-Khattâb, odieux aux Chiites.

ou bien Chiite, et Suleïmân de s'indigner. Quelques mots aussi de la *Kholâsat ol-Havâdîs* « Quintessence des Événements », journal fondé dans la capitale de la Perse par l'ancien rédacteur d'une feuille française de Constantinople.

Le gouvernement persan continuait ses faveurs à Suleïmân. A la suite d'un songe, dans lequel celui-ci fut informé qu'après d'autres voyages et d'autres épreuves, un grand bonheur l'attendait, il se décida à partir. Il alla voir le ministre des Affaires étrangères, Mochîr od-Dooulé; ce qui lui fournit l'occasion de décrire le ministère, où tous les agents font, à 10 heures du matin, un repas aux frais de l'État. Bien reçu, généreusement traité, il se dispose à quitter la Perse, et fait ses adieux à ses amis, les eunuques du harem impérial. Quelques difficultés survinrent : une maladie d'abord, dont un médecin de Constantinople, Tiriakian Efendi, le guérit, puis la question du passe-port pour traverser la Russie ; une obligeante intervention leva encore cette difficulté. Il se joignit à une caravane et sortit de Téhéran par la route d'Asterabad.

Suleïmân voit successivement le Démavend, le Firoûz-Koûh, Sari et Achraf, bien reçu de tous, notamment de ses collègues des Postes et Télégraphes, grâce à une recommandation ministérielle qui lui avait été donnée à Téhéran. Pour chaque localité traversée, il rappelle les souvenirs historiques qui s'y rattachent ; mais son voyage se poursuit sans incident notable. Les Turkmènes attirent son attention. Les habitants du Mazendéran, dit-il, ne sont pas de race iranienne, et bien des choses, en cours de route, lui rappellent la Turquie.

Arrivé à la frontière de Russie, au « port du Gaz », *Bender-é Gaz*, petite localité d'aspect misérable, Suleïmân s'embarqua sur un vapeur russe, le *Turkmène*. Il ne veut pas quitter la Perse sans ajouter quelques mots à ce qu'il a dit de sa population, de son armée, de la religion chiite, partagée entre les rites *dja'farî*, *cheïkhî* et *osoûlî*(1), et termine en relevant d'une manière acerbe les railleries et les insinuations relatives à la Turquie que contient un ouvrage publié en Perse dans ces dernières années, le *Kitâb-é Djâm-é Djem*, de Mohammed Hoseïn El-Isfahânî, où l'on voit, entre autres choses, que les Turcs considèrent leur Sultan comme « le Dieu de la terre » et confient les plus hautes fonctions religieuses à des hommes sans culture. La Perse, qui

(1) Les Cheikhîs, dit l'auteur, sont ceux qui reconnaissent l'autorité des moujteheds, et les Osoûlîs se rattachent à Mîrzâ Memâghânî de Kerbela. On entend par Dja'faris ceux qui suivent le rite chiite orthodoxe, religion officielle de la Perse.

doit tout à l'Islam, n'a pas le droit, dit l'auteur, de calomnier « les petits-fils de Houlagou et de Tamerlan ». L'auteur du « livre plein de sophismes », dont les expressions se ressentent de « l'emphase persane », est un « sot personnage », *kalen kafa herîf*.

***

Suleïmân débarqua à Krasnovodsk, tête de ligne du chemin de fer qui mène à Boukhara et Tachkent. Là, il passa un moment difficile avec la police, le passeport dont il était muni portant un faux nom, celui de Ismâ'îl fils de 'Abbâs ; malgré son costume persan, il craignait d'être découvert. Tout s'arrangea cependant, et, après s'être reposé, il put prendre le train d'Achkabad.

Passons sur les menus incidents du voyage, les critiques adressées aux chemins de fer russes, mal chauffés et, déclare Suleïmân, les plus lents qui soient au monde. « Les chemins de fer du Turkestan russe ne peuvent faire que huit verstes (1.500 *archin*) à l'heure. » Son arrivée à Achkabad coïncidait avec le Nauroûz ; on l'invita aux fêtes organisées par les habitants musulmans. L'édifice où ils se réunissaient éveilla son admiration. Mais il fallut quitter cette aimable compagnie pour reprendre le chemin de fer. Vingt-quatre heures plus tard Suleïmân était à Boukhara.

Il y reçut l'hospitalité de Azat Beg, interprète du Khan, auquel l'avaient recommandé ses amis de Achkabad, car la ville ne possédait pas d'hôtel, et rendit visite au grand-cadi.

Boukhara a laissé une impression pénible à Suleïmân. C'est une ville déchue, dont les édifices tombent en ruines, et où l'influence russe se fait sentir. Où sont les beaux temps des discussions des grammairiens ?

« Cette grande ville, au passé glorieux, n'est plus la capitale d'un empire puissant et redoutable ! » Et sur les uniformes brillent des « épaulettes avec des inscriptions russes » !

La population du khanat, composée d'éléments très divers, peut fournir un contingent militaire relativement considérable : 30.000 fantassins et 60.000 cavaliers. A remarquer que le persan est la langue officielle, alors que la majorité des habitants parle le turc.

Nous ne referons pas, d'après Suleïmân, l'histoire de Boukhara ; nous n'insisterons pas non plus sur les ressources agricoles de la région. Parlons seulement du Musée, auquel le chemin de fer mène en quelques minutes, et que les Russes ont fondé. Devant sa porte Suleïmân remarqua un canon, de fabrication anglaise, portant le chiffre du sultan

Mahmoûd ʿAdlî. Il vit aussi le monument élevé par les Russes à la mémoire de Déli Mohammed, leur héroïque adversaire.

De Boukhara nous passons à Bakou, port considérable et grande ville industrielle où les Guèbres de Perse viennent en pèlerinage. Comme à Boukhara, la population est très mélangée ; mais les Musulmans viennent en tête du mouvement économique, aussi bien pour l'industrie et la navigation que pour le commerce et l'agriculture. Suleïmân se rencontra avec Hâdjî Zeïn ul-ʿÀbidîn Takîyeff, propriétaire, plusieurs fois millionnaire, d'un certain nombre d'usines de Bakou, dont le nom est familier à nos lecteurs. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, intelligent, instruit, parlant plusieurs langues. Sa maison était une des plus belles de la ville. On connaît sa générosité et son dévouement à l'égard de ses coreligionnaires.

Suleïmân eut l'occasion de causer politique et religion avec les Musulmans de Bakou. Les influences modernes avaient prise sur eux, et les moudjteheds perdaient toute trace de fanatisme ; celui-ci, du reste, disparaîtra également de la Perse. Au Caucase, le sultan ʿAbdul-Hamîd était considéré par un certain nombre de Musulmans, comme le rempart de la foi contre les envahisseurs occidentaux ; on aurait voulu voir tous les adeptes de l'Islam se grouper autour de lui, et on rendait justice à l'œuvre glorieuse des Sultans des siècles passés.

Quelques données suivent, sur le Turkestan occidental et le Caucase ; elles sont surtout géographiques et ne contiennent rien qui ne soit connu déjà.

* * *

Suleïmân reprit le chemin de fer pour se rendre en Autriche, *viâ* Volotchiska. Chemin faisant, il observe le pays traversé. Les paysans autrichiens lui paraissent plus entendus et mieux au courant des procédés de culture que ceux de la Turquie. L'activité des Occidentaux contraste avec ce que l'on voit en Orient ; bien des voyageurs, avant lui, avaient fait cette remarque.

Vienne, la première ville d'Europe qu'eût visitée Suleïmân, lui plut beaucoup : bien construite, agréable, gaie, remplie de palais et de jardins il la trouva superbe. L'éclairage électrique était pour lui une nouveauté. Il y fit la connaissance d'un jeune Français, d'esprit ardent, M. Dordille, avec lequel il eut une longue conversation sur les destinées de la France depuis 1870 et l'état de trouble dans lequel la tient la perte de l'Alsace-Lorraine. Suleïmân, non sans avoir songé, avec mélancolie, que la puissance ottomane venait, autrefois, presqu'aux portes de Vienne, quitta cette ville avec son nouvel ami, qui en chemin de fer le présenta à deux de ses compatriotes avec lesquels ils gagnèrent Paris.

Arrivé dans notre capitale, son ignorance du français lui causa, au début, quelques embarras. Se rendant à l'ambassade ottomane, il apprit que Munîr Bey, l'ambassadeur, était en congé, à Constantinople ; mais le premier secrétaire, Nâbî Bey, lui fit obligeamment visiter Paris, « la seconde ville d'Europe après Londres, la plus belle et la plus célèbre de l'Univers ». Ce sont des éloges des édifices, des jardins « paradisiaques », de la Bibliothèque Nationale « la première du monde », des musées, des magnifiques voies de communication, et surtout de l'avenue des Champs-Élysées, « unique au monde », à laquelle il consacre plusieurs pages. L'arc de triomphe de l'Étoile excite aussi son admiration. Il fait, un dimanche, l'ascension de la tour Eiffel, et considère comme une merveille le pont Nicolas.

Suleïmân aborde ensuite la vie à Paris. Organisation administrative, commerce, industrie, alimentation, moyens de transport, funérailles, sont, plus ou moins brièvement, passés en revue. Il parle, entre autres, du commerce des fleurs et des fruits, fort important, et auquel il donne une attention particulière. Les funérailles sont décrites avec le même soin. « On transporte les morts dans une voiture noire fermée de tous les côtés ; les chevaux, et jusqu'au costume du cocher, sont noirs. » L'auteur parle avec répugnance de la fosse commune d'où, après deux ans (*sic*), la dépouille des morts est retirée pour permettre une nouvelle inhumation, et de l'envoi à l'amphithéâtre des corps non réclamés par les familles. Pour terminer, il déclare que l'Occident « n'a ni foi ni pitié ».

Les appréciations de Suleïmân sur le caractère français ne présentent rien de bien particulier. Après tant d'autres, il le déclare inconstant et mobile ; c'est « une eau agréable et sans couleur » ; le Français passe, avec la plus grande facilité et une rapidité non moins grande, d'un extrême à l'autre. Le voyage du roi d'Angleterre à Paris lui fournit l'occasion de faire des études de mœurs : c'est la presse demandant ce que vient faire Édouard VII à Paris, la foule l'acclamant une fois venu, tandis que quelques personnes peu hospitalières crient : « Vivent les Boers ! » ; de même, « ce malheureux M. Loubet », *zevâlle Monsieur Loubet*, sera, tantôt acclamé, tantôt poursuivi par des cris de mort, « mais, souriant, il salue de la tête ». Suleïmân retrouva, parmi les curieux, son nouvel ami, M. Dordille, qui lui rendit bien des services.

Passant à un autre ordre d'idées, il donne des renseignements « exacts », assure-t-il, sur les réfugiés turcs habitant Paris, sur lesquels il appelle la malédiction divine. Ils les déclare « plus stupides que des ânes, tombés plus bas que le démon, complètement étrangers

à la religion musulmane et à l'humanité ». L'un d'eux était doublement étranger à l'Islam par sa naissance, et Suleïmân dit « ne savoir quelle religion lui donner » ; il oublie qu'il vient de le traiter de « sans religion ». Ces pages, qui tendent à exalter le Sultan et à rabaisser ses ennemis, donnent une idée des procédés officieux de la polémique turque. L'auteur prodigue les termes les plus grossiers aux victimes de la politique Hamidienne. Il les traite, naturellement, d'ennemis de la foi musulmane. Ce seraient, à l'en croire, des insensés ayant renié leurs croyances, buvant du vin et mangeant du porc, ayant adopté les mœurs des infidèles. L'un d'eux, flatté d'entendre dire qu'il ressemblait à Napoléon III, ne s'était-il pas avisé de se raser les joues pour porter au menton « une queue de mulet ? » Tel autre, en revanche, avait « une barbe de Pharaon descendant jusqu'aux genoux ». Ces impies se réunissaient dans un café voisin de la Sorbonne, où ils trouvaient les principaux journaux turcs. Combien sots, ajoute Suleïmân, ceux qui leur font parvenir, de Turquie, des subsides ou des informations !

De là, nous passons à un tout autre ordre d'idées. Suleïmân donne, sur la France, quelques notions de géographie, de droit administratif et de statistique sans intérêt pour nos lecteurs ; retenons seulement que l'instruction est très développée dans notre pays, mais n'y fait pas de place à la religion ; l'incrédulité est à la mode chez nous.

Quittant Paris, Suleïmân se rendit à Marseille, où, trois jours plus tard, il s'embarqua pour Bizerte.

***

J'ai le cœur serré, dit en substance le voyageur turc, en racontant les injustices et les vilenies des Chrétiens. Et il nous expose la conduite de ces Chrétiens, c'est-à-dire les Français, qui ont pénétré en Tunisie « à la manière des brigands ». Ce sont des athées qui ont l'audace d'accuser les Musulmans de fanatisme.

De Bizerte, le voyageur passe à Tunis, où il descend dans un hôtel italien. La ville ne contient que quatre ou cinq sujets ottomans ; l'un d'eux, rencontré jadis au Pirée, vient lui rendre visite. Il se nomme ʿAlî Ridâ ; originaire d'Alep, il a appartenu à l'administration du chemin de fer du Hedjaz, puis à celle des télégraphes, en Albanie ; maintenant, employé des Wakfs avec un traitement plus que modeste, il regrette sa prospérité passée.

Un autre Turc, qui avait autrefois le grade de général de brigade et n'avait pas voulu quitter la Tunisie après l'arrivée des Français, lui fait visiter le palais du gouvernement. Malgré son amabilité, Suleïmân se

montre particulièrement dur à l'égard de ceux de ses compatriotes qui se sont soumis à la domination étrangère. C'est avec la même ardeur et la même crudité d'expressions qu'il attaque l'ancien bey Sadok, pour avoir, comme le Khédive Ismaïl Pacha, préparé, par ses désordres, l'intervention étrangère. Il a anéanti la noblesse de sa famille. De tous les Chrétiens, lit-on plus loin, les catholiques français sont les plus fanatiques.

Suleïman va voir les ruines de Carthage, qui font sur lui une grande impression ; il va aussi visiter la mosquée Az-Zaïtoûna. L'uniforme des zouaves attire son attention ; c'est l'ancien uniforme des troupes ottomanes, mais les fez sont de fabrication très grossière ; les Tunisiens ne savent pas en faire d'aussi beaux qu'en Turquie. On raconte que l'héritier du bey a eu toutes les peines du monde à obtenir l'autorisation de porter un fez non règlementaire.

Quelques considérations sur les grades, les décorations, les moyens de récompense dont disposent les gouvernements et leur emploi, et nous arrivons à l'énumération des « actes de sauvage tyrannie » commis par la France en Tunisie. Cette sauvage tyrannie s'exerce de plusieurs manières : contrôle financier très rigoureux ; aussitôt qu'une nation chrétienne, la France en particulier, étend sa domination sur un pays musulman, elle y introduit ses lois. Ses capitalistes mettent le pays en coupe réglée ; dans l'administration, tous les emplois de quelque importance sont réservés aux vainqueurs ; pour ceux dont ils ne veulent pas, et qu'ils abandonnent aux indigènes, les traitements sont ridicules. Tout cela fournit à Suleïmân l'occasion d'établir un parallèle entre la Tunisie sous la domination française et la Turquie de 'Abdul-Hamîd et l'amène à attaquer les Arméniens, « ces hommes ingrats des bienfaits qu'ils avaient reçus, dont on connaît les actions méprisables ». Allâh étant l'ennemi de ceux qui méconnaissent un bienfait rendu, les Arméniens ont donc encouru la colère divine.

Revenons à la Tunisie. La main-mise financière n'est pas la seule ; les Français accaparent, de plus en plus, le sol, dont ils dépossèdent les natifs, molestés de toutes façons, alors que le gouvernement assure à ses protégés, les Européens, le libre et paisible exercice de leurs « actes tyranniques ».

* * *

Après avoir passé vingt-deux jours à Tunis, Suleïmân s'embarqua pour Tanger, ville voisine de l'Europe, et où l'influence européenne se

fait beaucoup sentir. L'impression produite par les habitants du Maghreb fut franchement mauvaise. Ayant énuméré les ressources naturelles de leur pays, Suleïmân ajoute : « Leurs notables sont insouciants, leurs ulémas préoccupés de choses futiles, leurs hommes ignorants ennemis de l'autorité, leur gouvernement impuissant; pas d'autorité ferme; plus de sécurité ; les habitants sont grossiers et égoïstes... » Mais, avec l'ancien costume arabe, ils ont conservé la haine de l'oppression espagnole, et ne laissent pas volontiers les Chrétiens pénétrer à l'intérieur du pays.

La situation actuelle du Maroc et ses antécédents historiques tiennent plusieurs pages ; comme elles ne contiennent que des faits connus de nos lecteurs, nous les passerons sous silence. Divisé en deux parties distinctes, le Blad El-Makhzen et le Blad Es-Siba, le Maroc est plongé dans l'anarchie, et ses habitants ne font rien pour en sortir. Seule, « la puissante nation ottomane, qui ne perd jamais de vue les saintes attaches de l'unité islamique », a témoigné de l'intérêt au Maroc en lui faisant don d'un vapeur, le *Turkî*.

* * *

Suleïmân parle longuement de Gibraltar, où il se rendit à son départ de Tanger; nous n'avons rien à retenir de la description qu'il fait de cette place, où il fut enchanté d'apprendre qu'il existait un consul de Turquie. Il s'empressa d'aller le voir. Mais, à sa grande déception, ce consul était un Allemand de Francfort ; ni lui ni personne de son entourage ne parlait le turc. Nous lisons ensuite une page violente sur les possessions espagnoles au Maroc : atteinte dans son amour-propre et son influence par la prise de Gibraltar, l'Espagne s'est dédommagée au détriment des malheureux Maghrébins. Elle s'est emparée de plusieurs points de leur territoire, non seulement par intérêt, mais aussi « pour apaiser la colère et la haine qu'elle avait amassée », depuis que les « Anglais rusés » avaient pris possession de Gibraltar.

* * *

Maintenant nous voici en Algérie, à Nemours d'abord, à Oran ensuite. Dans ce dernier port, Suleïman observe les relations entre conquérants et indigènes, qui ont leurs quartiers séparés ; la ville prend un aspect tout à fait européen. Il va à la mosquée des Benî Hafs faire sa prière, et a la surprise de trouver des Français installés dans le *minbar*. Il s'indigne contre ce qu'il appelle l'injustice et la tyrannie des Fran-

çais, et demande à ses coreligionnaires ce qu'ils feraient en cas de guerre avec la Turquie. Alors leurs yeux étincellent, et ils répondent : « Donnez-nous des armes, et nous nous battrons ! »

Des pensées semblables viendront à Suleïmân lors de son passage à Alger, où il retrouva un compatriote qui, après avoir servi dans le corps ottoman d'occupation en Tunisie, était venu s'établir commerçant à Alger. « Que les troupes turques viennent combattre les ennemis de la foi, et leurs frères du Maghreb les aideront. »

***

Pour se rendre à Alexandrie, Suleïmân passa par Tripoli de Barbarie. Les fortifications de cette ville l'intéressèrent particulièrement ; il parle aussi du commerce de la Turquie et de ses dépendances, qui devrait avoir plus d'extension ; mais cette question est intimement liée à celle des moyens de transport. Il fait aussi quelques remarques sur l'aspect physique du Maghreb, le même partout, du Maroc à la Tripolitaine.

***

La première pensée de Suleïmân, en arrivant à Alexandrie, va à son fondateur, Alexandre fils de Philippe ; ses souvenirs de l'antiquité classique ne le quittent jamais. Il décrira ensuite la ville avec complaisance, mais viendra bientôt à Ismaïl Pacha, dont il a été question à propos de Tunis ; ce sera, une fois de plus, pour flétrir sa conduite. Mais il n'est pas le seul à mériter des reproches, dans cette terre qui devrait faire partie du domaine turc, depuis Méhémet Ali, « le fils du baigneur Ibrâhîm », jusqu'au Khédive actuel qui, étudiant à Vienne, y a épousé une Polonaise à l'église catholique et, pour cette raison, fait, chaque année, un voyage en Europe.

Nous n'insisterons pas sur la description et l'histoire d'Alexandrie, la seconde ville de l'Égypte ; elles ne contiennent rien qui ne soit connu déjà. Nous ferons de même pour le Caire, et pour le même motif ; disons seulement que Méhémet Ali, attaqué de nouveau, est traité d' « assassin de l'Islam ». Un chapitre non moins passionné est consacré aux réfugiés turcs : partagés en deux catégories, « dont l'une flatte les hommes au pouvoir, afin de vivre à ses dépens, ces hommes n'ont ni morale, ni religion, ni pudeur, ni éducation, ni patriotisme ; amis des Juifs et des Arméniens, ils auraient moins de peine à changer de religion que de vêtement »... Heureusement, il trouva, à la rédaction d'un journal, de jeunes compatriotes « dans un bon esprit ».

Suleïmân quitta le Caire dans les premiers jours de janvier 1904, pour se rendre à Éléphantine et à Assouan. Il déplore les événements du Soudan, qui ont « brisé l'Islam »; puissent ces pays, dont l'Angleterre s'est indûment emparée, revenir un jour à la Turquie, rempart de la foi ! Les Français voulaient fournir des armes aux Derviches ; mais les Anglais veillaient. Il visita encore Assouan, et fait suivre ses impressions de voyage pour l'Égypte, de même que celles concernant les autres pays, de renseignements qui ne tiennent pas moins d'une cinquantaine de pages et forment une véritable géographie de l'Égypte, géographie complétée par un résumé historique et donnant, avec des vues d'ensemble, des descriptions particulières de chaque moudirié. Notons, entre autres choses, que l'organisation de l'enseignement lui semble très satisfaisante. Comme dans le reste de l'ouvrage, les apologies du Sultan et les imprécations à l'adresse de ses ennemis reviennent sans cesse.

* * *

Suleïmân traverse le canal de Suez et la mer Rouge sans incident notable. Son passage à Aden lui fournit une occasion de flétrir la politique anglaise, hostile à l'Islam, pleine d'oppression et de ruses, déclare-t-il. Pour dépouiller le monde musulman, le gouvernement inquisiteur de l'Angleterre « a cent mille ruses à son service ». Quelques lignes sur les citernes de cette ville et les machines servant à rendre potable l'eau de mer.

Il débarque à Bombay le 4 de djoûmâdhâ II de l'année 1322 de l'hégire. La ville l'enthousiasme, et il lui applique les paroles de Hâfiz :

« Combien agréable est le *nauroûz*, surtout à Chiraz qui enlève du cœur du voyageur le souvenir de sa patrie ! »

Quel merveilleux pays que l'Inde ! ajoutera-t-il. Et que sont, en comparaison, les beautés artificielles de la France et de la Suisse ? Mais les vexations des Anglais à l'égard des étrangers, des Turcs en particulier, les vexations policières, un espionnage perpétuel, en rendent le séjour pénible.

Suleïmân prend une voiture : « Conduis-moi à un hôtel musulman. — Ici il n'y a pas d'hôtelier musulman. — Montre-moi alors un marchand ou un cafetier sachant le turc avec qui je puisse causer un peu. — Dans l'Inde il n'y a pas beaucoup de personnes sachant le turc qui puissent ouvrir une boutique. » Finalement, le voyageur descendit dans un hôtel parsi, à son grand regret du reste. Le lendemain, il alla dans un café tenu par un ancien policier originaire de Bagdad.

Dans l'Inde, lisons-nous, les Anglais ne songent qu'à s'enrichir et à

tirer du pays toutes les ressources qu'il contient. Aussi la domination anglaise est-elle odieuse à Suleïmân. Il fait l'éloge de ses coreligionnaires, les premiers dans le commerce et l'industrie, les plus riches, les plus instruits ; les Parsis ne viennent qu'au second rang. Quant aux « idolâtres » et aux « adorateurs de la vache », il en parle avec dédain. Leur costume sommaire lui semble indécent, et il raille leurs cérémonies religieuses, auxquelles un hasard le fit assister. Leurs rites lui paraissent des inventions du diable, et il déplore que les Musulmans leur en aient emprunté quelques-uns. Tout ce qu'il voit ou apprend d'eux lui inspire un profond mépris, et sa haine va à la fois à ces populations esclaves qui acceptent paisiblement leur sort, et à leurs maîtres qui n'ont pas plus d'égard pour elles que pour des bestiaux, et les considèrent comme tels.

Passons sur la longue description de Bombay et les remarques relatives à la situation économique de l'Inde que donne Suleïmân ; notons seulement au passage la distinction que fait un « gouvernement oppresseur » dans ses fonctionnaires ; les hauts emplois et les gros traitements se trouvant réservés aux Européens, tandis que l'avenir des indigènes est très limité, et suivons le voyageur dans ses pérégrinations à travers l'Inde.

A Surate, ce sont les mosquées, et tout le passé qui s'y rattache, qui l'intéressent. A Baroda, « grand pays des Mages », il flétrira la spoliation du Nawab par les Anglais. Les Anglais ont commis, à Baroda, une de ces « odieuses fourberies », un de ces « actes de brigandage » dont ils sont coutumiers. Les Zoroastriens ont, à ses yeux, un air diabolique ; il ne peut faire un pas sans rencontrer quelque chose qui lui rappelle le culte du feu, qu'il a en horreur. Ahmedabad n'est pas la ville des seuls païens ; on y trouve aussi des Musulmans, des mosquées et des tombeaux célèbres y ont été édifiés, mais les Anglais ont eu l'impiété de démolir une mosquée pour construire une gare sur son emplacement. A Junagar, centre musulman important et prospère il y a une soixantaine d'années, les Anglais poursuivent maintenant leur œuvre néfaste. Suleïmân alla voir un vizir, auprès duquel le médecin de ce dernier l'introduisit : adonné à l'opium, ce haut personnage ne faisait rien pour cacher son vice. Chaque matin, Suleïmân allait réciter des prières sur les tombeaux des saints enterrés dans la ville.

La Société des hommes de bien, *Anjuman-Akhyar*, de Port-Bender, venait de fonder une école ; elle invita le Nawab de Junagar, ainsi que les notables de cette ville, à assister à son inauguration. Suleïmân se rendit à Port-Bender avec une députation des notables musulmans ; en cours de route, ils reçurent partout le meilleur accueil. Port-Bender est

une place de commerce très importante, faisant des affaires avec le reste de l'Inde, la Malaisie et l'Afrique du Sud ; c'est aussi un centre musulman actif, possédant huit mosquées ; dans la principale un martyr arabe a été enterré.

On attendait la députation à la gare, où elle fut reçue avec beaucoup de témoignages de considération. Les fêtes furent très brillantes. Plusieurs discours, en diverses langues, furent prononcés ; bon gré mal gré, Suleïmân dut faire aussi le sien, dans lequel il vanta l'instruction, gloire et bonheur de l'humanité, dont elle assure l'existence, et proposa pour modèle la Turquie, où l'enseignement est à la fois si complet et si répandu ; les témoignages d'attachement que les Musulmans de l'Inde donnèrent au Sultan, à cette occasion, le comblèrent de joie.

Les bâtiments de l'école, très bien compris, et pour lesquels on avait réuni des sommes considérables, sont décrits ensuite. Suleïmân assista quelques jours plus tard à la célébration de fêtes païennes, qui, comme ce qu'il avait vu auparavant, lui inspirèrent une profonde aversion.

Il partit ensuite par Paniacha et Rajcote. De là, il se rendit à Jamangar, ville qui contient plusieurs mosquées et où se fait un commerce assez étendu ; un Musulman, pendant son séjour, lui apprend que le rajah a des femmes musulmanes et que sa propre mère « Fatima Begum, orpheline dont la destinée fut brillante », était elle-même une Musulmane. Il entend aussi l'histoire de Khodja Mo'în ed-Dîn, saint personnage de Bagdad, qui, il y a deux cents ans, à la suite d'une vision, partit au milieu de la nuit pour l'Inde : il y mourut, et son tombeau, devenu l'objet d'un pèlerinage, attire chaque année à Ajmeer une foule nombreuse.

Gundal, *alias* Batan, tient une place glorieuse dans l'histoire ottomane ; là Kemâl Pacha et Djemâl Pacha tinrent héroïquement tête aux Portugais. Suleïmân est tout heureux de voir que les habitants ont conservé le souvenir de ces deux frères.

Nous laisserons de côté les longues descriptions de Delhi et de la forteresse de Lal, descriptions accompagnées de détails historiques et du texte des inscriptions relevées sur les monuments ; elles n'apprendraient rien de nouveau à nos lecteurs. Arrivons à Calcutta.

Dans cette ville, Suleïmân alla trouver le propriétaire d'un hôtel musulman qui lui avait été indiqué, et qui lui fit avoir, pour un prix modique, un logement. Il visita ensuite le plus savant des Musulmans indiens, Abdur-Razzâk Sâhib, de Cawnpore, avec lequel il eut de longs entretiens roulant, de préférence, sur la politique : le rôle de l'Angleterre, les opinions de Gladstone touchant l'Inde, les intrigues anglaises

à Koweit et dans les mers d'Arabie. Suleïmân s'élève contre le collège d'Aligarh, foyer d'hérésie à ses yeux, et ses fondateurs; il s'élève, avec la même ardeur, contre l'organisation secrète avec laquelle l'Angleterre suivrait, de très près, tous les actes des Musulmans, et qui aurait exercé une surveillance étroite sur ses allées et venues.

Du moment que vous êtes venu dans l'Inde, il faut voir Haïderabad, dit à Suleïmân un de ses coreligionnaires, Maulvi Abdul-Kayyoûm. Et Suleïmân de partir pour cette ville, dont les monuments musulmans l'intéressèrent beaucoup. Il y fut témoin du mariage de la sœur de l'émir, Begum Bibi Sahiba, avec Mozaffar Djeng : c'était la première fois, disait-on, qu'on voyait à Haïderabad un homme de 40 ans épouser une femme qui en avait 45, et un tel mariage parut fort bizarre à Suleïmân, qui énumère avec complaisance les richesses de la fiancée. On lui raconta aussi les aventures d'un Slave de Bosnie, devenu consul de Turquie dans l'Inde, qui, lors de la guerre turco-russe, fit main basse sur les sommes considérables recueillies, comme secours de guerre, par les Musulmans indiens, et qu'on l'avait chargé de faire parvenir à son gouvernement.

Les attaques contre le collège d'Aligarh reprennent ensuite; elles sont d'une violence inouïe. Cet établissement serait le centre de l'hérésie *nitcheri*; ceux qui lui appartiennent sont des traîtres, des espions à la solde de l'Angleterre; un Musulman très en vue est donné comme policier, et Suleïmân reproche avec âpreté au collège d'avoir été subventionné par lord Curzon.

Quelques pages sont consacrées à l'organisation de l'état d'Haïderabad; il est aussi question des agissements des Anglais, du rôle d'un de leurs agents auprès du Nizam, quelques années plus tôt. Après avoir assisté aux fêtes données en l'honneur du prince et de la princesse de Galles, reçu la visite de plusieurs coreligionnaires, dont celle du directeur du journal *Manchoûr-i Mohammedî*, Suleïmân s'embarqua pour Ceylan.

***

A Colombo, Suleïmân entre dans la boutique d'un Syrien, Mohammed Dakkâk, pour faire remettre son fez à la forme. Il confirme ce que nous avons dit dans *la Revue* du port de cette coiffure, qui se répand de plus en plus à Ceylan, où Arabi Pacha et ses compagnons l'ont introduite, et des débats auxquels elle a donné lieu.

Suleïmân se loue de l'accueil que lui firent ses coreligionnaires, et en particulier le consul de Turquie, Mohammed Markâd Efendi, grand négociant en pierres précieuses. Le nombre des Musulmans de l'île atteindrait 350.000, soit 1/10 de la population totale, les uns abori-

gènes, les autres Indiens, mais tous Chaféites, et déployant beaucoup d'activité. Il s'extasie sur les beautés de Ceylan, où les ressources les plus variées abondent et où règne un printemps perpétuel.

* * *

Les croyances et les pratiques des « idolâtres » d'Alfi blessent Suleïmân; il ajoute que, parmi les habitants, on trouve des commerçants parlant l'arabe, hommes éclairés blâmant les superstitions de leurs compatriotes, superstitions que les Anglais ne se soucient pas de dissiper. Il apprend la lamentable histoire d'un négociant, son coreligionnaire, qui, sans que le consul en eût été avisé, fut arrêté sous l'inculpation de meurtre et détenu longtemps d'une manière illégale. Il ajoute que dans ces pays éloignés les réclamations des consuls ottomans demeurent d'ordinaire sans effet. Et les Anglais se montrent hostiles aux Turcs; un consul de sa nation lui déclara que le passeport ottoman était, dans l'Inde, une très mauvaise recommandation.

A Cochin, où l'arrivée de Suleïmân avait été signalée, l'agent consulaire de Turquie et la communauté musulmane lui firent l'accueil le plus chaleureux. Mais il fallut quitter cette terre heureuse et hospitalière du Malabar, riche comme Ceylan et qui est, pour le voyageur, un véritable paradis.

Un de ses nouveaux amis, Hâdjî 'Abdul-Ahad Sâhib, lui donna l'hospitalité à Madras, ville fort agréable, dit-il, et dont le jardin public et le Muséum occupèrent d'abord son attention; il y fit bientôt des « rencontres importantes ».

Les affaires de Macédoine et les difficultés survenues entre l'Angleterre et la Turquie avaient causé beaucoup d'émotion parmi les Musulmans hindous; à Madras, comme dans les autres villes, on tint des meetings qui réunirent plusieurs milliers de personnes, et qui envoyèrent au roi Édouard des télégrammes de regrets et de protestations. La nouvelle de l'arrivée d'un Turc s'était répandue dans la ville; Suleïmân, invité à assister, dès le lendemain de son arrivée, à un meeting, dut y prendre la parole.

Dans son discours, parlant des devoirs religieux, il rappela que la guerre sainte est d'obligation quand l'Islam est menacé, et proclama la nécessité, pour les Musulmans de tous les pays, de se grouper autour du Sultan de Constantinople, leur Khalife, le chef suprême de leur religion. Il montra quelles attaques perfides étaient, de toutes parts, dirigées contre la Turquie, l'oppression dans laquelle les nations chrétiennes maintenaient leurs sujets musulmans, Indiens ou non, qui n'ont pas le

droit d'envoyer un seul élu dans les Parlements européens, et opposa, à leur tyrannie, la tolérance des Khalifes qui, dès les premiers temps, laissaient aux Chrétiens toute liberté d'exercer leur culte. Il montra le rôle historique de la Turquie, protectrice de l'Islam, et conclut en exhortant tous les croyants à devenir les auxiliaires de son glorieux souverain.

A la suite du texte de ce discours, qui provoqua un grand enthousiasme, nous trouvons la traduction hindoustanie qui en fut faite et qui est suivie, elle-même, d'une proclamation en arabe et en hindoustani lancée en faveur de l'Émir des Croyants, et demandant leur concours à tous les adeptes de l'Islam.

Suleïmân flétrit ensuite les Anglais, spoliateurs du Nabab de Madras, qui ont confisqué les wakfs avec autant de brutalité que d'injustice; au cours de ces opérations, faites avec l'aide des troupes, plusieurs Musulmans ont trouvé la mort. « Ce gouvernement de traîtres, après avoir fait périr par le plomb des Musulmans, entassa les corps des martyrs, fit tuer sur eux un chien et un porc, puis, après avoir été enduits de pétrole, les cadavres furent brûlés. » En toute circonstance, « le Chrétien poursuit le Musulman de sa haine et de son intolérance ». Suleïmân s'élève avec la même passion contre les procédés par lesquels les Anglais s'enrichissent, commerce et surtout impôts, le recouvrement et la répartition de ces derniers se faisant d'une manière inique. Partout et toujours, à l'entendre, ce ne seraient que tromperies et mauvaise foi. « Si quelqu'un ne paye pas l'impôt à la minute, sa maison, ses terres et jusqu'à ses meubles sont, sur-le-champ, vendus aux enchères. » Citons, comme victimes de cette mauvaise foi, les malheureux soldats musulmans attirés par les fallacieuses promesses de leurs généraux s'engageant « à remplir leurs bonnets de roupies ».

Pendant son séjour à Madras, Suleïmân fut en rapports avec tous les Musulmans en vue. Dans le nombre se trouvaient des savants qui faisaient la glorie de l'Inde : le mufti Mahmoûd Khân Sâhib, Salar ul-Mulk, Maulvi Habibullah Sâhib, et bien d'autres encore, qui contribuent d'une manière si efficace au progrès religieux, intellectuel et social de leurs frères. Le mufti dont nous venons de parler avait été, lors de la guerre turco-russe, l'un des organisateurs de la Société du Croissant-Rouge; une décoration ottomane avait récompensé son zèle. Citons aussi un *pîr* de la confrérie des Kaderiya, le Cheikh ʿAbdul-Kâdir Madrasî Al-Hiadî, le directeur du journal *Shams ul-Akhbar*, qui avait mérité une décoration ottomane pour son zèle en faveur des blessés de la guerre turco-russe et du chemin de fer du Hedjaz. En sa qualité de Turc, Suleïmân était le bienvenu partout.

Comme pour l'Égypte, Suleïmân donne des aperçus géographiques,

historiques et économiques ; nous en retiendrons peu de chose, nous bornant à signaler les éloges donnés au gouvernement ottoman, pour les secours envoyés lors de la famine, et de nouveaux reproches adressés à l'Angleterre pour son régime fiscal.

***

Suleïmân passe en Birmanie. Rangoon et ses environs, dit-il, contiennent une population totale de 115.808 « monothéistes » ; quelques détails sur la géographie physique et politique de l'Indo-Chine. Les Musulmans sont les maîtres du marché ; un commerce important se fait avec l'Inde. Ils sont, à Rangoon, dans la proportion de quatre hommes pour une femme ; beaucoup vivent éloignés de leur famille. Le consul de Turquie, Yousoûf Ismaïl Efendi, est un grand négociant, décoré de la médaille Kaisar-i-Hind pour avoir fait, à l'Angleterre, de généreux dons pendant la guerre du Transvaal. Il y a du reste, à Rangoon, toute une organisation musulmane : hôpitaux, hôtels, écoles de filles, etc.

Rangoon est une très belle ville, fort animée, ayant de superbes promenades, parmi lesquelles il faut citer, tout particulièrement, le Jardin Zoologique. Les distractions y abondent. A une époque peu éloignée, tout le pays était indépendant ; mais les Anglais s'en sont emparé, et ont jeté son malheureux rajah en prison : bel exemple, pris entre tant d'autres, de cette politique d'humanité et de justice dont se glorifie l'Angleterre ! Pendant son séjour, Suleïmân fut témoin des brutalités des soldats de la police, toujours prêts à faire usage de leurs armes ; il apprit que les fêtes musulmanes avaient, auparavant, amené des scènes sanglantes. Partout où elle domine, ajoute-t-il, l'Angleterre s'efforce d'opposer les indigènes les uns aux autres ; elle met sans cesse en application la maxime *Divide ut imperes*, et édifie sa fortune sur la ruine de ses sujets.

***

Comme Rangoon, Singapore est une ville à l'aspect agréable, centre musulman actif contenant une grande mosquée, des écoles et divers établissements. Suleïmân, qui avait une lettre de recommandation du consul de Rangoon pour son collègue de Singapore, vit la plupart des notables ; il descendit dans un hôtel musulman. Ses coreligionnaires tiennent une place prépondérante dans le commerce ; ils sont avides d'instruction, et leurs écoles comptent des élèves de jour en jour plus nombreux. Les Navabs, ou souverains musulmans des petits États

avoisinants, sont sous le protectorat de l'Angleterre ; celui de Keda est allé visiter le roi de Siam.

Au dire de Suleïmân, l'influence de la Turquie serait considérable, dans toute cette région. La création d'un consulat à Singapore fut un événement ; elle rendit courage aux Musulmans opprimés, qui, dans leurs épreuves, se tournent vers la Turquie, et ont pour elle la plus profonde affection. Nous avons eu l'occasion de parler à nos lecteurs du voyage de l'*Er Toghroul*, ce vaisseau de guerre ottoman envoyé au Japon il y a une vingtaine d'années. Partout où se trouvaient des Musulmans, il fut reçu avec un enthousiasme indescriptible ; son passage à Singapore provoqua une explosion de joie que le gouverneur essaya maladroitement d'enrayer. Car l'Angleterre est jalouse et inquiète de ces sympathies ardentes qui, de toutes parts, vont à la Turquie. Parmi les conséquences du passage de l'*Er Toghroul*, il en est une assez curieuse : c'est la vogue donnée à la monnaie ottomane, que l'équipage fit connaître alors. Les pièces d'or et d'argent frappées en Turquie sont fort recherchées ; on en fait des breloques et d'autres bijoux.

***

Suleïmân désirait visiter les Indes néerlandaises et s'embarquer pour Batavia : mais la question du passeport l'obligea de renoncer à ce voyage. Après avoir pris congé de ses nouveaux amis de Singapore, parmi lesquels il cite Seyyid Mohammed Sakkâb, il partit pour Hong-Kong, où il descendit à l'hôtel Japanisky. Sur 100.000 habitants, il n'y a que 5.000 Musulmans ; le reste se compose de « polythéistes ».

L'auteur croit à la possibilité d'une action future de l'Islam en Extrême-Orient. L'Inde et l'Indo-Chine réunies comptent 115 millions de Musulmans ; il y en aurait 55 autres en Chine, d'après ses évaluations, et ce seraient là de précieux auxiliaires pour faciliter les entreprises d'une flotte envoyée par leurs coreligionnaires, flotte dont la venue les comblerait de joie.

La description des ports, celle des mers de Chine, ne présentent que peu d'intérêt pour nous ; elles sont assez étendues. Relevons toutefois cette remarque que les vaisseaux chinois de guerre et de commerce sont commandés par des officiers européens ou américains : seuls les équipages sont chinois.

Shanghaï est un beau port, siège d'un commerce intense. Les Musulmans y sont 3.700 ; ils ont deux mosquées, l'une en territoire français, l'autre en territoire anglais. Mais, là comme ailleurs, ils ont pour ennemi

l'Européen. « On rencontre des Musulmans sur n'importe quel point du globe, de même que le fanatisme et l'égarement se retrouvent toujours chez les ennemis de la religion, les Européens. » Suleïmân fut invité à trois reprises par un compatriote, Mohammed Efendi, de la famille des 'Omarî de Beyrouth, homme distingué parlant plusieurs langues. C'était le neveu de 'Arif, fondateur, à Shanghaï, de la Manufacture égyptienne des tabacs.

L'Islam est assez prospère à Tien-tsin : 4.500 Musulmans avec 9 mosquées. Le sixième jour après son arrivée, Suléïmân alla dans l'une d'elles pour la prière du vendredi. Il y fit la connaissance de plusieurs coreligionnaires, dont un Indien du Pendjâb, qui l'invitèrent à venir chez eux, où il goûta la cuisine chinoise. Ni l'un ni l'autre de ses nouveaux amis ne sachant le turc, ils conversaient en persan. Il y avait dans la ville un certain nombre de sujets ottomans, mais c'étaient tous des Grecs, des Arméniens ou des Juifs, faisant du commerce ou appartenant au personnel du Casino.

Suleïmân arriva à Pékin, le 5 de rabî' 1er 1324, et y descendit dans un caravansérail doungane. Il a soin d'expliquer que le nom de la capitale de la Chine, prononcé *Bou Guin* (*sic*) par ses habitants musulmans, signifie « la capitale du Nord ». Ce qu'il dit de l'Islam à Pékin est connu déjà ; mais ses remarques sont à retenir. Comme dans tout l'Orient, la nation chinoise est exposée aux vexations des étrangers, « et le Japon est pour nous un exemple ». Mais le gouvernement chinois actuel est un « gouvernement sans intelligence ». L'opium fait, en Chine, de grands ravages, et le seul élément qui donne de l'espoir pour l'avenir est l'élément musulman. La religion chinoise, ses dogmes et ses rites, provoquent l'indignation de Suleïmân. Ayant visité un temple bouddhique, il y causa assez longuement avec un « brahmane », homme d'une cinquantaine d'années, fort laid, ressemblant à une vieille femme, dont un ami musulman lui traduisait les paroles en arabe ; ce que le « brahmane » lui exposa du confucianisme excita sa pitié.

Protestants et catholiques ont des missionnaires en Chine, et ils font des conversions parmi les « idolâtres » ; mais il n'y a pas d'exemple de Musulmans devenus Chrétiens. Par leur extérieur, les Musulmans ne se distinguent pas des autres Chinois. Suleïmân affirme, contrairement à l'opinion reçue, que beaucoup d'entre eux font le pèlerinage ; la plupart voudraient bien voir la Turquie et le zélé voyageur avance que, 55 millions de Musulmans reconnaissant l'autorité religieuse du Sultan, une conquête musulmane, plaçant la Chine sous son sceptre, serait facile ; il suffirait d'une centaine d'hommes capables et résolus

pour servir de guides à un élément qui peut changer du tout au tout les destinées des « paresseux Chinois ». Quel avenir de grandeur s'ouvrirait pour l'empire ottoman si, mettant fin aux compétitions européennes, il établissait son autorité en Extrême-Orient !

Continuons notre voyage en Chine. A Djandjakon, il y a quatre mosquées. *Chikovah* en a également quatre, avec une population musulmane de plus de 4.000 âmes. A *Chigpigkiou*, sur 50.000 habitants, il n'y a que 300 familles musulmanes, *Taïtong* a une mosquée, avec 100 Musulmans. La situation n'est guère meilleure à *Tchasisi*. A *Poutou* se trouve la mosquée de *Khazlabsi* (?). Les voyages sont pénibles dans la région du Hoang-ho et du Yang-tsé-Kiang; mais c'est un merveilleux pays, comparable à la vallée du Nil, un véritable « paradis ». Sur plusieurs points, des ruines viennent rehausser l'intérêt du paysage.

Suleïmân arriva à Lon-tchéou-sien, où il trouva une grande maison de commerce, vendant surtout des étoffes russes, tenues par des Musulmans de Kachgar et du Tourfan. L'hôte chez lequel il descendit était un Musulman de Tachkent. Il alla faire une visite au gouverneur chinois, qui le reçut avec forces prévenances, et parla du Sultan avec beaucoup de respect, mais lui refusa l'autorisation de visiter plusieurs prisonniers, ses coreligionnaires. « Quand un homme haut placé visite une prison, tous ses habitants doivent être libérés, » dit-il; donc impossible d'accéder à la demande de Suleïmân. Celui ci ajoute que telle est la politique chinoise; la situation des prisonniers est affreuse. Puisse le glaive de l'Islam les délivrer ! A quelque distance de la ville se trouve le bourg de Tavang habité par deux tribus converties à l'Islam, les Vagdja et les Togdja.

Hou-tchéou renferme 7.000 familles musulmanes, avec treize mosquées; pour la région, le nombre des Musulmans s'élève à 110.000. Ils ne sont pas heureux; excités les uns contre les autres par des akhonds ignorants, leurs luttes intestines leur ont fait beaucoup de mal, et le gouvernement chinois les opprime durement. Les collecteurs d'impôts les dépouillent de tous leurs biens. Aussi beaucoup ont émigré vers Kachgar et le Turkestan russe. Le brigandage sévit dans la région, et les bandits que l'on prend sont promptement mis à mort. Suleïmân assista à une exécution : le bourreau après avoir rempli ses fonctions, dit au gouverneur, en langue chinoise : « Seigneur, j'ai exécuté votre ordre », et il se prosterna trois fois devant lui. Il est d'usage, en pareil

cas, que le gouverneur donne au bourreau les vêtements des suppliciés ; les familles de ceux-ci remettent souvent à celui-ci des gratifications pour qu'il décapite les condamnés sans les faire souffrir.

Suleïmân fait plusieurs rencontres, celle d'un missionnaire belge, d'un habitant de Tourfan avec lequel il poursuit sa route, celle enfin de l'imam de la mosquée de Chinguva (?), Mousa Ismâ'îl, homme instruit qui vient à sa rencontre et lui apprend quel rôle jouent les Arabes qui visitent ces populations éloignées : tout Arabe, pour elles, vient de la Mecque, sa venue est un miracle, et l'importance qu'on leur attribue a des conséquences plus ou moins heureuses. Suleïmân s'intéresse à tout ce qu'il voit : paysages, faune, flore, industrie ; il s'intéresse, entre autres choses, aux moulins à eau ; c'était la première fois qu'il en voyait en Chine.

Les Musulmans sont nombreux à Long-tcheou : 4.000 familles. Mais plus loin, l'Islam a disparu : le village de Youmounchin (?), il y a trente ans, avait une population exclusivement musulmane dont les Chinois ont pris la place ; il n'y reste aujourd'hui pas un seul monothéiste.

Nous arrivons à Hami, où un négociant de Kachgar donne l'hospitalité à Suleïmân. Le nom de Hami s'applique à deux villes distinctes, l'une musulmane, l'autre chinoise. La première de celles-ci, jointe aux villages des alentours, donne une population de 6.000 Musulmans ; la ville proprement dite contient 24 mosquées. Étant allé à la prière, Suleïmân fut scandalisé de voir les assistants entrer à la mosquée avec leurs chaussures, et en fit l'observation à l'imam. « Ce sont des paysans ignorants. — Il fallait leur apprendre les règles de la bienséance musulmane ! La propreté est un obligation religieuse ! » La ville a deux mosquées *dounganes*.

Peï-tchan n'a pas plus de 200 familles musulmanes, soit 1/6 de la population.

Arrivons en Mongolie. Louktchin a 3.000 familles musulmanes, avec 80 mosquées et une école dont l'architecture persane est fort élégante ; c'est l'école de Rakîb Akhônd, elle a 50 élèves avec 3 professeurs. On ne trouve presque pas de Chinois dans la ville. Suleïmân voit les notabilités religieuses : on cause des fouilles exécutées par la mission allemande dont faisait partie M. Bartus. Il y a bien là des sujets d'étude pour les archéologues, tels que les tombeaux de Koutlou Kara Khan et d'Iskender Vang ibn Emîn Vang. L'Islam a, dans ce pays, des racines profondes. La moitié de la population de Louktchin est musulmane.

Ouroumtsi compte également un certain nombre de mosquées. Un

consul de Russie y réside, avec une garde de 40 cavaliers, et il agissait de manière à intimider les Musulmans ; mais les victoires japonaises ont enfin ouvert les yeux de ceux-ci. Ne pouvant, à cause de l'hiver, continuer son voyage, Suleïmân fit un long séjour dans cette ville, et s'y fit de nombreux amis. M. Martin Hartmann ayant excellemment décrit le Turkestan chinois, les détails donnés par le voyageur turc, sur cette région, seraient sans grand intérêt pour nos lecteurs.

***

Quand les routes furent devenues praticables, Suleïmân se rendit à Gueuk Touma ; de là, il passa en Russie, s'embarqua sur l'Irtych et, soit par terre, soit par eau, se rendit successivement à Omsk, Oufa, Samara, Kharkoff et enfin Baghtché-Séraï, où il comptait faire imprimer le récit de ses pérégrinations. N'ayant pu réussir, il se disposait à aller s'embarquer à Sébastopol, pour le Caire, quand un imprimeur musulman de Saint-Pétersbourg, 'Abdur-Rechîd Ihâhîmoff, lui offrit gracieusement de se charger de la publication.

Celle-ci étant faite en Russie, Suleïman a jugé nécessaire de donner quelques détails sur ce pays ; il termine par une description de Saint-Pétersbourg, ville où il a trouvé 15.000 Musulmans pour lesquels une mosquée est devenue nécessaire. En même temps que ces renseignements, l'auteur donne une statistique des Musulmans du monde entier : ils seraient 10.719.658 pour l'Europe, 218.789.937 pour l'Asie, 98.952.000 pour l'Afrique, 32.305.000 pour les îles de l'océan Indien, soit au total, 360.766.695.

« Les sciences modernes sont interdites aux Musulmans ! » disent les Européens. Élevons-nous contre cette assertion mensongère, qui sert la politique d'oppression des étrangers, et réalisons les progrès que des « demi-mollas », êtres malfaisants, s'efforcent d'entraver. En attendant qu'Allâh lui permette de rentrer à Constantinople, Suleïmân fait des vœux pour le triomphe d'une politique islamique et khalifale. Son livre pourra lui mériter de rentrer en grâce.

L. Bouvat.

AUTOUR DU MONDE MUSULMAN

L'Éducation des femmes et la civilisation musulmane.

Dans un article sur l'éducation de la femme musulmane (1) le célèbre professeur Vámbéry expose des idées bien familières déjà à nos lecteurs. Jusqu'ici, écrit-il, la femme musulmane s'est montrée réfractaire à toute civilisation. Cependant elle a peu à peu adopté les modes européennes, a appris le piano, le français, s'est montrée dans les bazars.

Le sultan Abdul Hamid a craint trop d'émancipation et a retardé l'évolution par de nombreux édits. Il était impossible d'arrêter complètement les progrès de l'instruction, on a cherché à maintenir la femme dans les limites de l'enseignement musulman; c'est dans cette intention qu'a été créée l'école turco-musulmane de femmes, qui imite l'Occident sur bien des points mais continue les explications erronées du Koran et maintient la séparation des sexes dans toute sa rigueur.

Le journal féminin *Khanimlara makhsous Gazeta* suit cette tendance avec des rédactrices comme Mmes Fatima Aliya, Hamiyat Lehra, Nedjiba Niyar Khanim, etc...

Cependant certaines femmes ont joué autrefois un rôle dans l'histoire, quelques-unes se sont distinguées comme professeurs, chefs d'armée (sous Mousa ben Tarik).

Dans les pays où le gouvernement ne s'y oppose pas, la liberté accordée aux femmes musulmanes est beaucoup plus grande : en Russie, les femmes tartares, non seulement font leurs études dans les grandes écoles, mais prennent aussi les titres de docteur, avocat, etc.

Aux Indes, la princesse de Bhopal préside des banquets au cours desquels elle prononce des discours. Dans le sud de la Russie, des femmes

(1) *Documents du Progrès* mars 1908.

tartares écrivent des articles de fond des plus violents en faveur du mouvement féministe.

En Turquie, le moindre mouvement en ce sens serait sévèrement puni. Même les Turcs éclairés qui connaissent la vie occidentale, se montrent hésitants quand il s'agit de la question du harem.

Ahmed Riza Bey, le chef du parti jeune turc, qui a longtemps vécu à Paris, écrit dans le livre qu'il a fait paraître dernièrement : *La Crise de l'Orient* p. 117 :

« On a tort de croire que l'existence du Harem, l'isolement des femmes paralysent le progrès et empêchent la moitié du genre humain d'être utile à la société », et, plus loin : « Cet isolement permet à la femme de remplir plus dignement la mission glorieuse de la maternité... Le goût du ménage et des soins domestiques se développe mieux chez elle, et lui évite l'écueil des luxes excessifs et des intrigues du dehors, qui trouble les mœurs et irrite si justement le mari européen » (p. 121).

L'amélioration de la position de la femme sera le point capital de l'évolution de l'Islam. Le progrès intellectuel est impossible tant que durera l'isolement des deux sexes.

*
* *

Il est intéressant de rapprocher de cet article du professeur Vámbéry l'adresse suivante, qu'un groupe de femmes musulmanes d'Orenbourg vient de faire parvenir à la Douma :

« Bien que notre sainte religion nous ait rendues libres, nous sommes opprimées par nos despotes ignorants de maris et, ainsi que des esclaves, nous sommes obligées de nous soumettre à leurs caprices.

« Le Chariat prescrit que les femmes ont le droit d'étudier, de voyager, de prier dans les mosquées, de faire des pèlerinages à la Mecque, de s'engager dans toutes les branches du commerce, de signer des billets de change et d'être sœurs de charité.

« Les femmes musulmanes exercent ce droit en Arabie et dans d'autres pays où elles ont fondé diverses sociétés, bâti des mosquées, et organisé des institutions charitables.

« Plusieurs ont écrit des livres et il y a parmi elles plusieurs auteurs et poètes célèbres.

« La femme de notre Prophète l'accompagnait à la guerre et étudiait la science et les auteurs étrangers.

« A présent nos maris nous empêchent d'étudier même notre religion. Nous ne pouvons pas lire de livres religieux.

« Nos savants (Mollahs), qui sont fiers de leur titre, s'entendent avec les journalistes « Black Hundred » contre notre émancipation. Ils désirent que nous restions toujours dans l'ignorance. Nos maris nous privent de liberté et nous enferment entre quatre murs.

« Ils prennent autant de femmes qu'ils en veulent et ont plusieurs épouses.

« Quant à nous, nous sommes condamnées à vivre dans un état d'oppression constante et, le plus souvent, à mourir d'une mort prématurée, de maladies de poitrine ou autres.

« La Chariat nous donne de nombreux droits, et les maris ne doivent pas convoiter les femmes étrangères.

« Cependant la plupart mènent une vie dissolue, et s'amusent dans les restaurants, les hôtels et autres lieux de plaisir.

« Ils passent de longues heures avec des femmes qui sont une honte au nom et à la dignité de la femme, et ils installent leurs maîtresses dans des appartements somptueux.

« Gloire à Allah ! Depuis quelque temps, les femmes musulmanes reçoivent une éducation éclairée et maintenant nous comprenons notre sainte Chariat qui ne prive la femme d'aucun de ses droits.

« Nous comprenons que, bien que femmes musulmanes, nous sommes aussi des êtres humains.

« Députés musulmans, il est de votre devoir de demander tous les droits pour la femme musulmane.

« Il faut que vous obteniez des lois qui nous garderont de l'arbitraire de nos maris despotes, de l'oppression et du martyre — oui, du martyre ! Nous sommes les mères du peuple, les compagnes des hommes. L'éducation et le progrès du peuple sont entre nos mains.

« Si les hommes ne changent pas d'attitude vis-à-vis de nous, qu'ils sachent que le jour viendra où eux aussi seront esclaves, et alors toute la race musulmane périra. »

* * *

Cette adresse si curieusement significative a fait le tour de l'Europe : la presse anglaise surtout l'a reproduite et commentée en termes sympathiques ; on en est d'autant moins surpris qu'un groupe important de personnalités actives s'est voué, en Angleterre, à une propagande en faveur de la femme musulmane : ajoutez que de nombreuses dames missionnaires s'efforcent d'éduquer les Musulmanes dans les colonies anglaises : leur zèle ne va pas seulement à convertir les Musulmanes au christianisme ; leurs écoles, notamment aux Indes, tendent à élever le niveau intellectuel de la jeune fille et de la femme, et à faire pénétrer au

foyer musulman une nouvelle hygiène physique et morale (1). Déjà ces efforts portent leurs fruits : des dames musulmanes s'associent aux dames anglaises pour créer des sociétés de bienfaisance féminine, telle la *Khatunan-i-Hamdard* récemment instituée à Lahore et dont le Bureau comprend les noms suivants : présidente, la Begum de Nawab Mahammad Zulfiqar Ali Khan de Maler-Kotla ; secrétaires, Mme Mumtaz Ali, Mlle Muhammad Umar ; trésorière, Mme Azizullah, etc. Les Musulmanes des Indes s'apprêtent ainsi à suivre l'exemple de celles d'Égypte où toute une aristocratie féminine, groupée autour de la princesse Nazli, dirige le mouvement émancipateur.

L. M.

AFRIQUE

Maroc.

Les Marocains continuent à faire l'apprentissage de la guerre moderne. Leurs progrès ne sont pas très rapides. Mais la politique dominante ne leur ménage pas les occasions de s'instruire. On peut donc supposer qu'ils commenceront à savoir se battre dans deux ou trois ans. C'est à peu près le délai dont ils ont besoin pour réaliser un groupement politique défensif contre l'étranger. Ils n'en sont encore qu'aux résistances locales. Mais au fur à mesure que les occupations se développent sous le vocable de « pacification », l'idée d'une entente gagne tout le terrain que perdent les souverainetés également superficielles du neurasthénique Abd-ul-Aziz aux mains de ses vizirs, et du fourbe Moulay Hafid aux mains des grands Caïds, ses commanditaires.

Le mouvement n'est ni vers l'un, ni vers l'autre. Il n'est encore formé que d'agitations qui tourbillonnent côte à côte, sans se mêler, mais que les leçons de choses poussent peu à peu à se réunir.

Peut-être, après tout, cette voie est-elle la plus rapide pour faire un Maroc homogène et par conséquent ordonné, sous la direction de quelque chérif nouveau venu : le premier qui saura joindre au jargon

(1) Cf. *Church of England Zenana Missionary Society*, *Day-Dawn in Moslem homes* (broch., London) ; et : *Church Missionary Society*, *The story of the year, being the short annual report for* 1906-7 (London, Church Missionary Home, in-8).

des Madihsmes le sens pratique de l'époque. Elle reste, en tout cas, la plus sûre pour le développement des complications.

A. L. C.

Algérie.

L'*Exposé de la situation générale de l'Algérie pour 1907* (1), qui vient de paraître, renferme d'intéressantes informations relatives aux Musulmans de notre grande possession africaine.

Enseignement. — Nous y lisons que le nombre des écoles publiques spéciales aux indigènes est de 272, comprenant 506 classes auxquelles il faut ajouter 69 classes spéciales annexées à des écoles d'Européens; sur ce nombre, on compte 9 écoles de filles, comprenant 15 classes et 8 écoles enfantines. Ajoutez 14 écoles libres, dont 11 de garçons et 3 de filles formant 24 classes. Les écoles d'indigènes sont de trois sortes :

1° Les écoles principales dirigées par un maître français et comptant au moins trois classes;

2° Les écoles élémentaires à 1 ou 2 classes dirigées par des maîtres français;

3° Les écoles préparatoires à une classe dirigées par des adjoints ou des moniteurs indigènes. Ces derniers sont placés sous la surveillance d'instituteurs français dirigeant les écoles indigènes dans la région.

Le personnel comprend :

Instituteurs français	293
Institutrices françaises	100
Adjoints indigènes	147
Moniteurs indigènes	51
Total . . .	591

Les instituteurs français et les maîtres indigènes reçoivent tous une préparation spéciale à l'école normale de Bouzaréa : ils y sont initiés aux méthodes d'enseignement spéciales aux écoles indigènes, et reçoivent en outre, des notions d'agriculture, de travail manuel et de médecine usuelle; les instituteurs français enfin apprennent les langues arabe et kabyle. Les institutrices ont toutes, depuis 1904, suivi le cours d'apprentissage annexé à l'école de filles indigènes d'Oran.

(1) *Exposé de la situation générale de l'Algérie*, présenté par M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, 1907 (un vol. in-8, Alger, 1908).

Les établissements d'instruction de divers types ont reçu, en 1906-1907, 32.517 élèves musulmans ainsi répartis :

Écoles primaires . .	31.185	(29.004 garçons et 2.181 filles)
Écoles maternelles .	905	(546 garçons et 359 filles)
Cours normal . . .	65	
Lycées et collèges. .	129	
Médersas.	233	(219 étudiants réguliers et 14 bénévoles)

L'effectif total des élèves musulmans avait été :

en 1882.	3.172
1887.	9.064
1892.	12.263
1897.	22.468
1902.	25.921
1906.	31.391
1907.	32.517

Un certain nombre d'instituteurs ont en outre organisé des cours d'adultes, qui ont attiré, en 1907, 4.216 auditeurs. Il est intéressant de noter que la fréquentation est plus régulière dans les écoles d'indigènes (8,86 p. 100 d'absents) que dans les écoles d'Européens (10,32 p. 100 d'absents).

D'après une enquête poursuivie dans une centaine d'écoles indigènes, la moyenne de la fréquentation varie entre 4 et 5 ans; la fréquentation est plus longue en pays kabyle qu'en pays arabe, dans les villes que dans les campagnes. L'école indigène pousse ses élèves vers les travaux des champs et de l'atelier : beaucoup d'anciens élèves deviennent les auxiliaires des agriculteurs et industriels européens; d'autres, connaissant notre langue, notre système métrique, sachant lire, écrire et compter, deviennent garçons de magasins, cochers, domestiques de ferme : à l'école principale d'indigènes de Mostaganem, qui compte près de 300 élèves, le directeur n'a pu constituer un cours supérieur, parce que les élèves pourvus du certificat d'études trouvent aussitôt à se placer comme commis d'épiciers et d'autres commerçants. Enfin un certain nombre d'élèves postulent des postes dans l'administration de l'instruction publique, des cultes, de la justice musulmane, de l'auxiliariat médical; ils ne constituent toutefois qu'une infime minorité, une centaine sur plus de 30.000.

Un certain nombre d'écoles de garçons s'occupent spécialement d'enseignement professionnel; on distingue celles qui se consacrent au travail ordinaire du bois et du fer, et celles qui se consacrent aux

industries artistiques indigènes. Parmi les premières, l'enseignement s'inspire des besoins régionaux; à Barika on forme surtout des maçons; à Saïda des tanneurs et des mégissiers; à Guenzet, dans le Guergour, l'influence d'une école bien dirigée rayonne dans toute la région environnante : « On constate dans cette région que le mobilier indigène s'augmente petit à petit; les armoires se répandent, les coffres sont mieux faits, plus solides, mieux décorés; les indigènes se procurent des lits, des couchettes, des sommiers. Mais c'est surtout la maison elle-même qui se transforme. Les pièces sont plus vastes, mieux aérées, les ouvertures plus grandes; les portes montées avec des serrures françaises, joignent mieux que les anciennes portes à pivot. Le sol en terre battue fait place au carrelage. Les plafonds se répandent; les murs eux-mêmes ont des fondations plus profondes; ils s'élèvent mieux liés, et plus d'aplomb. Il n'est pas jusqu'à la cheminée qui ne cherche à remplacer l'antique kanoun. »

Les cours d'apprentissage de la seconde catégorie fonctionnent à Médéa et Ghardaïa, dans le département d'Alger; Saïda, Oran, El-Bordj, Tlemcen, Nédroma, dans le département d'Oran; Constantine et Biskra, dans le département de Constantine; on y enseigne la marqueterie, la sculpture sur bois, la polychromie, la pyrogravure, la dinanderie, la broderie, la broderie sur cuir, la sparterie, etc.

L'enseignement professionnel est aussi donné dans les écoles de filles indigènes et les écoles-ouvroirs d'Aït-Ichem, Orléansville, Chellala, Aïn-Mahdi, Ouargla, Constantine, Bougie, Oran, Nédroma, Mostaganem, Frenda : on y enseigne le lavage, le repassage, la couture, le tricot, la broderie, la fabrication de la dentelle, des tapis, etc.

Assistance indigène. — Il existe en Algérie, en dehors des hôpitaux civils ou mixtes où les indigènes sont admis avec les Européens, 77 établissements spécialement réservés aux Musulmans, savoir : 4 hôpitaux indigènes et 77 infirmeries : 2.879 indigènes ont été reçus en 1907 aux hôpitaux de Saint-Cyprien des Attafs, Michelet, Arris et Lavigerie, dirigés par la Société des missionnaires d'Afrique : 12.717, dont 8.822 hommes, 2.684 femmes et 1.211 enfants, ont reçu les soins des infirmeries. Le service des consultations médicales gratuites aux indigènes accuse 423.000 consultations : à Alger, Maison-Carrée, Oran, Constantine et Bône, ce service est assuré pour les femmes et les enfants par des doctoresses.

On sait que des cours ont été institués à l'école de médecine d'Alger afin de former des auxiliaires médicaux indigènes : 9 étudiants ont en 1907 subi avec succès les examens de fin d'études : l'Algérie compte désormais 20 auxiliaires médicaux indigènes.

Les bureaux de bienfaisance musulmans sont au nombre de 24; ils ont reçu en 1907, 216.375 francs de subventions et ont secouru 6.823 familles. Les sociétés indigènes de prévoyance sont en voie de développement : on en comptait 189, possèdant au 20 septembre 1907 un actif de 15.518.629 fr. 95.

L. M.

Tunisie.

L'Assistance publique en Tunisie. — D'après *le Journal officiel tunisien*, le budget de 1908 prévoit une somme de 106.000 francs affectée aux diverses associations de bienfaisance françaises ou italiennes de la Régence ; aucun crédit n'est prévu pour les œuvres d'assistance indigène. C'est une lacune contre laquelle proteste avec raison M. Zaouche dans *le Tunisien*.

On voit que, jusqu'à ces dernières années, les seules œuvres d'assistance indigènes étaient les fondations Habous. Aujourd'hui les revenus de ces fondations sont centralisées par la Djemaïa, qui peut en certains cas disposer de ses excédents de ressources en faveur d'entreprises d'intérêt général : c'est ainsi que la Djemaïa a coopéré, il y quelques années, à la création de la colonie agricole d'El-Ansarine et de deux écoles pour jeunes filles musulmanes à Tunis. Mais il va de soi que l'entretien des mosquées et des zaouïas absorbe la plus grande partie des revenus de la Djemaïa : de là la pitoyable organisation de l'assistance indigène : on ne compte qu'un seul hôpital musulman pour une population de près de deux cent mille habitants, celui de Tunis, et quelques rares dispensaires, notamment à Nabeul et à Medjéz-el-Bab ; des centres importants, comme Sousse, Sfax, Kairouan, etc., sont complètement dépourvus. De même absence totale d'asiles de vieillards, d'orphelinats, de maisons d'aliénés.

Une Société musulmane de Bienfaisance a été fondée il y a cinq ans à Tunis ; elle a pu distribuer l'an dernier 6.000 francs de secours en argent ou en nature ; mais que représente cette somme si l'on songe que Tunis a une population musulmane de 100.000 habitants ! Des sociétés similaires viennent d'être fondées à Sousse et à Bizerte. Souhaitons qu'un concours officiel vienne promptement faciliter la tâche si difficile de ces divers groupements privés.

L. M.

Tripolitaine.

L'affaire de Derna. — Le P. Giustino, de la mission franciscaine à Derna, a été récemment assassiné. La presse italienne est d'accord pour

accuser les autorités turques d'avoir préparé ce meurtre; *le Giornale d'Italia* a été (7 avril) jusqu'à mettre en cause le Kaimakam du lieu. A en croire le correspondant de ce journal à Benghazy, « le fanatisme religieux fait totalement défaut à Derna ». Toute la responsabilité du meurtre retomberait sur le Kaimakam, « homme brutal et Musulman fanatique qui s'oppose à la liberté de l'exercice du culte chrétien à Derna ».

Nous enregistrons cette manière de voir de la presse italienne en nous permettant d'y ajouter quelques observations; elles nous sont suggérées par nos souvenirs du voyage que nous avons fait sous les auspices de la Mission du Maroc en Tripolitaine et dans la région de Benghazy. La ville de Derna est située à l'extrémité orientale de Barca et assez loin de la côte italienne. Par son commerce et ses relations avec l'extérieur, le port de Derna subit plutôt l'ascendant de la Grèce et de l'Égypte. La ville compte, en tout, environ 8.000 habitants; parmi les Musulmans, on rencontre souvent des Égyptiens et surtout des gens originaires de Crète; ceux-ci se plaignent d'avoir été forcés de quitter l'île, en raison de la tyrannie chrétienne qu'y aurait instaurée le nouveau régime; cette catégorie de la population, qui est la plus avancée, ne saurait faire aimer les Roumis par les indigènes, déjà travaillés par les Senoussiya; une zaouïa se trouve dans le voisinage même de Derna. Les Chrétiens, qui sont à peine une centaine, sont aussi pour la plupart d'origine crétoise; orthodoxes, ils n'aiment pas les missionnaires catholiques. Restent enfin les Juifs, qui comptent à Derna 800 âmes; ils forment l'une des communautés les plus arriérées du nord africain; ils sont en possession d'un antique rouleau de la Loi, qui est un objet d'adoration pour tous les Juifs d'Afrique et est entouré d'un culte superstitieux.

Dans ces conditions, on ne saurait parler d'un exercice du culte catholique, non plus que d'une propagande possible, qui justifierait la présence des missionnaires italiens; c'est à peine s'il y a à Derna quelques ressortissants de l'Italie, pour la plupart Maltais. Aussi les autorités turques ne voient-elles dans la mission qu'un organe destiné à favoriser les machinations de la pénétration pacifique; elles la surveillent étroitement pour l'empêcher de s'avancer vers l'intérieur du pays. Quoi qu'en dise la presse italienne, notre conviction est que les autorités supérieures de Tripoli et de Benghazy cherchent à éviter à tout prix les conflits avec les Italiens, encore que les régions de l'intérieur soient bien protégées contre une invasion étrangère; elles expliquent le refus de laisser pénétrer les étrangers dans l'Hinterland par le désir d'éviter des accidents très probables en un pays dominé par les Senoussiya et autres fanatiques.

L'affaire de Derna doit donc être considérée comme un événement d'intérêt purement local, même si la participation du Kaimakam au meurtre du P. Giustino était démontrée par l'enquête officielle. Et il faudrait préciser la question de savoir si la victime n'a pas bravé les indigènes par une propagande maladroite ou par une tentative trop zélée de « pénétration pacifique » dans l'intérieur de la Cyrénaïque.

N. S.

ÉGYPTE

Le Mouvement national.

Les faits sont nombreux qui témoignent de la persistance et de l'ampleur du mouvement national en Égypte ; en voici quelques-uns : ce sont les nouveaux groupements qui surgissent, telle la Société de la jeune Égypte, récemment fondée dans le but de raffermir le sentiment de l'indépendance dans toutes les classes de la nation et de travailler à l'entente des Musulmans avec les chrétiens et des nationaux avec les étrangers; les membres de cette société réunis au jardin de l'Ezbekieh applaudissaient le mois dernier Ezz Ed-Dine Efendi Saleh parlant de l'Égypte et de l'Occupation — ou encore cette « Assemblée générale de la Réforme copte » qui vient d'être créée au Caire sous la présidence de l'avocat Akhoukh Efendi Fanous. Le parti national vient d'ouvrir un club au centre même de la ville du Caire (n° 33 de Chareh El-Magrebi). L'agitation s'adresse même aux femmes qu'elle s'efforce d'entraîner dans la voie du progrès : la presse arabe discute avec ardeur la question de l'éducation de la femme musulmane : le *Mouayyad* a publié une curieuse lettre adressée par un Égyptien de Londres, Ahmad Sadek Afifi, à la Société de bienfaisance musulmane Al-Orwâ Al-Outhka, et d'où nous extrayons les lignes suivantes :

« O Société, apprenez aux jeunes filles d'aujourd'hui, mères de demain, quelque chose qui puisse leur servir plus tard, afin qu'elles mènent avec leurs maris une vie paisible. Faites-leur apprendre dans la nouvelle école que vous venez de fonder (École Méhémet-Aly) la cuisine, la lessive, la couture, la broderie, la coupe, les soins du ménage; apprenez-leur tout cela théoriquement et pratiquement, pour

qu'elles s'habituent au travail dès leur bas âge et puissent plus tard gagner leur vie par des moyens honnêtes. Il faut que nous suivions les pas des Occidentaux dans les champs de l'avancement et du progrès. »

On apprend en même temps que l'idée de créer une école supérieure pour les jeunes filles coptes vient d'être lancée au Caire par Morkost Efendi Hamra; une souscription a été ouverte à laquelle les Coptes d'Alexandrie offrent de contribuer.

Certains actes du gouvernement tendent à provoquer parmi les fonctionnaires un mécontentement favorable aux idées nationales; c'est ainsi que les faveurs consenties à sir Garstein, conseiller des Travaux publics, sont fort mal accueillies du personnel des Travaux publics; sir Garstein aurait obtenu d'échanger sa pension de retraite contre une dotation de 15.000 livres; on rappelle qu'une fois déjà lord Cromer gratifia sir Garstein de la même somme, qui fut naturellement prélevée sur les fonds égyptiens. Or, écrit *le Mouayyad*, « ce qu'il y a de remarquable dans cette anarchie financière, qui fait rire et pleurer en même temps, c'est que depuis quatre années le gouvernement travaille à l'amélioration des traitements des employés du ministère des Travaux publics, qui sont au nombre de mille: après quatre ans d'études, le gouvernement a gratifié ces mille employés de la somme de 2.600 livres à partager entre eux... Mais le Conseiller est au-dessus de tous. » — On imagine que le livre récent de lord Cromer, si méprisant pour la population égyptienne, ne fait que fournir de nouveaux arguments à la presse nationale : le ton en est donné par cette dépêche adressée par Moham med Bey Assaf à lord Cromer, que publie le *Liwâ* : « La nation égyptienne a lu avec dédain et mépris toutes les injures contenues dans votre livre à l'adresse de la religion musulmane et de nos frères les Coptes. » Non moins explicite est la protestation que l'assemblée générale du Parti de la Réforme a votée sur la proposition de Cheikh Aly Youssef : « *Le Parti de la Réforme, suivant les principes constitutionnels*, manifeste son mécontentement et son immense regret de ce que le plus grand souci de lord Cromer dans son livre *l'Égypte moderne* ait été de rendre les Égyptiens méprisables au point de vue social, moral et politique. Lord Cromer dans ce livre sert ses intérêts personnels et politiques beaucoup plus que la vérité historique. Il est regrettable qu'au vingtième siècle, alors que tous les habitants de la terre s'efforcent de se rapprocher les uns des autres par les moyens de communication, les relations commerciales, les sciences les lettres et les conditions de l'existence, un homme tel que lord Cromer, après avoir passé en Égypte vingt-cinq ans environ comme agent diplomatique de son pays, vienne ouvrir la porte aux discussions religieuses, préférant une religion à une autre et réveillant les haines religieuses qui séparaient autre-

fois les peuples, et furent la principale cause des néfastes Croisades des siècles passés. Négligeant les troubles que va introduire dans les relations entre les Égyptiens et les occupants la conduite de lord Cromer, le Parti de la Réforme estime que toute la responsabilité du livre doit incomber à son auteur... » Après le vote de cette protestation il a été décidé qu'un volume comprenant toutes les réponses, utiles, déjà parues ou à paraître, à *l'Égypte moderne* seront groupées en un volume : les réponses du *Mouayyad* formeront la partie essentielle; on y joindra les réponses les plus importantes publiées par les autres périodiques. Ce volume sera publié en arabe et traduit en anglais et en français; il en sera distribué un grand nombre d'exemplaires en Europe et en Amérique : une souscription a été ouverte : la première liste de souscripteurs donne un total de 207 guinées (5.382 fr.).

Les étudiants, enfin, saisissent toutes les occasions de manifester: on sait qu'ils ont récemment protesté contre la conduite du Conseiller au ministère de l'Instruction publique, Dunlop. *Al-Djarîda* les blâme et leur conseille de se soumettre à leurs aînés pour la défense de leurs intérêts, mais il dénonce la toute-puissance du Conseiller anglais et conclut que ce conseiller, et non le ministre, devrait être responsable.

Réforme de l'éducation religieuse. — Après de longues négociations, le premier pas important a été fait par le gouvernement en vue de la réforme de l'éducation religieuse en Égypte.

Un décret publié dernièrement nomme le Cheikh de l'Université d'El-Azhar chef de la classe des Oulémas, et directeur suprême de l'éducation religieuse en lui donnant le pouvoir exécutif général. Un conseil supérieur a été formé sous la présidence du Cheikh d'El-Azhar, pour le contrôle général de l'éducation.

On a institué des Conseils administratifs pour le Cheikhat d'El-Azhar et pour les établissements religieux similaires d'Alexandrie et Tanta; ils comprennent chacun le Cheikh principal de l'établissement et deux Cheikhs des trois principaux rites musulmans.

Dorénavant le programme de l'Université d'El-Azhar comprendra non seulement la théologie musulmane dans toutes ses branches, la langue et la littérature arabes, les mathématiques, mais aussi les sujets qui pourront être choisis par le Conseil Supérieur et qu'il considérera comme non préjudiciables à la foi musulmane.

Ces nouveaux règlements ont été bien accueillis.

Université égyptienne. — M. Maspero et Ahmad Zaki Bey ont été choisis comme membres du Comité exécutif de l'Université égyptienne.

Le club des Écoles supérieures a tenu récemment son assemblée générale à l'École de médecine; président : Omar Loutfi Bey ; secrétaire : Aly Housny Bey ; membres du comité directeur : docteur Nazmy Bey, Ismaïl Bey Sidky, Abd-El-Hamid Efendi Soleïman, Amin Efendi Kafii, Mohamad Efendi Zaki Aly, Abd-El-Fattah Efendi Id et Salem Efendi Hindaoui.

Un groupe d'étudiants des Écoles supérieures du Caire vient de fonder une « Académie arabe », dont les statuts sont analogues à ceux des Académies françaises. C. D.

En l'Honneur du « poète du Nil ».

Le « poète du Nil », on le sait, c'est Hafiz Efendi Ibrahim ; il est le poète *national* égyptien et, hâtons-nous de l'ajouter, celui qui mérite le plus l'épithète de *national*. En effet ce n'est pas seulement par la valeur artistique incontestable de ses poèmes, qu'il a conquis le premier rang dans la poésie arabe contemporaine; mais c'est plutôt et surtout par le *genre* poétique dans lequel il s'est « spécialisé », et nous pourrions même ajouter, qu'il a créé. On n'ignore pas que c'est au service des causes *politico-sociales* que Hafiz Efendi Ibrahim a consacré son grand talent. Ses chants les plus beaux sont ceux qu'il a fait entendre dans les circonstances les plus tourmentées de la vie égyptienne : *Denchawaï*, *Adieux à Lord Cromer*, *Souhaits de bienvenue à Sir Eldon Gorst* sont des poèmes chauds et vibrants: certains vers sont dans toutes les bouches : un écrivain arabe « qui se respecte » ne doit pas les ignorer.

Tout cela est plus que suffisant pour rendre Hafiz Efendi Ibrahim populaire. Mais, ne l'oublions pas, l'Égypte intellectuelle est en grande majorité syrienne; or pendant ces deux dernières années, les Syriens d'Égypte ont été plutôt « maltraités » par certaines feuilles indigènes et même européennes du Caire. A Hafiz Efendi Ibrahim revenait le soin de calmer les animosités; il l'a fait à plus d'une reprise, et avec succès, en proclamant dans ses vers tout ce que l'Égypte intellectuelle doit à la Syrie. Les Syriens ne pouvaient pas rester insensibles à ce témoignage de sympathie : le *Sarkis Magazine*, comme nous l'avons annoncé dans le numéro de janvier (p. 138), résolut d'offrir un cadeau à Hafiz Ibrahim, en signe de gratitude. La liste de souscription, ouverte par les soins de Selim Efendi Sarkis, ne tarda pas à atteindre le chiffre de deux cents livres. Les souscripteurs étaient exclusivement des Syriens. Même les Syriens émigrés en Amérique ont tenu a s'unir à leurs

frères d'Égypte, pour exprimer leurs sentiments de reconnaissance à Hafiz Efendi.

La cérémonie a eu lieu le 24 mars. Tous les souscripteurs, les membres de la presse et certains notables égyptiens furent conviés au Shepherd's Hôtel, où ils entendirent plusieurs discours et des poèmes, parmi lesquels celui de Assâd Efendi Roustem a été particulièrement remarqué. Nous y lisons des strophes comme celles-ci :

Ami du Syrien, partout où il est, — Prince de la poésie, à toute époque, — Tu mérites d'habiter dans un palais, — De posséder les richesses sans compte et sans mesure — Donnant des ordres et décidant de toutes choses.

Chaque fois que le *Lord* (1) se présenté chez toi, demandant à te voir — En sollicitant avec insistance tes bonnes grâces, — Le serviteur qui est chez toi lui annonce : — Attendez ! mon Maître vous verra dans quelques instants, — Pour le moment il déguste son café mecquois !...

Pour clôturer la séance, Hafiz Efendi lut un poème : l'enthousiasme atteignit son plus haut degré lorsque le poète, debout et tendant la main à ses confrères syriens, leur dit :

Voici ma main et je vous la donne au nom des Égyptiens : — Prenez-la et les deux *éléments arabes* (2) se seront serré la main !

C. D.

La Jeunesse Syrienne. — Une « Association de la Jeunesse Syrienne d'Égypte » vient de se fonder au Caire. Les principaux buts de cette association sont les suivants :

1° Procurer du travail aux membres qui n'en ont pas.

2° Secourir tous les Syriens qui auraient recours à elle, sans distinction de religion.

3° Subventionner tout écrivain ou littérateur qui aurait produit une œuvre remarquable.

4° Fonder un Club.

Les principaux membres de l'Association appartiennent aux meilleures familles syriennes. Voici quelques noms :

Philippe Makhlouj ; Edouard Morkoss ; Elias Kiork ; Elias Saïegh ;

(1) Allusion au poème de Hafiz Efendi Ibrahim : *Adieux à Lord Cromer*, et à ses autres poésies politico-sociales.

(2) Égyptiens et Syriens.

Victor Anhoury ; Chéhabet Samahah ; Emile Jazbek ; Nagib Chiia ; Toujik Fattal ; Choucri Kerdahi.

(*Al Ahram.*)

Le Koran dans les prisons. — Le Cheikh Abd El Wahab An-Najjâr, avocat ; Ahssen Karim et Abdallah Efendi Sirry ont fait don de 46 exemplaires du Koran, à l'administration des prisons égyptiennes, afin que ces livres sacrés soient distribués à ceux qui, parmi les prisonniers, savent lire. C. D.

Somalie italienne.

L'occupation de Danane effectuée au milieu de mars par une colonne de cinq cent douze hommes soutenus par les vaisseaux *Volta* et *Staffetta* est un événement décisif dans la lutte des Italiens contre les Bimals ; la place a été aussitôt fortifiée ; à la fin de mai une communication radiotélégraphique sera installée entre Mogadiscio et Giumbo. Les Bimals n'ont pas opposé de résistance ; ils perdent en Danane un lieu de réunion et un marché qui avait pour eux une certaine valeur ; enfin, l'occupation les prive des puits de la côte dont ils ne peuvent guère se passer. Dès le lendemain de l'occupation, les Italiens se sont préoccupés d'une intervention possible du Mad Mullah. Déjà, la crainte d'une attaque du Mad Mullah les avait fait renoncer à l'envoi de deux officiers chargés d'étudier divers points de la côte. D'après le *Corriere della Sera*, des Bimals se seraient rendus dans le territoire de Noyal (Somalie septentrionale) pour solliciter le concours du Mad Mullah et auraient obtenu des promesses de secours. Trois envoyés du Mad Mullah auraient pris part à des combats contre les Italiens. Le Mad Mullah s'adressait en même temps aux Aguiran, tribu comptant deux cents fusils et habitant le territoire des Balbi où l'Uebi se perd dans les sables, pour obtenir d'eux les informations sur le pays et sur les forces italiennes. Informé de ces faits, le gouvernement central envoyait le cav. Cappello, régent du consulat d'Aden, au Mad Mullah pour le dissuader de secourir les Bimals. Le Mad Mullah promit de demeurer neutre à condition qu'un certain nombre de fusils lui fût offert, et que l'on détruisît une « garesa » d'Osman Mahmoud, sultan du Medjurtine, avec lesquels il était en guerre. Le cav. Cappello obtint d'emmener avec lui trois émissaires du Mad Mullah chargés de conseiller la soumission aux Bimals ; dans une première réunion des chefs Bimals tenue aux environs de Merca le langage des trois émissaires fut douteux : il fallut convoquer une seconde réunion pour les décider à con-

seiller nettement aux Bimals de faire la paix. Les promesses faites au Mad Mullah n'ayant pas été tenues, il fit bientôt parvenir des avis tout contraires aux Bimals, les poussa à la lutte, et s'efforça de les faire secourir par les Aguiran. Lui-même toutefois était empêché d'intervenir directement ; en lutte avec les sultans Osman Mahmoud, des Medjurtine, et Yousouf Ali, d'Obbia, il ne pouvait quitter son pays où son prestige religieux lui assure la souveraineté.

Au commencement d'avril, les Bimals étaient donc isolés et privés du secours qui leur eût été le plus utile. Les derviches ont tenté par la suite d'attirer à eux la tribu des Golnin, qui habite une région très fertile non loin de Merca entre l'Uebi Scabeli et l'Uebi Gofca ; ils se sont rendus chez les Golnin avec une nombreuse escorte pour y faire une active propagande, mais le chef des Golnin, Abou Baker, les a attaqués et battus et leur a tué une centaine d'hommes. Les Golnin sont les ennemis héréditaires des Bimals, auxquels ils ne se sont alliés momentanément que sous l'empire de pressantes nécessités. — Les Italiens ont obtenu la soumission des Aguiran. Enfin le Mullah, récemment battu par les sultans d'Obbia et de Medjurtine et pris entre deux feux, semble désormais incapable de causer de l'inquiétude aux Italiens.

Reste à régler la question de la contrebande des armes sur la côte de la Somalie méridionale ; on sait qu'une conférence réunie à Bruxelles le 28 avril doit travailler à la revision des articles de l'Acte général de Bruxelles relatifs à la répression du commerce des armes et des munitions ; une réunion préparatoire a eu lieu à Londres ; le gouvernement italien y a envoyé le commandant Cerrina Ferroni, chargé d'assister, comme délégué technique, le chargé d'affaires italien à Londres.

A. C.

Afrique occidentale.

M. O. Browne, qui fit autrefois partie de l'État-major médical de l'Afrique Occidentale, écrit de Corozal, en Honduras Britannique, au *Times*, à propos d'un article sur le Pan-Islamisme, publié dans ce journal, le 21 janvier, et dans lequel il était question des « fétichistes barbares qui s'appellent Musulmans dans l'Afrique Occidentale ».

Il dit à ce sujet qu'il n'existe pas de « partie plus respectable ou de meilleure conduite de la communauté en Afrique Occidentale », que les Musulmans « forment l'épine dorsale intellectuelle et militaire du pays », et que les fétichistes barbares sont les « tribus non soumises contre lesquelles le soldat musulman est le meilleur aide ».

RUSSIE

Les Musulmans de Russie.

La Société musulmane de la propagation de l'enseignement, fondée à Bakou, fait entrer, à ses propres frais, dans les différentes écoles russes, plusieurs jeunes Musulmans qu'elle destine au professorat. Elle a envoyé, encore à ses frais, une mission scientifique à Constantinople.

D'autre part les femmes musulmanes, à Ova, viennent de fonder une société pour le développement de l'instruction féminine. Les statuts de cette Société ont été approuvés par le gouverneur.

Le Paradis de Mahomet.

Tel est le titre d'une pièce de théâtre, qu'une troupe en tournée voulut représenter à Bakou. Les Musulmans de cette ville, sachant que des détails injurieux à l'adresse du Prophète se trouvaient dans ladite pièce, s'entendirent pour fermer leurs maisons de commerce, jusqu'à ce que la représentation fût interdite. Et comme une partie très importante du commerce se trouve être entre les mains des Musulmans, le gouverneur de Bakou dut intervenir pour empêcher la représentation.

Une Alliance impossible.

Les journaux annonçaient, vers le commencement de mars, que l'Union du peuple russe prenait les Musulmans sous sa protection et désirait les voir se fondre dans son parti.

Abomination ! s'écrie Ahmed Bey Agayeff. Une pareille alliance est contre nature ; on trahirait, en la contractant, sa religion et son peuple. Peut-on seulement penser à faire cause commune avec un parti dont

le programme se résume en ces mots : Religion orthodoxe et nation russe ?

Le gouvernement favoriserait, continue l'auteur de l'article, une pareille tentative. Un homme bien connu dans le Caucase, Mohammed Aga Schahtakhtinsky, aurait pris la tête du mouvement et fonderait, grâce à des subsides qui lui auraient été accordés, un journal en langue turque, *Roûs Ittihâdi* « L'Union russe », paraissant à Kazan. Et, malheureusement, lisons-nous encore, Mohammed Aga Schahtakhtinsky n'est pas seul ; d'autres Musulmans prendraient part à son œuvre.

La Réponse du souverain à la noblesse.

Le titre ci-dessus est celui d'un éloquent article d'Ahmed Bey Agayeff. On sait que les délégués de la noblesse russe avaient tenu, vers cette date, un Congrès à Moscou ; elle avait envoyé au Czar une adresse dans laquelle, protestant de sa fidélité, elle exprimait son désir de voir revenir l'ancien état de choses.

Partant de ces données, Ahmed Bey Agayeff rappelle ce qui s'est passé en France, pour la Déclaration des Droits de l'homme, et, plus tard, dans tous les autres pays d'Europe. La noblesse a perdu ses prérogatives et ses immunités ; organe social, non point naturel, mais artificiel, et créé par les souverains, elle a cessé partout d'être une partie essentielle de l'État. L'aristocratie française avait donné, en renonçant à ses privilèges, un bel exemple d'abnégation ; quelques nobles russes ont montré la même grandeur d'esprit, mais ils sont rares.

Le souverain a répondu que, tout en remerçiant ses sujets de leur attachement, il espérait qu'ils ne feraient plus d'opposition à la nouvelle organisation sociale. Agir autrement serait sortir de la légalité : les nobles vont-ils devenir des fauteurs de troubles et des révolutionnaires ?

A Saint-Pétersbourg. — Sous la signature « Mikhaïl Bey », le fils d'un général avait publié, dans la *Rossia*, un grand nombre d'articles relatifs aux Musulmans. L'esprit dans lequel étaient rédigés ces articles a valu à leur auteur d'être mis en prison.

Affaires religieuses. — Quelques jeunes Musulmans de Balakhani ont fait garnir de pierres, de façon à les rendre praticables, les chemins orientés dans la direction de la *Kibla*, et pris la dépense à leur charge. Ce témoignage de zèle leur a valu des remerciements.

Le Mouvement social.

Kâbil-i-tevedjdjuh « Digne d'attention » ; voilà le titre que donne l'*Irchâd* à un article de Feredj Ullâh Pichnemâzzâdè, sur la communauté musulmane de Nakhou, digne d'éloges en tous points, 90 p. 100 de ses membres, tout en étant des Musulmans fervents et convaincus, sont des partisans de l'instruction et du progrès, toujours prêts à encourager les efforts de ceux qui se souviennent de la parole divine : « Celui qui sait n'est pas l'égal de celui qui ne sait pas. »

C'est ainsi que 4.700 roubles ont été réunis par souscription pour fonder une école spirituelle. Pour la construire, la communauté a décidé d'acheter, moyennant 2.000 roubles, un terrain à proximité de la mosquée, et un généreux donateur, Hâdjî Mohammed Sâdik Aga 'Alîyeff, a pris à sa charge le restant des dépenses, soit 8.700 roubles. Ce n'est pas la première fois que Hâdjî Mohammed donne des marques de sa générosité ; il a autrefois largement contribué à la fondation de l'école russo-tartare, où 150 enfants musulmans sont élevés.

Banque Musulmane. — Un groupe de capitalistes musulmans a décidé de créer une banque musulmane à Saint-Pétersbourg. Cette banque aurait des branches à Tiflis, Boukhara, Khiva, Téhéran, Kachgar, Calcutta et autres villes.

Le nom de cette nouvelle institution serait *L'Orientale*, et son but serait de suppléer aux besoins commerciaux et industriels des Musulmans du monde entier (1).

L. B.

(1) *Evening News.*

TURQUIE

L'attitude prise par l'Italie vis-à-vis de la Turquie n'a pas été sans provoquer, dans tous les milieux musulmans, ottomans ou autres, de pénibles réflexions. On s'est expliqué difficilement qu'au moment même où la politique allemande prodiguait une fois de plus ses amitiés impériales au Sultan de Constantinople, les échanges de vues qui devaient resserrer les liens de l'Allemagne et de l'Italie, se soient manifestés par une démonstration navale humiliante pour l'esprit national turc.

Henri IV estimait que Paris valait bien une messe. La diplomatie moderne n'en est pas à préférer les sentiments aux réalités. Entre le sentiment qui unit les deux cours de Yildiz Kiosk et de Postdam, et la réalité des intérêts européens, il n'y avait de place que pour la mobilisation de la flotte italienne. L'esprit national turc doit se contenter des sourires, des amabilités qui ont été le palliatif de cette amertume.

Peut-être, en y réfléchissant, les Turcs, qui dans l'Orient ottoman représentent la nationalité la plus digne de toutes les sympathies de l'Europe intelligente et avertie, verront-ils dans ces aventures une responsabilité de plus au passif du régime qu'ils subissent. Sans lui la Turquie libérée aurait sa place dans le concert des grandes puissances, au lieu d'être le jouet de leurs caprices.

Les incidents des Postes et de Derna, les terrains contestés, les dessous financiers des affaires d'Héraclée, autant de causes apparentes de la nouvelle atteinte portée au prestige de l'Islam et de l'Empire ottoman. La cause profonde en est dans le désordre matériel et moral, dans l'anarchie lamentable où le despotisme maintient des populations dévouées aux idées de progrès et qui n'aspirent qu'à la liberté.

Sans doute, quelques tueries encore pourront donner aux agences télégraphiques l'occasion de signaler les « attentats contre l'ordre ». Sans doute les mouvements de troupes qui se concentrent vers les frontières de la Perse et de la Russie caucasique préparent quelque autre dérivatif plus sanglant. Jamais peut-être les événements qui s'accomplissent en Turquie et ceux plus graves qui se dessinent, n'ont donné plus complètement raison aux esprits clairvoyants qui demandent pour les peuples la libre disposition d'eux-mêmes, dans la pleine conscience de la vérité, en Orient comme en Occident.

A. L. C.

Le Mouvement révolutionnaire en Asie Mineure.

Nos lecteurs remarqueront d'eux-mêmes le point de vue caractérisé auquel se place l'auteur de la note qui suit, sur le Mouvement révolutionnaire en Asie Mineure. *Les nouvelles transmises en Europe par la presse de divers pays, ne concordent plus exactement avec les renseignements qui se trouvent exposés ainsi. La* Pall Mall Gazette *du commencement d'avril signalait, d'après l'agence Reuter, le massacre de* 60 *Arméniens à Van par la populace musulmane. Au même moment, la* Birmingham Post *insistait sur les manifestations violentes de l'antagonisme des Chrétiens et des Musulmans, en transmettant le bruit d'agressions par les révolutionnaires arméniens contre les Musulmans.*

Deux faits nous semblent hors de doute. L'un est que, pour la première fois, il y a eu, dans le mouvement de réaction contre le régime Hamidien, entente discutée et réfléchie entre les éléments pondérés des milieux musulmans et chrétiens. Il ne paraît pas douteux que, depuis, les prévisions gouvernementales se soient trouvées en partie réalisées par des désordres dans lesquels on trouve engagés à la fois les pires éléments de la population arménienne et de la population ottomane. A qui incombe en réalité la responsabilité de ce deuxième acte ? Il faudrait, pour s'en rendre compte, pouvoir se reporter aux rapports des consuls des diverses puissances avant qu'ils aient subi la censure diplomatique. A. L. C.

La *Revue du Monde Musulman*, citant Halil Halid, déclarait récemment (nº de février, p. 417) : « Le mouvement qui ébranle toute l'Asie Mineure n'est pas arménien, mais ottoman et musulman. » C'était constater une évolution facile à prévoir. Lorsque les Arméniens, qui furent les initiateurs du mouvement contre le régime despotique et arbitraire du gouvernement turc, commencèrent leur propagande, ils ne doutaient pas qu'un jour leurs voisins musulmans apprécieraient leurs efforts et entreraient dans leur voie ; les Arméniens en effet réclamaient la justice, la liberté individuelle, la liberté de la Presse, et non un royaume d'Arménie, ainsi que le propageait à dessein le gouvernement, afin d'exciter l'élément turc contre eux.

Les récentes émeutes musulmanes d'Asie Mineure prouvent que la patience du peuple est à bout, et qu'il ne veut plus tolérer la désorganisation et le despotisme du gouvernement actuel. Castamouni, Sinope, Trébizonde, Erzeroum, Bitlis, Diarbékir, Derzim, Smyrne et Van se sont soulevés ; demain ce sera un autre vilayet ou un autre sandjak qui se révoltera ; le mouvement arabe, kurde, etc., n'est pas moins significatif:

les nations opprimées ne désarmeront que le jour où les justes réclamations des différentes races seront entendues et auront amené le changement tant désiré.

Voici ce que dit le journal d'Égypte *Le Turc*, nº 121, au sujet des événements de Castamouni :

« Au moment des élections au conseil municipal, le gouvernement invita la population par des affiches à procéder aux élections. Le peuple, qui n'attendait qu'une occasion favorable pour exprimer son mécontentement, se rassemble devant la maison du commandant militaire. Après bien des difficultés, trois d'entre eux sont introduits devant le commandant militaire et disent : « Puisque nous ignorons l'état des revenus et des dépenses de notre ville, nous ne pouvons voter ; celui qui sera élu par nous devra nous rendre des comptes et faire son devoir consciencieusement, alors nous marcherons. Quant aux contributions personnelles qu'on vient de créer, elles ne sont pas légales, puisqu'on ne fait aucune distinction entre le pauvre et le riche ; un apprenti, par exemple, doit payer le même impôt que le patron. En outre, presque tous les nobles sont exempts d'impôts ; le plus important négociant du pays, qui est notre vali, ne paye aucun impôt ; donc nous ne donnerons pas un sou. » Ils se plaignent aussi d'autres abus et prient le commandant militaire de présenter leur requête au Sultan. Inquiet, le commandant répond : « Ce ne sont pas là mes affaires ; je suis un fonctionnaire militaire et je n'ai pas le droit d'intervenir dans des questions de ce genre. » Par ces mots il pensait congédier la foule, mais celle-ci résiste. Enfin il réussit à la disperser en lui faisant maintes promesses.

Quelques jours plus tard, les habitants de la ville qui avaient en vain attendu une réponse, courent au bureau télégraphique et font sortir les employés. D'anciens télégraphistes militaires qui se trouvaient dans les rangs des rebelles, se mettent en communication avec Constantinople ; l'agitation est grande ; les fonctionnaires de la ville chôment et passent leur temps dans les cafés. Quant au vali, pris de peur, il reste enfermé dans sa demeure. Vers minuit, une réponse vient de Constantinople : — Le Sultan envoie ses salutations au peuple et lui recommande le calme et la raison ; le nouvel impôt est perçu pour l'entretien de l'armée ; la loi est encore sur le tapis et la décision finale sera communiquée au peuple. — Ce dernier se contente et se retire ; mais il revient à l'assaut le lendemain. Le premier secrétaire du Sultan demande au peuple de se disperser et lui promet qu'un fonctionnaire spécial sera envoyé à Castamouni pour faire une enquête. « Nous ne croyons pas à l'envoi d'un fonctionnaire, répondent les insurgés, vous nous trompez. Nous voulons parler à notre Sultan, pourquoi ne vient-il pas au bout de la ligne télégraphique ? Nous n'avons donc pas de roi ? » La foule augmente, les

Grecs et les Arméniens s'étant unis aux Musulmans, et en attendant la réponse, la foule crie à chaque heure : « Vive le Sultan ! » Enfin on annonce l'arrivée du monarque et on lui dit qu'il peut se mettre en communication avec lui. Il demande alors au souverain le renvoi du vali et du receveur général, et il cite tous les faits, les mensonges, et la corruption du vali ; le peuple se retire satisfait, en apprenant l'ordre du renvoi des deux personnages.

Cette effervescence ne règne pas seulement à Castamouni même; elle a gagné les alentours, et les paysans, à leur tour, se sont rendus à leurs chefs-lieux et se sont plaints de leur situation.

Même mouvement à Sinope, où le peuple court au télégraphe et obtient satisfaction.

La pendaison du lieutenant Nadji, fonctionnaire du dépôt d'armes et de provisions de guerre, mit fin à l'insurrection de Trébizonde. Il avait tué le général de division, Hamdi Pacha, lequel, à cause de sa tyrannie, avait été condamné à mort par le Comité des Jeunes Turcs « Union et Progrès ». Nadji avait été désigné pour exécuter cette sentence ; il ne cessa de répéter : « J'ai sauvé mes camarades de la tyrannie ; j'ai rendu un petit service à la sécurité des Ottomans. On en verra encore bien d'autres ! » D'après une lettre de Trébizonde, le malheureux lieutenant a été égorgé dans sa prison, afin qu'il ne puisse pas s'adresser à la foule au moment de son exécution publique, qui eut lieu à 4 heures du matin.

L'insurrection de Trébizonde était à peine étouffée, qu'une rébellion éclatait à Erzeroum. Un nouvel impôt, celui-là même dont il a été question pour Castamouni, en fut le prétexte. Le peuple refusa de payer cet impôt, organisa une grève générale, envahit le palais du gouverneur et assassina le chef de gendarmerie et son fils, ainsi que plusieurs agents de la police, et emprisonna le vali. Le commandant militaire ordonne alors à la troupe de charger la bande d'émeutiers; elle refuse de tirer ; il craint une démonstration militaire et s'adresse par télégramme au général. Une dépêche arrive de Yildiz Kiosk commandant au peuple de rentrer dans l'*ordre* ; mais il proteste et se plaint de la tyrannie du gouverneur. La Sublime Porte décide la destitution du gouverneur et le fait remplacer par un autre.

Le nouveau vali fit secrètement des recherches et découvrit les instigateurs de la révolte; il leur arracha des aveux par des tortures et des coups de bâton ; ces tortures furent si cruelles que deux hommes

succombèrent. Les femmes turques, en apprenant ces tristes nouvelles, envahirent le palais du gouverneur aux cris de « Assassin ! » Cette démonstration des femmes eut pour effet de faire cesser les tortures. Sur les 170 personnes arrêtées, 80 furent mises en liberté; les 90 autres furent traduites devant le juge.Le procès dura trois semaines et finit le 28 janvier 1908.

Voici les sentences prononcées :

Huit des révolutionnaires furent condamnés à mort ; 18 à l'emprisonnement perpétuel ; 11 à 15 ans de prison ; 14 à 10 ans de prison ; — parmi ces derniers se trouvait le Circassien Ali, sujet russe, — un autre, à 5 ans de prison, 3 à 3 ans de prison (un de ces derniers avait blessé le vali destitué, Ata Bey) 14 à 1 an de prison, deux jeunes gens à 6 mois de prison, enfin 19 étaient acquittés. En outre, le Conseil des ministres réunis à Yildiz Kiosk, le 30 novembre dernier, avait décrété que les soldats d'Erzeroum qui n'avaient pas fait leur devoir au moment de la mutinerie, seraient envoyés à Bagdad et remplacés par la garnison de Trébizonde. Aussitôt que cette nouvelle se répandit parmi les soldats, ceux-ci firent savoir qu'ils ne se dérangeraient point et qu'ils se verraient forcés de se mutiner, si on songeait à l'application de cette décision. Les arrestations des Turcs aussi bien que des Arméniens continuent à Erzeroum.

Pendant que ces faits se passent à Erzeroum, Diarbékir se révolte, et c'est un derviche, Mehmet Aboul Fazel, qu'on arrête, comme l'auteur des désordres.

On trouva sur lui des papiers révélant ses agissements contre le gouvernement. Comme il refusait de répondre à ses juges, on l'envoya à Constantinople ; le Préfet de police cherchait à lui faire arracher des aveux, mais les tortures infligées furent si inhumaines, que le malheureux succomba, sans avoir toutefois rien avoué. Plusieurs des insurgés furent exilés à Tripoli de Barbarie.

C'est un Kurde, Ibrahim, élevé à la dignité de Pacha du régiment kurde Hamidié, qui avait causé les troubles. Par son oppression et ses cruautés, il excita le peuple qui s'adressa à Constantinople pour être délivré de ce fléau. Il avait, entre autres, en 1901, pillé les tribus nomades Schammar et Anaza pour s'enrichir du butin ; de 1901 à 1904, il renouvela ses pillages, commit plusieurs assassinats et dévalisa la tribu nomade Dréhi des montagnes de Karadja-Dagh ; en 1905, il donna l'ordre à ses soldats de piller plusieurs villages des environs de Diarbékir. Les principaux habitants de la ville, apprenant les nouveaux exploits de ce brigand qui se rapprochait de plus en plus de la ville

même, firent un appel au gouvernement : ils fermèrent d'abord tous les magasins de la ville, s'emparèrent du poste télégraphique et demandèrent le châtiment d'Ibrahim Pacha. Le gouverneur militaire se hâta vers le bureau télégraphique et ordonna aux révoltés de se disperser; mais ceux-ci refusèrent et des communications furent échangées malgré lui entre Diarbékir et la capitale. Le lendemain une dépêche promet qu'on s'occupera de la cause des mécontents. Ils attendirent vainement des jours, des semaines et des mois, et Ibrahim Pacha reçut non un blâme, mais une décoration de Yildiz Kiosk. En 1906, le bandit se contenta de déposer ses hommages aux pieds du Sultan Rouge ; mais en 1907 ses exploits recommencèrent: il saccageait, pillait, tuait dans les endroits avoisinant Diarbékir, comme Alep, Édesse, Mardin, Dérik, Djérik, Sévarak, et arriva enfin jusqu'à l'enceinte de Diarbékir.

Le peuple turc, les Arméniens, les fonctionnaires du gouvernement même, étaient dans l'épouvante, car on craignait qu'Ibrahim ne portât cette fois ses attaques contre la ville, et vers la fin d'octobre, environ 700 à 800 personnes marchèrent sur le palais du vali en lui demandant de sévir contre Ibrahim. Le gouverneur n'osa paraître devant le peuple et lui envoya simplement son sceau pour sceller sa requête ; la foule envahit de nouveau le poste télégraphique qui resta pendant onze jours en son pouvoir ; 400 hommes gardaient le bâtiment, la police fit paisiblement sa ronde en ville et n'intervint pas. Le onzième jour, la réponse définitive arriva de Constantinople : Ibrahim Pacha est condamné à paraître devant ses juges, des inspecteurs spéciaux seront députés de Constantinople à cet effet, et le vali sera déposé. En effet, des inspecteurs arrivent à Diarbékir, mais au lieu de s'occuper d'Ibrahim et de ses méfaits, ils recherchent les noms des révoltés pour les châtier, et Ibrahim n'est pas inquiété.

Il y a deux mois, ce même Ibrahim a envoyé à Constantinople, comme présent à Abdul-Hamid, 140 mulets chargés de beurre. Ibrahim est possesseur de nombreux troupeaux — 60.000 moutons, quelques centaines de chameaux, des mulets, des chevaux, etc., — de prairies et de champs, de 400 villages, dont les habitants ne payent aucun impôt et sont exempts du service militaire.

L'agitation de Diarbékir a gagné Kharpout, où une lutte se prépare et où un soulèvement est imminent. Cette effervescence est aussi due en partie aux événements de Dersim, où le gouvernement est impuissant à réprimer la révolte des Kurdes.

Bitlis eut aussi son insurrection. Le gouverneur, Férid Pacha, était un vrai fléau pour le vilayet ; non seulement on lui reproche la plus grande corruption dans l'exercice de ses fonctions, car tout pouvait s'acheter à prix d'argent, mais même les fonctionnaires du gouvernement ne pouvaient toucher leur solde, s'ils n'étaient pas entièrement dévoués à sa personne, c'est-à-dire, s'ils ne consentaient pas à être ses espions ; certains se voyaient ainsi privés de leur salaire depuis six mois ou un an. Les juges étaient impuissants à faire leur devoir; les tribunaux devaient acquitter ou punir selon les ordres du vali. Le maire de Bitlis ayant osé élever la voix contre les abus de Férid Pacha, fut envoyé en exil. Ce fut le signal du soulèvement. Un tremblement de terre et une disette avaient encore ajouté à la détresse générale. Un vendredi le peuple se rassemble dans la mosquée, sous prétexte de faire des prières publiques en vue des calamités; le cheikh lui adresse des paroles vibrantes et tous se ruent sur le palais du vali; celui-ci tombe entre les mains des rebelles ; il risque de succomber sous leurs coups ; mais il réussit à s'évader tête nue et pieds nus et, grâce aux soldats qui viennent à son secours sous la conduite du commandant militaire, Djelal Pacha, il peut se réfugier à la caserne. Les insurgés craignent un instant que les soldats ne tournent leurs armes contre eux, mais il n'en est rien. Alors apercevant un des espions du vali, ils le saisissent et le tuent à coups de couteau ; son cadavre est traîné dans les rues de Bitlis au bout d'une corde ; on dit qu'il avait près de 600 blessures. Ensuite les révolutionnaires, comme ailleurs, assiègent le bureau télégraphique et demandent le renvoi du vali ; ils obtiennent satisfaction au bout de trois jours ; pendant tout ce temps Férid Pacha restait prisonnier à la caserne. Comme ancien espion dévoué à Yildiz Kiosk, il eut pour tout châtiment une promotion : il fut nommé au poste de vali à Trébizonde et le vali de Trébizonde fut envoyé à Bitlis.

A Smyrne, la révolte fut étouffée dès le début par l'arrestation des principaux meneurs.

A Van, le gouvernement, averti par un traître, put prévenir l'insurrection avant qu'elle éclatât. Les autorités s'étaient emparées des munitions, d'armes, de cartouches et de dynamite que les Arméniens avaient amassées et soigneusement cachées ; mais ceux-ci sauvent leurs biens en lançant une bombe sur le passage de la troupe qui transporte ces provisions de guerre chargées sur des voitures. L'alarme est si

grande que tous les soldats prennent la fuite. Une nouvelle troupe est envoyée et la lutte dure jusqu'à minuit.

Les dernières nouvelles de Van nous annoncent un commencement de massacres; la population arménienne de Van et des environs est en danger; ce peuple martyr ne sera sauvé que le jour où les Puissances Européennes s'occuperont sérieusement de lui, comme elles s'occupent de la Macédoine; l'article 61 du traité de Berlin donne ce droit aux Puissances (1).

Comment s'étonner, en présence de pareils événements, des votes du Congrès des partis d'opposition de l'Empire Ottoman, tenu en Europe en décembre dernier.

Voici ce que les groupes unis de ce Congrès demandent :

1° L'abdication du sultan Abdul-Hamid ;

2° Le changement radical du régime actuel ;

3° L'institution d'un régime représentatif (Parlement).

Les mesures suivantes sont acceptées et recommandées par le Congrès :

1° Résistance armée aux actes du pouvoir ;

2° Résistance non armée par la grève politique et économique, la grève des fonctionnaires, de la police, etc. ;

3° Refus de l'impôt ;

4° Propagande dans l'armée : les soldats seront invités à ne marcher ni contre la population, ni contre les révolutionnaires ;

5° Insurrection générale ;

6° D'autres moyens d'action imposés par les circonstances.

Je n'ai parlé ici que de l'Asie, mais on n'ignore pas que récemment les Turcs ont eu recours à Salonique, à Andrinople, et à Constantinople, aux procédés révolutionnaires. D'un bout à l'autre de l'Empire Ottoman, l'action révolutionnaire est engagée ; les différents partis sont unis dans un but commun et dans l'espoir d'une ère nouvelle de justice et de liberté.

K.-J. Basmadjian.

(1) « La Sublime Porte s'engage à réaliser sans plus de retard les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens, et à garantir leur sécurité contre les Tcherkesses et les Kurdes. Elle donnera périodiquement connaissance des mesures prises à cet effet aux Puissances, qui en surveilleront l'application. » (Art. 61 du Traité de Berlin.)

Le Théâtre du Sultan [1].

Le Sultan, qui aime beaucoup le théâtre, ne regarde pas à la dépense quand il s'agit du sien.

Le principal mime du Sultan est à la fois directeur, intendant, régisseur et premier rôle du théâtre impérial. Il s'appelle Atkoudo Bouffo Strabolo.

Son influence sur le Sultan est grande. Connaissant ses goûts, il lui fait jouer ses pièces favorites. Aussi a-t-il le titre de général. Il porte un uniforme de fantaisie, ainsi que les autres acteurs.

Tous les dignitaires de la cour sont invités aux représentations ; c'est pour eux une grande faveur.

Instruction publique.

Des réformes sont introduites dans les deux orphelinats de Constantinople. Une commission spéciale est chargée de reviser les programmes d'enseignement et les règlements administratifs du Dâr uch-Chefaka ; au Dâr ul-Khaïr 'Alî, un atelier de menuiserie est créé. En outre, il est question de donner plus d'importance à l'atelier de tailleur qui existe dans ce dernier établissement; il pourrait, en fournissant les uniformes des élèves des internats, au moins en partie, augmenter notablement ses ressources (2).

***

La section de l'École professionnelle de filles Hamidié existant à Smyrne sera transformée en une école autonome, ayant le même programme que l'établissement similaire de Constantinople (3).

Une Commission spéciale, composée de techniciens, a été formée en vue de la publication d'un annuaire de l'Instruction publique. Cet annuaire comprendra, avec les renseignements de tout ordre concernant les écoles des divers degrés, les documents officiels relatifs à l'instruction publique (4).

Enseignement du droit. — Le ministère de l'Instruction publique, à Constantinople, vient de décider la fondation d'une École de droit à Bagdad ; un *Iradé Sanieh* a ratifié cette décision. (*Al-Ahrâm.*)

(1) *Neueste Nachichten für Residenz und Stadt Braunschweig*, 7. 4. 1908.
(2) *I.*, 12 et 18. 3. 1908.
(3) *I.*, 18. 3. 1908.
(4) *I.*, 3. 4. 1908.

Les professeurs à l'École de droit, nouvellement fondée à Alep, viennent d'être nommés. Leur nomination a été présentée à la ratification de la Sublime Porte. (*Liwâ.*)

Nous avons déjà parlé de l'École de droit fondée à Salonique l'année dernière. Une correspondance de Vienne, en date du 6 avril, fournit, sur elle, d'intéressants renseignements dont voici le résumé.

Depuis six mois environ, fonctionne à Salonique une École de droit fondée par Hilmi-pacha, pour former des jeunes gens destinés à occuper des postes de juges en Macédoine. Les professeurs sont au nombre de huit ; ils ont étudié le droit à l'étranger, et surtout à Paris ; 361 étudiants la fréquentent. Cette Faculté prospérait jusqu'en ces derniers temps, lorsque, soudain, les autorités turques s'aperçurent que les professeurs étaient trop libéraux et que leur enseignement exerçait une influence pernicieuse sur les sujets fidèles, surtout sur les Albanais, qui avaient été jusqu'à fonder un comité dont les tendances étaient sur beaucoup de points semblables à celles des Jeunes-Turcs.

Les autorités en furent d'autant plus impressionnées que beaucoup d'officiers de l'armée active assistaient aux leçons. Aussi, ces jours derniers, de nombreuses arrestations d'étudiants et d'officiers furent opérées. Quelques-uns ont été retenus en prison, d'autres déportés et d'autres encore durent retourner dans leur pays natal, ce qui diminua singulièrement le nombre des étudiants et met l'École en une situation périlleuse, étant surveillée de très près par les autorités.

Médecine.

L'accroissement de la population de Constantinople rendait nécessaire l'agrandissement de l'hôpital Hamidié des femmes, dont les 140 lits ne suffisaient plus. Leur nombre a été porté à 250. On sait que cet hôpital, remarquablement aménagé et entretenu, est l'un des plus importants de Constantinople (1). L. B.

La Pharmacie en Turquie.

En Turquie, celui qui avait acquis quelques connaissances dans une pharmacie, pouvait autrefois ouvrir une officine aussi bien dans la capitale qu'en province. Il n'y a pas plus de trente ans que la Faculté de médecine s'émut de la situation et de ses conséquences fâcheuses ;

(1) *I.*, 13. 3. 1908.

elle ouvrit un cours de pharmacie à la Faculté même ; à partir de ce jour, tous les pharmaciens furent invités, soit à suivre ce cours, soit à se présenter à un examen. Une inspection des pharmacies fut créée pour l'application de cette nouvelle ordonnance ; dès lors commença la chasse aux pharmaciens sans diplôme ou sans permis, et bon nombre de pharmacies et presque toutes les herboristeries de Constantinople furent fermées. Les pharmaciens qui depuis une dizaine d'années exerçaient leur art, passaient un examen devant un Conseil formé de professeurs de la Faculté de médecine qui leur délivraient un permis, les autorisant à continuer leur profession. L'examen comprenait les matières suivantes: pharmacologie, chimie, notions de botanique et de matière médicale. Le chimiste du Sultan actuel, était un des examinateurs ; il a su habilement acquérir une belle fortune en préparant en six mois ses élèves à leur permis, pendant que les autres se voyaient contraints de suivre les cours de pharmacie ou de fermer boutique. Les privilégiés furent les herboristes qui, grâce à leurs relations puissantes, ont pu rouvrir leurs officines à condition de ne pas vendre des substances toxiques (ils en vendent tout de même et ouvertement !). On se demandera peut-être à quel genre de protection ces herboristes devaient leur bonne fortune!

Ces herboristes sont en même temps médecins ; ils vendent l'arsenic, le sublimé, le calomel, le précipité rouge, la cantharide, etc., ils fabriquent des préparations spéciales pour provoquer l'avortement, des électuaires aphrodisiaques, des pâtes épilatoires, etc. De là leur influence, et le gouvernement a été lui-même impuissant à réprimer ces abus.

Actuellement il y a deux Écoles de pharmacie à Constantinople et deux à Beyrouth ; celles de la capitale sont établies à l'École médicale civile et à l'École militaire de chirurgie sise à Haïdar-Pacha. Pour se faire admettre à l'une de ces Écoles, il faut présenter un certificat d'études et avoir fait un stage d'au moins trois ans dans une pharmacie. La durée des cours est de quatre ans ; en voici le programme:

Première année préparatoire. — Mathématiques, géographie, grammaire turque et grammaire française.

Deuxième année. — Chimie inorganique, physique, minéralogie et géologie.

Troisième année. — Botanique médicale, pharmacologie, chimie organique.

Quatrième année. — Zoologie et matière médicale.

A la fin de chaque année, un examen a lieu, et quand ils terminent

leurs études, les candidats se présentent à un nouvel examen final, résumant l'enseignement des trois dernières années, et à un examen pratique sur l'art pharmaceutique ; le candidat reçu obtient alors le diplôme de « maître en pharmacie ». Voilà la teneur de diplôme actuel.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE CONSTANTINOPLE.
DIPLÔME DE MAÎTRE EN PHARMACIE DE L'ÉCOLE MÉDICALE CIVILE.

AU NOM DE S. M. I. LE SULTAN ABDUL-HAMID KHAN II.

Nous Dr... Directeur de l'École Imp. de Médecine, vu le Certificat d'aptitude au grade de Pharmacien du... (date) de l'Hégire, délivré par les professeurs de l'École de médecine civile à Mr... né à... l'an... Ratifiant le susdit Certificat, donnons par ces présentes à Mr... le Diplôme de Maître en Pharmacie pour en jouir avec tous les droits et prérogatives attachés au grade que ce Diplôme lui confère.

Fait à l'École de médecine, sous le sceau du Gouvernement et celui de la Faculté. Constantinople, le...

Le directeur de la Faculté de médecine et administrateur des Affaires médicales civiles de l'Empire.

Signature de l'Impétrant. (*Signature.*)

(*Suivent les signatures des professeurs.*)

En Turquie, la désignation de pharmacien de première ou de deuxième classe n'existe pas; mais il y a une autre distinction : le pharmacien diplômé peut s'établir dans tout l'Empire, même à Chypre et en Égypte ; le pharmacien qui n'a qu'un permis ne peut s'établir dans les grands centres et n'a le droit d'exercer sa profession que dans les endroits où il n'y a pas de pharmacien diplômé.

En Turquie, le pharmacien est considéré comme une sorte de médecin, surtout dans le peuple qui le consulte plus souvent que le médecin même. Chaque pharmacien a son médecin et chaque médecin a son pharmacien attitré ; en d'autres termes, chacun des deux recommande l'autre à sa clientèle. Il arrive parfois qu'un médecin, pour rendre service à son pharmacien, prescrit à ses malades telle et telle spécialité préparée par celui-ci ; par exemple, le médecin spécifie sur son ordonnance « Goudron Merhametdji » qui est une liqueur de goudron ordinaire préparée d'après le Codex et qui se vend sous ce nom

chez son pharmacien; jamais le médecin ne permettra à son client de se servir d'un autre goudron ou de faire préparer ses ordonnances ailleurs que chez son pharmacien ; ce dernier, en revanche, envoie tous ses clients à son médecin.

Le nombre de pharmaciens en Turquie étant insuffisant, et les cours gratuits, chaque élève diplômé doit trois années de stage en province comme pharmacien municipal, mais reçoit une rétribution.

Dans les localités où il n'y a pas de pharmacien, le médecin lui-même prépare et vend les remèdes qu'il prescrit. Les préparations pharmaceutiques en Turquie sont exécutées d'après le Codex de Paris ; il est obligatoire qu'un exemplaire de ce Codex se trouve dans chaque pharmacie.

Il est défendu aux pharmaciens de vendre des substances vénéneuses sous peine d'amende; l'herboriste seul jouit de ce privilège!

Après le décès d'un pharmacien, sa veuve peut tenir son officine ouverte pendant un an, sous la direction d'un pharmacien diplômé, ce qui lui facilite la vente de sa pharmacie. L'association d'un pharmacien diplômé avec un pharmacien sans diplôme, pour exploiter l'officine de ce dernier, est interdite ; une pharmacie ne peut être achetée ou gérée par un pharmacien non reçu.

L'inspection des pharmacies se fait une fois par an, pour vérifier les balances, les étiquettes, les médicaments, etc. ; pour cette inspection, la délégation reçoit 10 francs de chaque pharmacien; à cette délégation appartient un pharmacien établi, nommé par ses collègues de Constantinople, qui se réunissent tous les trois ans pour le désigner. Les élèves militaires de l'École de chirurgie d'Haïdar-Pacha ne font que deux années d'étude. Ils sont dispensés du stage préalable et, après leurs deux années d'étude, un certificat seulement leur est délivré, et ils sont incorporés dans l'armée avec le grade de sous-lieutenant, tandis qu'un pharmacien diplômé entrerait au service avec le grade de capitaine.

A Beyrouth, comme à Constantinople, on enseigne l'art pharmaceutique dans les deux Écoles de médecine, dont l'une est dirigée par des Français et l'autre par des Américains. Le Gouvernement turc envoie chaque année une délégation qui assiste aux examens, c'est grâce à cette formalité que les élèves de ces deux Écoles peuvent s'établir comme pharmaciens dans l'Empire ottoman. Ceux qui suivent les cours de Beyrouth font leurs études en français ou en anglais, tandis que les élèves de Constantinople les font en langue turque.

K.-J. Basmadjian.

La Banque allemande [1].

L'extension remarquable de la Banque allemande en Orient a nécessité des changements dans la direction.

M. Helferich, adjoint de l'administration générale et administrateur délégué de la Banque allemande, a été appelé à Berlin, où il siégera au Conseil de la Banque allemande, et s'occupera spécialement des chemins de fer d'Anatolie et de l'Orient en général. De plus, M. Kantz, qui était agent de la Banque allemande en Chine, est nommé administrateur du chemin de fer d'Anatolie.

Le Sultan a conféré le grand cordon de l'Osmanieh à M. Gwinner, administrateur directeur de la Banque allemande et le grand cordon du Medjidieh à M. Helferich, avec, à celui-ci, l'étoile de diamants. Ces décorations se rapportent au résultat heureux des négociations pour le projet d'irrigation de Konia.

Les Automobiles.

L'usage des voitures automobiles se répand de plus en plus en Turquie. Les informations suivantes, empruntées à des sources diverses, montreront ses progrès.

Après examen, la municipalité de Salonique a décidé de refuser l'autorisation de circuler aux automobiles, dans l'intérieur de la ville, les rues n'étant pas assez larges. A l'extérieur, la circulation sera permise à cette sorte de voitures, là où l'état des routes n'y mettra pas obstacle; mais la vitesse et la nature des combustibles seront réglementées (2).

D'un autre côté, quelques riches notables et négociants de Salonique ont l'intention de fonder une compagnie en vue de l'exploitation d'omnibus automobiles. Le capital serait de 3.200 livres ottomanes et le prix de chaque action, donnant droit à un abonnement annuel de la valeur de 6 livres, de 16 livres.

Cette question des transports est toute d'actualité à Salonique. En ce moment la municipalité et la Compagnie des tramways discutent les bases d'une nouvelle convention. La municipalité veut le maintien

(1) *Northern Whig*, 7. 4. 1908.
(2) *I*,, 29. 3. 1908.

des abonnements de deuxième classe spéciaux aux élèves des écoles, et la suppression des abonnements de première classe (1).

Deux Américains, Mr. et Mrs. Gliden, font, en automobile, leur voyage de noces à travers la Palestine. Leur voiture est la première de cette espèce qui soit entrée à Jérusalem (2).

On a décidé de faire circuler, entre Bagdad et Bassorah, des voitures automobiles pour le transport des marchandises et du courrier. Ces voitures ont été commandées à une usine européenne (3).

En outre, le Gouvernement a commandé en France, pour le service de ses troupes, six voitures automobiles, coûtant chacune 50.000 fr. (4).

Une compagnie se fonde en ce moment, à Monastir, pour exploiter la concession d'une ligne de tramways électriques allant de Monastir à Magharava (distance : 8 à 9 kilomètres, avec lignes secondaires au gré de la compagnie), et de l'éclairage électrique de la ville. La rivière fournirait l'énergie nécessaire. Plusieurs capitalistes de la région ont pris l'initiative de cette entreprise ; on estime qu'il faudra, pour la mener à bien, de 20 à 25.000 livres ottomanes (5).

L'Archéologie.

Malgré les obstacles suscités aux chercheurs par le nouveau règlement sur les antiquités, les fouilles continuent en Turquie et donnent des résultats très encourageants. Les Allemands y prennent une part active, imités par les Autrichiens : au commencement de mars on annonçait la venue, à Constantinople, d'une mission envoyée par l'Institut archéologique de Vienne (6). Nous résumons, ci-après, les informations données, pendant ces deux derniers mois, sur les travaux effectués.

A Tarsouse on a découvert deux pierres tombales sculptées, remontant à une époque ancienne ; l'une, taillée, représente une tête de femme ; l'autre, non taillée, porte aussi une figure humaine et aurait servi de couvercle à un cercueil. Toutes les deux ont été envoyées au Musée impérial de Constantinople (7).

(1) *I.*, 5. 4. 1908.
(2) *Ibidem.*
(3) *L.*, 11. 3. 1908.
(4) *Al-Ahrâm*, 20. 3. 1908.
(5) *I.*, 19. 4. 1908.
(6) *I.*, 8. 3. 1908.
(7) *I.*, 21. 3. 1908.

Sur l'emplacement de Babylone, la mission allemande a trouvé quantité d'édifices et de monuments d'un grand intérêt ; elle y a découvert, aussi, des ossements humains, dont un savant allemand fait remonter l'ancienneté à l'an 689 avant l'ère chrétienne (1).

Dans le caza de Nazilli, c'est encore un savant allemand, le baron Dietz, qui a dirigé les fouilles de Sultân Hisâr, l'ancienne Nisa ; les travaux ont duré cinq mois. Un théâtre, des fortifications, des constructions souterraines, plusieurs autres édifices et de nombreuses colonnes de marbre ont été amenés au jour (2).

La mission autrichienne autorisée à faire des fouilles dans le vilayet d'Aïdin a obtenu du Gouvernement ottoman une prolongation de la durée du temps qui lui avait été assigné pour ses travaux (3).

Toujours dans le vilayet d'Aïdin, un important envoi a été fait au Musée impérial de Constantinople. Il comprend 119 objets trouvés dans le nahié de Dadié (4).

Un Congrès archéologique doit se tenir au Caire en mars 1910, et l'*Ikdam* du 8 avril annonce que le Gouvernement grec a dès maintenant désigné son délégué : M. Philon, consul général dans cette ville.

A Jérusalem, un Israélite nommé Schalom a découvert, dans son champ, une mosaïque antique d'un beau travail : cet objet d'art a été envoyé au Musée impérial de Constantinople, et son inventeur a reçu une récompense pécuniaire (5).

On fait restaurer, à Uskioub, la mosquée de Karilli Mohammed Pacha, dit Bourmaly (6).

***

Le professeur docteur Gurlitt a, sur la demande de l'Association allemande des architectes, fait une conférence sur les *Monuments de Constantinople*.

De nombreuses projections ont fait passer sous les yeux des auditeurs les monuments et notamment les mosquées avec leurs détails caractéristiques.

(1) *I.*, 29. 3. 1908.
(2) *I.*, 30. 3. 1908.
(3) *I.*, 1. 4. 1908.
(4) *I.*, 6. 4. 1908.
(5) *I.*, 15. 4. 1908.
(6) *I.*, 19. 4. 1908.

On trouve aujourd'hui peu de traces de l'art grec ou romain. L'art byzantin florissait sous l'empereur Justinien ; c'est à cette époque que la mosquée de Sainte-Sophie fut construite.

Après la conquête de Constantinople par les Turcs, les églises chrétiennes furent changées en mosquées, de nouveaux monuments s'élevèrent. Les Turcs construisent d'après un nouveau système, développant le bâtiment central.

Ils font aussi venir des architectes de Grèce. Le principal architecte de Constantinople s'appelait Christopoulos ; un de ses collègues était Persan.

L'art turc, en définitive, témoigne d'une civilisation toute spéciale (1).

L. B.

EN PROVINCE

L'Art de la broderie en Asie Mineure. — Le docteur Dietrich, de Planen, chargé, il y a un an, d'aller étudier l'art de la *broderie* en *Asie Mineure*, et dont les recherches ont donné un nouvel essor à la fabrication allemande des tapis, a fait récemment une conférence à la Société Asiatique allemande.

Il avait exposé une collection de tissus, broderies, bordures, vêtements, etc., dans la salle de l'Académie Royale de Guerre où avait lieu la conférence.

L'art de la broderie en Asie Mineure a subi tour à tour l'influence de l'Islam, de l'art persan aux seizième et dix-septième siècles, de la civilisation occidentale lors des conquêtes arabes en Sicile, en Italie méridionale, et en Espagne, et lors des croisades et des rapports avec Venise et Gênes.

L'étude des formes artistiques asiatiques est facilitée par l'immobilité que leur imposa l'Islam.

La broderie moderne, qui se fait surtout à Constantinople et dans quelques autres grandes villes, est peu florissante à cause de la situation économique même de la Turquie et du manque d'enseignement technique; elle a peu de valeur artistique.

(1) *Kölnische Zeitung*, 21. 3. 1908.

L'art oriental se retrouve dans les vieilles broderies faites dans les familles, sans but industriel: on admire le choix du matériel, la finesse du travail, l'excellence du dessin et de la couleur.

Les « vieilles » broderies sont celles qui ne se font plus actuellement.

C'est la faiblesse économique de la Turquie qui a fait tomber l'art de la broderie.

On trouve de vieilles broderies dans les cloîtres arméniens et grecs, dans les mosquées et tombeaux de Turcs riches.

Le docteur Dietrich fait remarquer que l'industrie textile allemande peut s'inspirer des formes artistiques orientales.

On trouve dans quelques modèles de broderies des dessins reproduisant la nature. Ils sont dus à l'influence persane et aussi à la renaissance occidentale.

Un Sanatorium à Beyrouth. — Le docteur Warthett, de Beyrouth, prie le directeur du *Mouayyad* d'ouvrir, dans son journal, une souscription en faveur de la fondation d'un sanatorium, destiné aux tuberculeux.

Les Égyptiens auraient grand intérêt à secourir cette fondation charitable, car légion sont ceux qui, parmi eux, s'en vont chaque année en Syrie pour y villégiaturer.

* * *

Dans le golfe Persique. — On signale, de Bender-Bouchir, le soulèvement de certaines tribus arabes de la province de Amara. Près du camp turc situé dans cette région, elles ont tiré sur un vaisseau anglais, le *Blasse-Lynch :* deux passagers auraient été tués et deux autres blessés; une autre version ne donne qu'un tué, mais trois blessés. Un vaisseau de guerre ottoman, en observation près du camp, a accompagné le *Blasse-Lynch* et ouvert le feu sur les révoltés (1).

A la suite des réclamations de l'Angleterre, le gouvernement ottoman a pris des mesures pour châtier les coupables. Le service des bateaux, interrompu momentanément, a été repris (2).

La Sécurité au Hedjaz. — Les autorités turques n'ont pas réussi à débarrasser la région de Médine des tribus pillardes qui attaquent les pèlerins. On sait que les pèlerins égyptiens viennent d'en faire la cruelle expérience : d'après le correspondant du *Liwâ* qui accompagnait l'es-

(1) *Tribuna*, 7. 3. 1908.
(2) *Berliner Tageblatt*, 7. 4., et *Daily Telegraph*, 8. 4. 1908.

corte du Mahmal, la caravane a été attaquée à Bougay el Ebr, à deux jours de marche de Médine : la lutte a duré cinq heures, et il a fallu, pour faire cesser le combat, distribuer aux bandits les 800 livres qui restaient du trésor du Mahmal.

Les Égyptiens comptaient les pertes suivantes : deux soldats et un pèlerin tués, dix soldats blessés.

Rifaat Pacha, émir du pèlerinage, qui commandait la caravane, a déclaré que l'escorte avait pris la route Sultani sur la recommandation du vali et de l'émir de la Mecque. Réfugié à Médine, Rifaat Pacha attendit les ordres du gouvernement égyptien ; grosse difficulté : ne pouvant tirer les pèlerins et les soldats du Hedjaz et ne désirant pas les faire revenir par la Syrie, on était obligé de demander le concours du gouvernement ottoman et celui du vali insoumis du Hedjaz. Le khédive entra en relations avec Ratib qui entreprit de faire accompagner le Mahmal à Yambo, à 150 milles de l'endroit où la caravane a été attaquée ; mais alors les autorités ottomanes de Médine réclamèrent un prix très élevé pour faire conduire les pèlerins jusqu'au chemin de fer du Hedjaz et ne voulurent ou ne purent prêter le concours militaire qui eût permis à Rifaat Pacha de se rendre à Yambo. D'après le *Times*, on accuse Ratib Pacha et le grand chérif de la Mecque des troubles de la province ; on dit que c'est à leur instigation que les Bédouins ont attaqué récemment l'escorte du maréchal Kiazim Pacha, commandant en chef des forces du chemin de fer du Hedjaz.

Cependant on annonce de Constantinople que le gouvernement ottoman prend des mesures pour développer la télégraphie sans fil en Arabie, il fait étudier spécialement à ce point de vue la province du Hedjaz et la province de Yémen; dans la première le gouvernement ottoman poursuit des fins religieuses et politiques; dans la seconde le sultan désire rétablir l'*ordre*.

Les Eaux de la Mecque. — Une souscription avait été ouverte, il y a plus de deux ans, comme le savent nos lecteurs, pour la réparation des conduites amenant à la Mecque l'eau de ʿAïn Zobeïda. Maintenant la Commission chargée par le Sultan de recueillir les dons reçoit d'autres offrandes destinées, cette fois, à la réparation des conduites d''Aïn Zerkâ (la source bleue). A la date du 7 avril, elle avait recueilli 235.188 piastres 26 paras.

* * *

A Nedjef Echref. — On a décidé, à Nedjef Echref, le célèbre lieu de pèlerinage chiite, d'éclairer à l'électricité le sanctuaire où repose Hazret

Haïder. Les sommes nécessaires à cette œuvre pieuse ont été recueillies (1).

Désormais, il sera plus facile aux pèlerins de se rendre à Nedjef, car une Compagnie anonyme ottomane s'est fondée en vue d'établir un service de tramways entre cette ville et Koufa. Le capital, qui s'élève à 24.000 livres ottomanes, a été divisé en 12.000 actions de deux livres chacune, qui viennent d'être admises à la cote à la Bourse de Galata (2).

Montenegro.

La ville de Dulcigno compte 3.500 habitants, tous Albanais musulmans.

Elle possède une colonie nègre, la seule qui soit en Europe. Les pirates de Dulcigno avaient ramené des esclaves nègres du nord de l'Afrique ; fixés dans le pays, ils y formèrent une sorte de colonie.

LA RENAISSANCE ARABE

Nous avons souvent signalé l'importance du mouvement intellectuel, qui, d'origine syrienne, caractérise aujourd'hui la renaissance politique et sociale de l'Égypte arabe. Il n'attend qu'un peu de liberté pour grandir aussi dans sa patrie primitive et de là s'étendre à tout le domaine des peuples sédentaires de langue arabe.

Rien ne peut donner une idée plus juste de l'activité d'une civilisation que l'œuvre de ses principaux représentants. Nous ne saurions donc mieux fixer le jugement de nos lecteurs, sur l'ère de progrès, ouverte déjà pour le monde arabe, qu'en leur soumettant en forme documentaire l'exemple si remarquable, si démonstratif de l'œuvre de G. Zaïdan, l'éminent directeur de *Al-Hilal*, dont M. Margoliouth a fait connaître l'histoire de la civilisation musulmane, dans un des derniers volumes du *Gibb's Memorial*.

(1) *I.*, 18. 5. 1904.
(2) *I.*, 20. 3. 1908.

L'Œuvre de Georges Zaïdan.

1° *Histoire moderne de l'Égypte* (1). — Divisée en deux parties formant deux volumes de 800 pages.

La première partie comprend une notice géographique sur l'Égypte ancienne et son histoire ; puis l'histoire de la conquête de l'Égypte par 'Amrou ibn Al-'As, le Khalifat des Ommeyades, Abbassides, Fatimites, Ayyoubites, avec l'historique des croisades.

La deuxième partie commence à l'époque où l'Égypte était au pouvoir des Mamelouks, puis des Tcherkesses, avec une étude sur les origines de ces Mamelouks et la manière dont ils s'emparèrent du pouvoir. L'historien parle ensuite de la conquête de l'Égypte par le sultan Sélim Khan, de l'épopée napoléonienne, de Méhémet-Aly, de ses successeurs jusqu'au Khédive actuel exclusivement, de la révolte d'Arabi Pacha et de la campagne du Soudan.

Plusieurs illustrations accompagnent le texte ; une centaine représentent les monnaies musulmanes des origines à nos jours. En outre les deux volumes comprennent quatre cartes géographiques de la Haute-Égypte, de la Basse-Égypte, de la ville du Caire et de l'Égypte à l'époque des Pharaons.

2° *Histoire de la Maçonnerie* (2). — Ce serait — nous dit l'auteur — la première histoire de la Maçonnerie écrite en arabe. Georges Efendi Zaïdan fait remonter les premières origines de cette association à 715 avant J.-C. Pour lui c'est à Rome, sous le règne de Numa Pompilius, que la Maçonnerie a vu le jour. Il esquisse rapidement son sort pendant la durée de l'empire romain, montre ce qu'elle est devenue avec les conquêtes romaines, puis plus tard sous les Khalifes Ommeyades, Abbassides, Ayyoubites, et enfin comment elle a pénétré en Espagne. La maçonnerie ne s'est infiltrée en Egypte qu'en 1798, avec Bonaparte. L'auteur nous documente sur la fondation du Grand Orient Égyptien et ses succursales, puis il donne une courte notice historique sur la maçonnerie en Syrie, en Palestine et à Constantinople.

3° *La Philologie arabe* (2). — Cinq propositions et une conclusion résument cet ouvrage.

1 تاريخ مصر الحديث 2 vol. illustrés. 10 fr. 40. aff. 1 fr. 30.

(2) تاريخ الماسونية العام 5 fr. 20. aff. 0 fr. 60.

(3) الفلسفة اللغوية 2e édition. 2 fr. 60. aff. 0 fr. 25.

1re *proposition* : les mots qui se ressemblent par leur prononciation et leur signification sont des variations d'un mot unique.

2e *proposition* : les mots de négation, qui n'ont de sens que par leur union avec d'autres mots, sont les restes de mots qui avaient par eux-mêmes une signification.

GEORGES EFENDI ZAÏDAN

3e *proposition* : les mots de négation, qui ont un sens par eux-mêmes, peuvent être rattachés à des racines de deux ou une syllabe, qui reproduisent des sons naturels.

4e *proposition* : de même, les pronoms personnels, les pronoms démonstratifs, peuvent être rattachés à des racines d'une seule syllabe.

5e *proposition* : les mots employés pour désigner des idées ont été d'abord employés pour désigner des choses matérielles.

Conclusion. — La langue arabe est composée de racines peu nombreuses, d'une seule syllabe, dont la plus grande partie est copiée sur les sons naturels que l'homme fait entendre instinctivement.

On trouve, à la fin du volume, un appendice sur l'origine de l'écriture, son invention, les différentes sortes d'écritures connues, etc.

Ce livre a été traduit en turc.

4° *Histoire de la langue arabe* (1). — Ce livre contient l'histoire des mots de la langue arabe, de leur construction, en partant de cette idée qu'une langue est un être vivant, soumis à la loi de l'évolution.

Dans la *Philologie arabe* l'auteur a étudié comment les mots se sont formés de certains sons naturels ; dans *l'Histoire de la langue arabe* l'auteur étudie les variations subies par ces mots après leur formation.

Ce livre comprend un avant-propos, huit chapitres et une conclusion.

Dans l'avant-propos, l'auteur étudie : Comment les lois de la vie s'appliquent à une langue. Viennent ensuite :

CH. I[er] : quels sont les mots étrangers introduits dans la langue arabe depuis ses origines jusqu'à la fin de la *djahilia*, et quelles sont les variations subies par ces mots.

CH. II : quelles sont les variations opérées par l'Islam dans les mots de la langue arabe et leur construction.

CH. III : les termes administratifs.

CH. IV : les termes scientifiques.

CH. V : les termes sociologiques et les constructions nouvelles importées des langues étrangères.

CH. VI : les termes chrétiens et juifs.

CH. VII : les termes étrangers à l'époque de la décadence.

CH. VIII : l'influence de la dernière renaissance, sur les mots arabes et leur construction.

CONCLUSION : la langue des tribunaux égyptiens.

5° *L'Histoire universelle* (2). — Résumé d'histoire ancienne et moderne de l'Asie, de l'Afrique, avec des notions générales de géographie.

Le texte (216 p.) est accompagné de 25 illustrations.

6° *Histoire de la Grèce et de Rome* (3). — Deuxième volume de

1 تاريخ اللغة العربية 1 fr. 30. afl. 0 fr. 15.

2 التاريخ العام 2 fr. 10. afl. 0 fr. 35.

3 تاريخ اليونان والرومان 0 fr. 80. afl. 0 fr. 15.

l'ouvrage précédent. Il contient un résumé de l'histoire des deux grands peuples, avec quelques notions sur leurs habitudes, leurs mœurs, leurs savants, leurs philosophes et leurs conquêtes. Le texte renferme plusieurs illustrations.

7° *Le Mamelouk en fuite* (1). — Roman historique, genre qui, croyons-nous, a été créé, dans la langue arabe, par Zaïdan Efendi.

Dans *le Mamelouk en fuite*, les événements d'Égypte et de Syrie au commencement du dix-neuvième siècle, sont retracés d'une manière intéressante et instructive. Des détails fort nombreux y sont fournis sur l'émir Béchir le Chéhabite, Méhémet-Aly, son fils Ibrahim Pacha, les guerres de cette époque en Égypte et en Syrie, la campagne française et son issue.

Le *Mamelouk* dont il s'agit n'est autre que celui échappé du massacre des Mamelouks dans la citadelle du Caire.

C'est un roman de 200 pages, dont la lecture nous a autrefois fort intéressé.

8° *La jeune fille de Ghassan* (2). — C'est le premier des romans tirés de l'histoire musulmane. Il retrace l'apparition de l'Islâm, son expansion, ce que devinrent les Arabes d'alors, l'influence que les doctrines musulmanes exercèrent sur leurs habitudes et leurs mœurs, enfin les conquêtes musulmanes dans la presqu'île arabique, la Syrie et l'Irâq.

Les héros du roman sont : Gibillat, Ibn Al-Abham, roi de Ghassan; Abou Obeïda Ibn Al-Djarrâh; Khaled Ibn Al-Walid; An-No'man Ibn Al-Moundir; Héraclius, empereur des Romains, etc.

Ce roman a été traduit en persan et en hindoustani.

9° *Armanossa l'Égyptienne* (3). — C'est le second des romans historiques. Il contient les événements relatifs à la conquête de l'Égypte par les Musulmans, les causes de cette conquête, ce qu'étaient à cette époque les relations des Coptes avec les Romains, enfin la description des habitudes, mœurs et vêtements de ces derniers. Les héros du roman sont : 'Amr Ibn Al-'As; le Mokaoukis; Al-Oaïrad.

Ce livre a été traduit en persan et en hindoustani.

(1) المملوك الشارد 3e édit. 1 fr. 10. aff. 0 fr. 40.

(2) فتاة غسان 2e édit. 5 fr. 20, 2 vol. aff. 0 fr. 75.

(3) ارمانوس المصرية 2e édit., 2 fr. 60. aff. 0 fr. 50

10° La Vierge de Koréïch (1). — C'est le troisième des romans historiques. Il renferme des détails sur le meurtre du Khalife Othman, le Khalifat de Ali, les combats du *Djamal*, de Siffin, etc.

11° Le Dix-Sept Ramadan (2). — Quatrième roman historique. Les diverses péripéties roulent sur le meurtre du Khalife Ali, la transmission du Khalifat à la dynastie des Ommeyades, etc.

Ce roman a été traduit en persan.

12° La Belle de Kerbéla (3). — Cinquième roman historique. L'état des Musulmans à l'époque de Yazid Ibn Moaouiah ; le meurtre de l'Imam Hosseïn, les guerres et les séditions qui s'ensuivirent, voilà sur quoi roule ce roman, qui a été traduit en langue persane.

13° Al-Hadjaj Ibn Youssef (4). — Sixième roman historique. L'auteur retrace l'état de l'empire musulman à l'époque du Khalife Abd Al-Malek Ibn Merwan, les péripéties de la guerre entre El-Hadjaj Ibn Youssef et Abdallah Ibn Az-Zobaïr, le siège de la Kaaba, etc. Laïla Al-Akhialya est un des héros du roman, qui a été traduit en langue persane.

14° La Conquête d'Espagne (5). — Septième roman historique. Il renseigne sur l'état de l'Espagne avant la conquête arabe, les troubles de sa politique intérieure, et ce qu'elle est devenue lors de sa conquête en 92 de l'Hégire par Tarik Ibn Ziad. Ce roman a été traduit en langue hindoustanie.

15° Charles et 'Abderrahman (6). — Huitième roman historique. Il décrit l'entrée des Musulmans en France, et la défaite que leur fit essuyer Charles-Martel.

(1) عذراء قريش 2 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

(2) ١٧ رمضان 2 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

(3) غادة كربلاء 2 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

(4) الحجاج بن يوسف 2 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

(5) فتح الاندلس 2 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

(6) شارل و عبدالرحمن 2 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

16° *Abou-Mouslim El-Khorassani* (1). — Neuvième roman historique. Il commence à la fin du règne des Ommeyades et à l'apparition de Abou Mouslim, qui travaille à faire tomber le pouvoir entre les mains des Abbassides. On y trouve des détails sur le meurtre de Ibrahim Al-Imam, sur l'affaiblissement des Abbassides, sur le Khalifat de Abou'l Abbas et sur le meurtre de Abou Moslem par Al-Mansour.

17° *Al-Abbassa Sœur d'Ar-Rachid* (2). — Dixième roman historique. On y trouve la description de l'apogée de la civilisation musulmane à Bagdad, du temps de Haroun Ar-Rachid, avec les causes du meurtre des Barmécides.

18° *Al-Amin et Al-Mamoun* (3). — Onzième roman historique. Il fait connaître les inimitiés d'Al-Amin et d'Al-Mamoun, après la mort de leur père Ar-Rachid, le secours prêté à Al-Mamoun par les Perses, la conquête de Bagdad par ces derniers, le meurtre d'Al-Amin et le Khalifat d'Al-Mamoun.

19° *La Fiancée de Fergâna* (4). — Douzième roman historique ; il paraît actuellement en livraisons dans *le Hilal*. Ce roman renferme des détails sur le règne des Abbassides à l'époque du Mo'tassim (218-227 de l'hégire).

20° *Le Prisonnier du Mahdy* (5). — Roman historique qui conte les actes d'Arabi et du Mahdy, en Égypte et au Soudan. Y ont trouvé aussi place les événements de 1860 en Syrie, principalement à Damas.

21° *Djihad Al-Mouhhibbin* (6). — *Les Luttes des Amoureux* sont un roman dont les diverses péripéties se sont passées au Caire et à Alexandrie, au siècle passé.

(1) ابو مسلم الخراساني 2 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

(2) العباسة اخت الرشيد 2 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

(3) الامين والمأمون 2 fr. 60, aff. 0 fr. 50.

(4) عروس فرغنة 2 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

(5) اسير المهدي 2e édit. 2 fr. 60, aff. 0 fr. 50.

(6) جهاد المحبين 1 fr. 60, aff. 0 fr. 40.

22° *Despotisme des Mamelouks* (1). — Ce roman renferme le récit des événements du siècle dernier en Égypte, le règne des Mamelouks, leur façon de traiter leurs sujets, leurs relations avec la Turquie et l'immixtion de la Russie. Parmi les héros on trouve : Ali Bey, Mohammed Bey et Chaïk Daher Al-Omar.

23° *Histoire de l'Angleterre* (2). — L'Histoire illustrée de la Grande-Bretagne jusqu'en 1485.

24° *Histoire de la Civilisation Musulmane* (3). — C'est l'œuvre maîtresse de Georges Zaïdan. Nous avons dit que des extraits en ont été donnés dans le *Gibb's Memorial* et il est question de la traduire entièrement en français.

Cette histoire comprend cinq volumes dont voici l'analyse sommaire :

Volume Ier : L'état des Arabes avant l'Islam ; comment parut l'islamisme ; les causes qui ont favorisé son expansion ; le pouvoir temporel chez les Musulmans avec l'énonciation des grades et de leur valeur respective aux différentes époques ; le budget ; l'armée ; les ressources financières ; les impôts ; le traitement des soldats ; la guerre ; les armes de guerre ; comparaison avec les armes de guerre chez les Romains et les Persans, etc.

Volume II : Étude philosophique sur la richesse de l'Islam depuis le Prophète, les Ommeyades, les Abbassides, jusqu'à l'époque de Haroun Ar-Rachid et de Mamoun...

Volume III : Étude historique et philosophique sur les connaissances de la religion nouvelle ; les sciences musulmanes ayant pour source le Koran ; les sciences philosophiques et mathématiques copiées par les Arabes sur les Romains et les Persans ; les écoles, Kouttabs, observatoires, petites maisons fondées par les Musulmans et enfin les livres arabes traduits par les Européens dans leurs langues.

Volume IV : La vie politique et sociale des Musulmans durant leur civilisation. Tribus, sectes, mariage, esclavage, protection, alliance, Chiites, Sunnites : voilà quelques matières traitées dans ce volume.

(1) استبداد المماليك 2 fr. 10. aff. 0 fr. 35.

(2) تاريخ انكلترا 1 fr. 05, aff. 0 fr. 20.

(3) تاريخ التمن الاسلامى 5 vol. illust.; chaque : 3 fr. 90, aff. 0 fr. 50.

VOLUME V : Les différentes classes de la société musulmane. A la fin du volume se trouve une table alphabétique pour les matières contenues dans les cinq volumes. C. DESORMEAUX.

PERSE

Caricatures persanes.

Nous reproduisons ici deux dessins empruntés au numéro du 23 février 1907 du *Aïné-gheib-nema*. En tête de ce numéro figure le portrait de feu Agha Seyyed Djemal ed Dine Afghan, « qui est le premier, de tous les constitutionalistes, à avoir pensé à la liberté et à la Constitution. Il en parlait déjà au moment où personne n'osait le faire. Mais à cause des réactionnaires il fut obligé de partir pour Constantinople, où il mourut. »

Dans la première des vignettes reproduites, l'être bizarre qui en occupe le milieu porte, sur son bonnet, la légende suivante : « Ce sans-religion désirait faire massacrer une nation de 15 millions d'hommes ! » Entre le chien et le chat placés au-dessous de lui : « Mon amour de la réaction est si violent que chaque jour naissent de moi cent animaux réactionnaires. » A droite de ces animaux, les mots suivants : « Étranges châtiments ! Quelles cendres sur nos têtes ! Où fuir ? Qui donc m'accueillerait maintenant ? »

Le personnage de gauche porte quatre cornes : ce sont les cornes de la trahison envers la nation, de l'adoration de la réaction, de la trahison envers la patrie et de l'absence de religion. Et voici le discours qu'il tient :

« Je possède les cornes de lâcheté. Oh ! combien j'ai jeté de perturbations parmi les hommes ! J'ai excité pendant quelques jours la haine entre le Chah et la Nation. Quelles révoltes j'ai fomentées ! Et le résultat ? Hélas ! m'asseoir dans mon coin et entendre chaque jour 100.000 malédictions. Oh, mes enfants, n'imitez pas mon exemple, car quiconque va contre le sentiment général et la vérité, il lui arrive ce qui m'est arrivé. »

Le personnage de droite, qui n'a que deux cornes, s'exprime en ces termes :

« Quelle faute j'ai commise ! Je suis allé à l'encontre de 15 millions de personnes ! Je n'ai pas agi suivant ce que je savais, car je savais que la Constitution assurerait la tranquillité du peuple, et j'ai voulu le lancer dans la révolution ! Comme Dieu m'a abaissé ! »

FIG. 1

FIG. 2

***

La seconde vignette représente le châtiment des réactionnaires, qui subissent le supplice bien connu de la *falaka* : elle porte les légendes suivantes :

Au milieu : « Vivent les châtiments ! »

A droite : « Vive l'Assemblée Nationale délibérative ! »

A gauche : « Que la réaction soit abaissée et fouaillée ! »

Le Cheikh Fazl Oullah Nouri.

Le journal *Habl oul Matîn*, n° 195 de la 1re année, mercredi 26 Zil Qaadé 1325 — 1er janvier 1908, — a publié un article intitulé : *Nouvelles de l'intérieur. Rébellion de Cheikh Fazl Oullah*, dont voici un intéressant extrait :

« Que le village de Nour soit anéanti et disparaisse du Mazanderan ! L'air y fait naître la perversité, la terre y fait pousser et croître les instincts de révolte. Le sol y est la mère, la patrie des intrigants, la nourrice des voyous aux innombrables ruses.

« Hanoud (?) croit que c'est là que réside le grand Diw, en son pays, et que c'est le centre de Mazanderan. Ferdouci écrit que ce pays est le lieu de repos des Diws, l'endroit où dorment les bêtes féroces et les loups-garous.

« En vérité ! les dernières expériences que nous avons faites semblent jusqu'à un certain point démontrer le bien fondé de ces opinions ! Ce n'est plus une pure légende, et ce n'est plus une sottise. Ceux qui naissent dans ce pays ont une conscience diabolique et une façon impure d'agir. Ce n'est pas que nous établissions ici une règle générale — et que l'on puisse dire que tous les Mazanderanis, sans exception, entrent dans cette catégorie d'êtres, — mais nous pouvons dire, sans être taxés d'exagération, que ceux qui ont une mauvaise nature y sont plus nombreux qu'ailleurs. Le Mazanderan nourrit beaucoup de malhonnêtes gens, beaucoup d'hommes aux instincts pervers.

« Dans les temps anciens, les chiens, à fréquenter les panthères du pays, avaient pris leurs mœurs et leurs habitudes, et, comme elles, étaient devenus cruels et féroces : ce leur devint un régal de tuer et de dévorer les hommes. Ils obéissaient peu, se soumettaient difficilement et à regret.

« Tous les habitants, à cause de leur barbarie, forçaient les anciens rois à réunir contre eux des armées. Chah Abbas le Séfévi — que Dieu illumine son tombeau ! — fit des efforts considérables pour les maîtriser et les amener sous son obéissance.

« Le Diw-Elvend (?) qui était le plus grand d'entre eux et leur général fut longtemps pressé, l'épée dans les reins, par les troupes royales. Il s'enfuit dans les forêts du pays, et un beau jour tomba entre les mains de l'armée victorieuse. Le roi ordonna qu'on le fît résider à Chiraz — ce qui fut fait.

« Dans les premiers temps du règne de Nasred-Din Chah Kadjar, eurent lieu la révolte et la sédition de la secte égarée des Babis. Ceux-ci firent du tombeau de Cheikh Tébercy — dans le Mazanderan — leur refuge et leur point de ralliement et osèrent lever dans les airs l'étendard de l'impiété. Durant longtemps, Mollah Houceïn Bouchrouyébi (?) y fit résider la violence et l'oppression. Il y détruisit jusqu'aux fondements de la paix, jusqu'aux apparences de la sécurité, mais reçut enfin la récompense de ses mauvaises actions et cacha, en sa personne, sous la terre, le masque de l'impiété.

« Et voilà que tout d'un coup deux frères de nature perverse — semblables à deux démons ivres de violence — statues de l'athéisme et de l'hérésie — forme tangible de l'impiété et de l'injustice — surgirent de la terre de Nour ! Ils ceignirent leurs reins de la ceinture de la protection des impies et de la diablerie ! Leur conscience bourrelée de malédictions, leur aine reluisant de trahisons, ils s'occupèrent à égarer la populace et à la lancer dans le désordre.

« Bref, l'un dans l'île de Chypre devint le compagnon d'Eblis; l'autre, dans l'île (?) de Saint-Jean d'Acre, ouvrit une boutique pour y tromper les crédules imbéciles.

« Or voici qu'une nouvelle manifestation, originaire, elle aussi, de Nour, se présente à nos yeux, celle de Cheikh Fazl Oullah ! »

L'article continue longuement encore sans plus s'occuper des Babis.

* * *

Nous avons soumis cet article à un de nos amis persans qui accompagnait Mouzaffer ed Din, lors de son second voyage à Contrexéville : sa réponse, que nous abrégeons, constitue le meilleur commentaire des lignes qui précèdent :

« Le *Habl oul-Matîn* est un journal libéral, d'opinion moyenne et qui peut vous représenter la cervelle d'un honnête homme de la Perse.

« Vous connaissez les incidents de Téhéran, vous savez que Cheikh Fazl Oullah Nouri s'est mis à la tête des réactionnaires et a lutté contre l'Assemblée nationale délibérative. Vous savez qu'il avait fait par télégramme appel à toutes les provinces d'où il reçut, en guise de réponse, des injures et des insultes, Or ce Cheikh Fazl Oullah *Nouri*, sur-

nommé « l'Obscurantiste » par des journaux dont vous avez publié la traduction, est originaire du même village que Mirza Yahya Nouri Soubh-i-Ezel, solitaire de Chypre, et Mirza Houssein Ali Nouri Béha Oullah, le Dieu défunt de Saint-Jean d'Acre.

« Une anecdote sur Cheikh Fazl Oullah : Il était à l'époque ennemi juré de S. A. l'Atabek, Mirza Ali Asgher Khan (?), Emin es-Soultan, tombé depuis sous les coups de Abbas Agha.

« Quand S. M. Mouzaffer ed Din vint pour la seconde fois à Contrexéville, il était, comme vous le savez, accompagné de bon nombre de Persans.

« Parmi eux, comme parmi tous leurs concitoyens, circulaient des croyances au jour de la résurrection et aux signes qui le devaient précéder. Parmi ces signes est l'apparition d'une femme à barbe qui se rendra coupable de toutes les prostitutions, de tous les crimes, de toutes les ignominies. Les *vrais babis*, qui considèrent que le jour du jugement a eu lieu, disent que cette femme à barbe était Saïd el-Oulema de Barfourouch, qu'ils accusent de mœurs honteuses.

« Donc, un beau jour, j'étais dans le parc de Contrexéville, me promenant avec Emin es-Soultan, quand nous vîmes venir à nous une superbe femme à barbe. L'atabek parut ravi, éclata de rire, la fit venir près de lui, l'interrogea par l'intermédiaire d'un interprète, et tout riant, tout content, lui acheta je ne sais combien de cartes postales la représentant, lui fit un beau cadeau et s'en retourna. Nos compagnons étant venus nous rejoindre, il montra les cartes postales, demandant : à qui ressemble-t-elle ? Ce ne fut qu'un cri : à Cheikh Fazl Oullah.

« Il envoya de ces cartes en Perse à ses amis, en écrivant dessous : « Le jour du jugement va se lever. »

« Le Cheikh ne le lui pardonna jamais.

« Quant aux Babis, le *Beçatin el-Ouléma*, dont vous annoncez la publication avec l'avis que le *Medjlis* en fait le plus grand éloge, est un très médiocre livre de controverse. Son but n'est pas de prouver l'existence du Sahab oz-Zeman, mais de prouver que ce Sahab oz-Zeman n'est ni le Bâb, ni Béha Oullah ni... Hadji Kerim Khan Kermani.

« Vous devez savoir que le Babisme vient du Chéikhisme créé par Cheikh Ahmed Abçabi, et qui eut pour second propagateur Seyyed Kazem Rechti. A la mort de celui-ci qui avait annoncé la prochaine venue de la « Vérité », les Chéikhis se divisèrent en Babis et en Hadji Kerim Khanis (et c'est actuellement le nom que l'on donne aux partisans de ce dernier).

« J'ai parcouru le *Beçatin el-Ouléma*. Cela ne dépasse pas beaucoup le livre de Hadji Houssein Qouli Djedid oul Islam, et ne vaut pas mieux que les réfutations de Hadji Kerim Khan.

Dans le Fars.

Les habitants du Fars implorent le secours de l'Assemblée nationale: 300 hommes armés, les uns à pied, les autres à cheval, appartenant aux tribus des Arabes et de Behârlou, ont envahi, sous les ordres d'Aboû 'l-Hasan Khan, de la tribu de Mozîdî, le village de Bâbek. Tout a été saccagé, maisons et cultures ; bœufs, chameaux et moutons ont été enlevés, et les malheureux habitants restent dénués de tout, en plein hiver. Le Hâdj Kâsem 'Atâ-Ollâhî est leur porte-parole auprès de l'Assemblée nationale, par l'intermédiaire du *Habl oul-Matîn* de Calcutta (1).

Dans le Kerman.

« Il n'est pas possible de décrire la misère des habitants de cette province. » Ainsi débute l'article que le *Mozafferî* du 2 mars consacre au Kerman; il ajoute que les seize pages du journal ne suffiraient pas à énumérer les malheurs des Kermânîs, et qu'il a reçu, à ce sujet, plus de cinquante paquets de lettres. Pour donner un aperçu de la situation, il insère la lettre d'un correspondant digne de foi.

Du matin au soir, déclare celui-ci, on n'entend que des coups de fusil; les combats ne cessent plus, et les enfants de feu Vekîl ol-Molk se sont dispersés de divers côtés. La province est restée trois mois sans gouverneur ; fonctionnaires et députés se récusent à l'envi quand on vient demander leur concours ; c'est une anarchie complète. On ne peut trop compter sur les membres de l'Assemblée locale ; la validité de l'élection de plusieurs d'entre eux est contestée, ainsi que sur leurs sentiments patriotiques, et l'Assemblée, en définitive, ne saurait être regardée comme réellement constituée. Et le correspondant de rappeler à ce propos, que prendre part aux élections, y donner son suffrage au plus digne, est, pour le Musulman, un devoir religieux de la plus haute importance. A tant de maux s'ajoute encore la famine.

Au Club national de Bender-Bouchir.

Voici, pour donner un aperçu de ce que sont les travaux d'un Parlement local de la Perse, le compte-rendu de la séance du 29 dhoû 'l-hidjdja du Club National de Bender-Bouchir.

(1) 2. 9. 1907.

La première question traitée fut celle de l'insécurité des routes; le différend survenu entre Noûr Mohammed Beg et Haïder Beg ayant eu pour résultat des combats rendant la circulation impraticable. Le cheikh Nâser Khân déclara que le prince Farmânfarmâ avait télégraphié à Berâzedjoûn, à Ghaznafar os-Saltanè, *Zâbit* local, de prendre les mesures nécessaires pour rétablir l'ordre ; en outre, le déria-begui de Bender-Bouchir avait l'ordre d'envoyer, s'il le fallait, des renforts pour mettre fin à ces luttes.

Une autre plainte était formulée par les habitants de Mekâriâ dont les marchandises et les bestiaux ne pouvaient sortir de Berâzedjoûn. Le rétablissement de l'ordre permettrait de leur donner satisfaction.

Là-dessus se présente devant l'Assemblée une députation des notables d'Engâlî : ils viennent féliciter le Club de son œuvre, fondent en lui leurs espérances et sont prêts à faire respecter ses décisions. Congratulations mutuelles.

On donne ensuite lecture de télégrammes du ministère de l'Intérieur, annonçant que les mesures nécessaires ont été prises pour rétablir l'ordre; d'une lettre du directeur de la douane, relative aux dépenses de son service : un télégramme avait été envoyé au ministère des Finances, demandant que le budget des douanes rentre dans la compétence des assemblées locales. Le ministère avait fait une réponse courtoise, mais évasive ; on décide de s'adresser à l'Assemblée Nationale. L'importance des douanes et de leurs revenus se conçoit dans une ville telle que Bender-Bouchir, port fréquenté du golfe Persique.

Les Tapis de Kain.

M. W. Howson, ancien agent anglais à Birjand, a remis à l'India Office une curieuse note sur la fabrication des tapis de Kain (Perse). Il faut distinguer les tapis Baluch et Bahluli, ainsi nommés des tribus nomades qui les fabriquent, et les tapis Durukhshi, qui proviennent du village de Durukhsh. Les fabricants vendent ces tapis d'après le nombre de muqata (environ 6.000 points) ; ce nombre ne pouvant être compté que sur le tapis achevé, on ignore le prix d'un tapis que l'on commande ; la moitié du prix présumé doit toutefois être versée d'avance au fabricant. M. W. Howson engage ses compatriotes à stipuler dans leurs marchés l'emploi des couleurs végétales ; sinon on peut être sûr que les fabricants se serviront de couleurs d'aniline.

INDE

L'Organisation des Musulmans des Indes.

Les Musulmans des Indes continuent leurs intéressantes tentatives d'organisation ; c'est ainsi que récemment un grand meeting des Musulmans de Behar a eu lieu à Bankipore, sous la présidence de K.-B. Saqraz Hosain Khan. Il s'agissait de former une Ligue musulmane provinciale. Des représentants de tous les districts étaient présents. La ligue fut formée, et on composa un Comité central de cent membres ayant pour président, M. Syed Ali Imam, avocat.

Dans le Pundjab le comité exécutif de la Ligue musulmane principale reçoit de nouvelles adhésions ; lors de l'une des dernières réunions, Mian Mohamed Shafi a lu une lettre de Khan Abdul Majid Khan, avocat, secrétaire de l'Anjuman-i-Islamiya, de Rawul Pindi, annonçant la formation d'une branche de la Ligue musulmane dans le district Rawul Pindi.

On a résolu d'affilier cette branche à la Ligue provinciale.

C'est le septième district affilié.

Le même comité a voté une résolution de condoléances à l'occasion de la mort de sir Denzil Abbetson.

Ajoutons que la présidence de l'*All India Moslem League* vient d'être offerte à l'Aga Khan, de Bombay, qui l'a acceptée par un télégramme ainsi conçu : « Très touché de la généreuse invitation qui m'est faite d'être président de la Ligue, bien que j'eusse vu volontiers un autre président et fusse resté membre, moi-même. Cependant je sens que la modestie pourrait être prise pour manque de patriotisme. J'accepte donc avec plaisir. J'espère seulement que si vous n'attendez pas trop de moi tout de suite, un peu plus tard je serai cœur et âme avec vous. »

L'*All India Moslem League* a élu en même temps secrétaire Syed Hassan Bilgrami. Elle a résolu à l'unanimité de coopérer avec le comité créé à Londres sous la présidence de M. Ameer Ali, ancien juge de la Cour suprême de Calcutta, et a nommé un comité pour l'étude des projets de réforme du gouvernement de l'Inde ; sont membres de ce comité : Nawad Vikarul Mulk, Major Syed Hasan Bilgrami, Maulvi Rafiuddin Ahmad, Aftab Ahmad Khan, Yakub Hasan, Sait Lahoor Mahomed Fazl Husain et Nabiulla. Les premiers vœux émis indiquent un

programme assez précis : c'est ainsi que, étant donné les progrès administratifs réalisés aux Indes, il paraît désirable aux membres de la ligue de séparer les fonctions judiciaires des fonctions exécutives; les expériences déjà faites en ce sens dans le Bengale oriental et l'Assam pourraient être étendues à d'autres provinces. D'autres vœux demandent la nomination d'un juge musulman dans celles des cours suprêmes et cours principales qui n'en ont pas encore ; des places pour les Musulmans dans les divers services publics ; la représentation de la communauté dans les conseils législatifs et les gouvernements locaux et dans les syndicats et sénats d'Universités.

Il est curieux de noter que, parallèlement à ces tentatives d'organisation des Musulmans, un autre mouvement tend à affaiblir le régime des castes par le rapprochement des divers éléments de la population : les Brahmines des classes élevées permettent que leurs enfants soient instruits par des chrétiens indigènes de descendance paria. Les « Volontaires » contribuent beaucoup à réagir contre le système des castes : quelques-uns d'entre eux appartiennent aux classes élevées ; ils ne s'en chargent pas moins de transporter les malades et les morts : leur exemple ne peut manquer d'avoir une grande influence dans le Bengale. — A Bombay un meeting de dames a eu lieu récemment dans le but de créer dans cette ville le collège de gymkhana « Princesse Marie-Victoria » ainsi nommé en mémoire de la visite de la princesse de Galles en 1905 ; un comité d'action a été formé, sous la présidence de lady Clark : le but de cette création est de développer la culture physique des femmes et des jeunes filles de Bombay, et de favoriser l'établissement de relations amicales et de nouvelles activités sociales entre les femmes des diverses communautés : le collège situé au bord de la mer aura des emplacements pour les jeux de tennis, croquet, etc. : le pavillon Bai Khanumbai Noormahomed Tairajbhoy comprendra un salon de réception, une salle de jeux, un salon de dames, des vérandas, etc.; seules les dames peuvent être membres, mais elles pourront amener des hommes deux fois et des enfants une fois par semaine.

Notons enfin, dans le même sens, l'action de la franc-maçonnerie indienne attestée par des nouvelles comme celle-ci :

Un grand nombre de francs-maçons Européens, Parsis, Hindous et Musulmans ont assisté récemment à l'initiation d'un prince indigène, Kermar Shri Vijaisinghji Samatsinghji de Palitana. A cette occasion le nouveau franc-maçon fit don à la loge « Eastern Star » de Bombay de 1.000 roupies. Khan Bahadur D. R. Chichgar a annoncé que M. Hormusji Nowroji Mody lui a télégraphié qu'il faisait don de 2.500 roupies à la même loge, dont son fils est le maître.

Procès de presse.

Les procès de presse continuent : voici deux condamnations à ajouter à la liste de celles que nous avons fait connaître à nos lecteurs : les imprimeurs du *Navasakti* et du *Sandhya* ont été condamnés, l'un à six mois de prison et à 100 roupies d'amende, l'autre à un an de prison et 1.000 roupies d'amende.

Nous avons dit que les imprimeurs et éditeurs sont presque toujours condamnés, presque jamais les directeurs des journaux; il arrive fréquemment que l'éditeur ne connaisse pas le nom du directeur. Presque toujours il existe un syndicat de rédacteurs; les manuscrits, copiés à la machine, sont envoyés d'endroits éloignés.

Tels sont les faits, qui ne se concilient guère avec les déclarations récemment faites en Angleterre par M. Keir Hardie, au retour de son voyage bruyant et accidenté. M. Keir Hardie affirme qu'il n'y a pas de mouvement séditieux aux Indes : les chefs du mouvement réformiste sont patients et loyaux. Il se plaint en outre que la presse ait fait à son sujet de fausses déclarations ; il a été fort étonné en arrivant à Calcutta de constater qu il était accusé d'avoir prononcé des discours séditieux dans le Bengale ; il déclare n'avoir pas été pendant son séjour aux Indes l'instrument des agitateurs hindous ; il n'a d'ailleurs presque jamais eu besoin d'interprètes pour s'entretenir avec les Hindous, Musulmans et Sikhs.

Nouvelles diverses.

Une émeute a eu lieu au milieu de mars à Tinnevelli, au cours de laquelle quatre personnes ont été tuées; voici dans quelles circonstances :

On avait constaté depuis quelque temps, à Tinnevelli et Tuticorin, une certaine agitation de boycottage et de « Swaraj » : les grèves avaient même éclaté à Tuticorin. Les agitateurs avaient pris des mesures pour organiser un meeting public et y déployer un drapeau « swaraj », afin de célébrer la délivrance de Babu Bepin Chandra Pal. M. Wynck, magistrat du district, avait interdit le meeting. Les agitateurs organisèrent alors des meetings à Tinnevelli; comme on craignait des troubles graves, on les fit arrêter ; la veille du jour où ils devaient passer en jugement, les manifestants de Tinnevelli, renforcés de gens de Tuticorin, se répandirent dans les rues et firent fermer les boutiques sous prétexte que leur chef était en prison. La foule se rendit au collège hindou et au collège C. M. S., et demanda les étudiants : les

autorités du collège refusant d'accéder à cette sommation furent attaquées ; on brisa les fenêtres et les meubles. Peu après les offices municipaux étaient incendiés, le marché local pillé, le réservoir d'huile municipal mis à néant ; le bureau de police mis à sac et trois prisonniers mis en liberté. M. Wynck donna enfin l'ordre de faire feu : quatre personnes furent tuées. Le calme ne fut d'ailleurs rétabli qu'à l'arrivée d'un détachement de cent soldats commandés par un officier anglais, envoyés de Trichinopoli.

Il y a eu aussi des troubles à Tuticorin, où les résidents européens, au nombre de trente environ, durent se réfugier à la banque de Madras jusqu'à l'arrivée d'un détachement du 75e d'infanterie.

Le Gouvernement de Madras a annoncé que pendant six mois des forces spéciales de police seraient maintenues à Tuticorin et Tinnevelli.

* * *

La Commission nommée par le Gouvernement pour rechercher les moyens d'encourager l'étude du thibétain, a décidé de créer un cours d'études suivi d'examens, avec récompenses de 2.000 et 5.000 roupies. L'examen sera ouvert à tous les officiers.

* * *

Parlant, le 28 mars, devant la Société Islamique, le docteur Iqbal a développé cette idée que l'influence des systèmes politiques occidentaux faisait naître la vie et l'activité politique dans les pays musulmans.

L'Angleterre a vivifié l'Égypte, et les Persans ont maintenant une constitution.

Le progrès est assuré si l'individualisme de ces peuples n'est pas détruit par les entreprises économiques occidentales.

Rai Bahadur Sarat Chandra Das, voyageur et savant, intente un procès au Secrétaire d'État pour l'Inde. Il déclare avoir fait deux voyages au Thibet lorsqu'il était au service du Gouvernement du Bengale.

M. Rockhill, diplomate américain, a publié l'histoire de ces voyages, et l'exactitude de ses informations a été reconnue lors de l'expédition anglaise au Thibet.

Le Gouvernement de l'Inde lui aurait promis une pension de £ 240 par an pendant sa vie entière, et déclare maintenant que, d'après le Règlement, il n'a droit qu'à £ 120.

Mohidin Walad Majalsab vient d'être condamné à deux ans de prison et 50 rs. d'amendes pour avoir enlevé une mineure qu'il ne pouvait en aucun cas épouser, étant Musulman, et la jeune fille Mahratta.

La Begum de Bahawalpore, grand'mère du Nawab actuel, a fait don de 50.000 roupies qui devront être employées à la construction d'un bâtiment à Lucknow, pour le Darul Alam de Nadwat ul Ulema.

Ce don est très apprécié des Musulmans.

Les Hindous d'un village voisin de Shahjehanpore ayant demandé au receveur du district d'empêcher les Musulmans de tuer des vaches dans un terrain appartenant auxdits Musulmans, le receveur publia un arrêté : étant donné, déclara-t-il, que ce n'était pas la coutume de tuer les vaches dans ce village, les Musulmans ne devaient plus le faire, à moins d'une permission spéciale du Tribunal civil. Après jugement du Tribunal de Shahjehanpore, appel au Tribunal du District et enfin au Tribunal suprême, les Musulmans ont eu gain de cause.

Correspondance

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Monsieur,

« Je vois que dans votre numéro de décembre, vous ne parlez pas d'un important journal indien dont le propriétaire est un Musulman et qui est le *seul* journal musulman de l'Inde.

« Vous n'avez sans doute jamais reçu *l'Indian Daily Telegraph of Lucknow* (Oudh).

« Je vois qu'en revanche vous mentionnez les journaux hostiles aux intérêts musulmans, tels que *l'India*, *l'Hindostani*, *le Bande Mataram*, *le Goghobi*, *l'Ingatar*.

« Dans *la Revue* même, c'est aux nouvelles non Musulmanes en ce qui concerne l'Inde que vous donnez le plus de place.

« Vous avez publié ma photographie dans votre numéro de septembre, et votre représentant m'a vu à Londres ; je suppose donc que vous me connaissez. J'ai été secrétaire honoraire de la Société Pan-Islamique de Londres, et comme je reconnais en votre revue un organe pan-islamique, j'aimerais la voir faire des progrès et prospérer. Je serais donc heureux d'en être le représentant, si vous voulez bien m'accepter comme tel.

« Le nombre des Musulmans indiens qui comprennent le français est très restreint, et vous ne pouvez compter ici sur une grande diffusion, mais je puis vous donner des informations musulmanes qui seraient lues avec intérêt par les Musulmans du monde entier.

« J'espère que vous voudrez bien entrer en rapport avec l'éditeur de l'*India Daily Telegraph*, à Lucknow (Oudh), et que vous ferez figurer ce journal sur votre liste d'échanges. J'écris souvent dans cet organe sur les sujets musulmans. Les numéros du 30 janvier et des 1er et 2 février 1908 publient des lettres de moi sur les sujets suivants : Éducation arabe, Musulmans et Transvaal, la Guerre appréhendée entre la Turquie et la Grande-Bretagne. Je vous envoie une coupure de ce dernier article en vous priant de la publier dans votre *Revue*.

« J'ai aussi collaboré au *Times* de Londres et au *Morning Post*, et suis connu dans tout le monde musulman. »

Shaikh Mushir H. Kidwai.

La coupure que nous communique M. Shaikh Mushir H. Kidwai est trop longue pour être reproduite *in extenso*. En voici le passage essentiel :

« Je suis prêt à offrir mes humbles services pendant la crise actuelle, parce que je crois qu'il est de mon devoir de rendre consciencieusement au Gouvernement les services qui sont en mon pouvoir et parce que je crois qu'une guerre entre l'Angleterre et la Turquie serait fatale aux intérêts de l'Islam et des Musulmans, et que, comme Musulman et Pan-islamiste, il faut que je fasse mon possible pour l'empêcher.

J'ai l'honneur de connaître S. E. Ferid Pasha, le Premier Ministre, et S. E. Tewfik Pacha, le ministre des Affaires Étrangères en Turquie, ainsi que le grand et influent Shaikh Syed Abul Huda qui, à ce qu'en croient les Européens, a de l'influence sur Sa Majesté Impériale le Sultan lui-même.

C'est sur des ordres reçus de Turquie que l'ambassadeur impérial turc, à Londres, m'a envoyé dernièrement une déclaration officielle, pour reconnaître les « importants services » que j'ai rendus à la cause de l'Islam, et c'est ce qui me permet d'espérer être écouté sur n'importe quel sujet par Sa Majesté Impériale le Sultan de Turquie et par son gouvernement.

S'il le faut, je suis prêt à partir à Constantinople, à mes frais, et à faire l'impossible pour empêcher cette guerre. Je me mets à la disposition du gouvernement anglais. Je prie les hommes d'État d'Angleterre de ne pas penser à la guerre avant que tous les moyens de maintenir la paix n'aient été essayés. »

Shaikh Mushir H. Kidwai.

Lucknow, 1er février 1908.

Afghanistan.

Il n'y a pas beaucoup à ajouter aux dépêches des agences qui se montrent prodigues de renseignements sur les troubles de la frontière afghane. On ne doit pas perdre de vue, du moins, qu'ils sont de tradition au lendemain des démonstrations faites par les Émirs vis-à-vis du gouvernement des Indes, comme si la guerre sainte devenait une purification obligatoire.

En 1895, l'Émir Abd-ur-Rahman se décida à envoyer son fils Nasr Ullah jusqu'en Angleterre. Quelques mois après, tous les Mollah de la frontière commençaient à s'agiter, et au Naurouz du 21 mars 1896, ils se rendaient en foule à la convocation de l'Émir qui tenait à leur lire lui-même son *Takouimud-Din*, un traité sur les mérites de la guerre sainte et les vertus de la Ghazia. Au mois de mai suivant, à l'occasion de la fête du Pèlerinage, on lui décerna solennellement le titre de *Zia ul Millat ouad Din*, Lumière de la Nation et de la Religion, et enfin il se proclama lui-même, en août, Émir el Mouumenin. L'année suivante, en mai 1897, un visiteur turc arrivait de Constantinople et tous les Mollah de Caboul étaient réunis avec lui en audience privée.

Déjà, la frontière des Indes était en pleine effervescence, grâce aux prédications Djéhadistes, de tous les Mollah locaux : Saïd Akbar, des Zakka Khel, le Sarlor Fakir ou Mad Mullah des Swat, et le célèbre Hadda Mullah. Trois mois après l'arrivée du « voyageur turc », la guerre sainte se proclamait dans toutes les tribus des Afridis. Abd-ur-Rahman avait certainement encouragé et provoqué ce mouvement, qui obligea l'Angleterre à un effort assez sérieux pour qu'on comprenne les préoccupations actuelles : la prédication de la guerre sainte avait été la contrepartie du voyage de Nasr Ullah.

L'Émir ne cessa pas cependant de protester de ses bonnes intentions. Peut-être n'en eût-il pas moins continué à maintenir entre l'Inde et l'Afghanistan la barrière du Djehad en montagne, si lord Curzon, l'auteur de l'ouvrage le plus savant qui ait jamais été écrit sur la politique de l'Asie centrale, *Persia and the Persian question*, n'était devenu vice-roi des Indes.

Lord Curzon est de ces hommes d'État, trop peu nombreux, qui, ne croyant pas au saint chrême professionnel, prennent la peine d'étudier techniquement les questions dont ils s'occupent. Il connaissait l'Afghanistan pour avoir été l'étudier sur place, durant son voyage de 1894 à Caboul. Il lui fut facile d'organiser sur la frontière une bonne politique indigène, qu'on regrette peut-être aujourd'hui d'avoir mise de côté. Elle rétablit rapidement la tranquillité.

Nos lecteurs des Indes excuseront, en raison de ce souvenir, le scepticisme avec lequel nous avons accueilli les manifestations qui ont environné la récente venue de l'Émir Habib Oullah. Promener l'Émir en automobile d'état-major, l'affilier militairement à la loge maçonnique de Calcutta : tout cela fait très bien dans la réclame de presse. C'est de la « pénétration pacifique ». Mais, Habib Oullah, qui peu avant de venir présider aux garden-parties officielles avait fait, un matin, crever à coups de bâtons le ventre de la femme d'un jardinier, parce que, enceinte de huit mois, elle n'avait pas enlevé toutes les feuilles mortes d'une allée, à la place de son mari malade, Habib Oullah n'était pas encore beaucoup plus confirmé dans la civilisation occidentale que son collègue Abd-ul-Aziz. Puis, il y avait les Mollah et la tradition.

L'École dont les échafaudages diplomatiques avaient déjà commencé à s'écrouler lorsqu'il fut acquis que l'Émir ne reviendrait pas aux Indes, éprouve en ce moment un autre mécompte sur son terrain d'action professionnel. Il était entendu que la campagne des Zakka Khel devait être le triomphe d'une nouvelle méthode. Mettre en ligne 7.000 soldats anglais et hindous contre une tribu comptant 4.000 guerriers, était en tout cas une notable innovation tactique. Mais il s'est trouvé que le mouvement des Zakka Khel n'était qu'un mouvement d'avant-garde. — On réussit ou on échoue. — Voici maintenant tous les Afridis, les Mahmund, et autres « Kabyles » des montagnes de Peshawer et de Khyber Pass qui s'ébranlent. La méthode régnante va-t-elle concentrer de nouveau 60.000 hommes, comme en septembre 1897, à Tirah, pour résister à la « guerre sainte », pour disperser les contingents des Mollah afghans ?

En tout cas, on se montre très inquiet aux Indes de cette agitation, en raison de son caractère religieux. Le feu du swadeshisme couve encore sous la cendre, et les inquiétudes s'expliquent. Peut-être, en fin de compte, le Gouvernement des Indes n'aurait-il rien à regretter si l'expérience ainsi faite l'amenait à confier de nouveau le soin de sa politique frontière et extérieure à l'élément technique des « Political officers », à l'exclusion des personnalités sans expérience professionnelle.

A. L. C.

Singapoor.

La politique indigène et la justice ne semblent pas envisager au même point de vue les événements qui ont suivi la fermeture du *Club arabe*. On se souvient que cette fermeture avait donné lieu à un procès engagé par un des membres influents de la colonie musulmane, Syed Mohammed Agil, qui s'était trouvé lui-même inculpé d'assassinat sur la personne d'un autre arabe, Syed Abdulkader Alsagoff.

Syed Mohammed Agil avait été mis en liberté provisoire, sous caution de 100.000 dollars. Mais ses deux complices présumés, Tewfik et Sulong, étaient restés en prison. L'affaire est venue devant la cour d'assises en mars. Mais l'avocat général, M. Braddell, avait requis l'abandon de la poursuite, et M. Justice Sercombe Smith a rendu un jugement conforme. Ce n'est pas, cependant, un acquittement comme le demandait le conseil des accusés contre lesquels on peut rouvrir l'information.

Sumatra.

Un vent de révolte souffle à Batavia, la population s'agite. — A Padang, on a, d'après le *Berliner Tageblatt*, trouvé des affiches appelant le peuple à la *Trang Sahil*, c'est-à-dire à la guerre sainte. De Fort, de Kock et de Lubre Basung, on annonce aussi un mouvement de révolte.

Erratum. — Page 676, ligne 14 : **Bulletin du Comité de l'Afrique Française**. *Lire* : Capitaine Flye-Sainte-Marie : L'organisation judiciaire du Touat avant l'occupation.

TABLE DES MATIÈRES

MÉMOIRES

VOLUME IV.

Numéro 1. — Voyage de Tanger à la Mecque par El Hasan ben Mohammed el R'assâl, *par* Ahmed Rezzoûk . . . 1
Les « Moros » de Soulou et de Mindanao, *par* A. Cabaton 21
Numéro 2. — L'aristocratie religieuse en Égypte. Baït As-Siddîk, *par* N.-C. D 241
Numéro 3. — Le Chiisme et la nationalité persane, *par* Eugène Aubin 457
Cérémonial en usage chez les Malais à la mort de leurs rois, *par* A. Cabaton 491
Les Juifs en Afghanistan, *par* N. Slousch 502
Numéro 4. — Les Sikhs de l'Inde et le Sikhisme, *par* A. Cabaton. 681
Les Juifs et le Judaïsme aux Indes, *par* N. Slousch . 728

NOTES ET DOCUMENTS

VOLUME IV.

Numéro 1. — L'Islam en Australie et en Polynésie. M. Djinguiz 75
La décomposition du corps social en Perse. Ghilan . 85
La révolte du Yémen. L. Bouvat 91
Le Congrès musulman universel. Ismaël Hamet . . . 100
La Vierge de Denchawaï. L. M. 108
Les arts musulmans. Cl. Huart 109
Numéro 2. — Études chinoises 284
L'Islam au Yunnan. D'Olonne 285
Le Seyyid Edjell Chams ed-Din Omar (1210-1279) et ses deux sépultures en Chine. A. Vissière 330
La révolution persane. A.-L.-M. N. 346

Lettre de Tauris. G. Fas 360
L'Annuaire officiel ottoman. Cl. Huart. 369
Égypte 399
Statuts du Congrès musulman universel. C. Desormeaux 399
Maroc. 403
Traduction de la lettre du Chérif Sidi Abdessalam El M'rani au qaïd Bou Selham Er Remiqi. Ed. M.-B. 403
Numéro 3. — *Études chinoises* 512
La littérature musulmane en Chine. R. Ristelhueber. 512
Une bibliothèque de mosquée chinoise. L. Bouvat . 516
Vocabulaire sino-turc. Creste 523
Un rituel musulman chinois. F. Farjenel. 528
Un Commentaire chinois du Coran 540
Calandrier musulman chinois. F. Farjenel, L. Bouvat 546
Balivernes persanes. A.-L.-M. Nicolas 561
Papers on Malay Subjects, published by direction of the Government of the Federated Malay States. A. Cabaton 571
Numéro 4. — Impressions d'un voyageur turc. L. Bouvat 770

AUTOUR DU MONDE MUSULMAN

VOLUME IV.

Numéro 1. — *Maroc* 128
Échos marocains 130
Algérie 132
Tunisie 134
Égypte 134
Intervention égyptienne au quinzième siècle sur la côte Zendj. 138
L'Islam à Djibouti 139
Les Asiatiques dans l'Afrique du Sud 141
Nigeria 143
Angleterre 146
En Russie 148
La députation musulmane. 148
La Société contre la polygamie 148
La vie et la Presse musulmanes. 149
Nouveau projet pour les écoles primaires indigènes en Russie 150
L'école du dimanche à Bakou . . . . . .
Progrès de l'instruction. 151
Les étudiants russes à Constantinople 152
Pétition des habitants de Bakou 152
Turquie 152
Nouvelles archéologiques 152
Le mouvement industriel 153
Choûrâi 'Osmâni 157

Arabie 157
Sur la côte d'Arabie 160
En Perse 161
La révolution 161
Le Club national de Bender-Bouchir 162
Correspondances 162
Un service funèbre à Tauris 169
Aux Indes. A.-L.-C 170
Afghanistan 179
Numéro 2. — Les étudiants musulmans en Europe 406
L'Islam et les missions chrétiennes 406
Maroc 407
En Tripolitaine 408
En Égypte 409
Moustafa Kamel Pacha 409
Mohammed Farid Bey 409
Le mouvement national 410
Le loyer de l'argent 411
La colonie persane en Égypte 411
En Russie 412
'Alî Merdân Bey Toptchibacheff 413
Agitation musulmane 414
Turquie 415
En Albanie 418
A Mossoul 419
Dans le golfe Persique 420
Au Sinaï 421
Au Yémen 422
Le choléra 423
Le chemin de fer du Hedjaz 424
En Perse 426
Les Fédavis 426
Notes persanes 427
Le gouverneur de Téhéran 431
La bibliothèque Islâmiyé de Bender-Bouchir 432
Aux Indes 433
Le phonographe 433
La question des banques 433
Chez les Moplahs 434
Fêtes musulmanes 434
Opinions sur l'Islam 435
L'éducation musulmane 435
Hooghly Imambara 436
Coups de fusil à Bombay 436
Bibliothèque musulmane 437
La peste 437
Afghanistan 437
Malaisie 439
L'État de Kédah 439
Singapoor 440
Indes néerlandaises 441
Chine 441

Numéro 3. — Europe. 576
Gœthe et l'Islam 576
Évolution de l'Islam. 577
La politique allemande et l'Islam. 578
En Russie 581
Les Tartares dans la vie politique 581
Affaires religieuses 581
La question agraire 582
L'instruction 583
Moustafâ Mîrzâ 584
Turquie 585
Dans les obstacles 585
Dans les prisons 586
Nouvelles diverses 586
Enseignement du droit. 589
Archéologie 589
Les concessions d'Hérakléa 590
En Bosnie-Herzégovine. 591
Un point de droit musulman 592
En Perse 593
Contre l'Assemblée nationale 593
L'attentat. 593
Traduction du télégramme que Sa Majesté royale a envoyé aux gouverneurs de toutes les provinces. . 594
La réorganisation de l'armée persane. 594
Une protestation 597
Une invitation. 597
L'école allemande de Téhéran 598
A Bombay 598
Indes 599
Les procès de presse aux Indes 599
Le Club de Calcutta. 600
Les Musulmans à Calcutta 600
Funérailles 601
Millionnaires musulmans 602
A Bombay 602
Un Nawab gai 602
Béloutchistan 603
Malaisie. Chine 604
Bornéo. 604
Penang 604
Les Musulmans à Sumatra 604
Lettre de Chine 605
Afrique 607
Maroc 607
Algérie. 609
Sur la justice tunisienne 611
Délits de pacage 612
Le Tunisien 612
Égypte. 613
Affaires politiques 613
L'instruction 613

Dante et l'Islam 615
Fez et turban 616
Au Soudan 616
Dans l'Afrique orientale 617
Afrique allemande 617
NUMÉRO 4. — L'éducation des femmes et la civilisation musulmane. 798
Afrique 802
Maroc 802
Algérie 803
Tunisie 806
L'assistance publique en Tunisie 806
Tripolitaine 806
L'affaire de Derna. 806
Égypte 808
Le mouvement national 808
Réforme de l'éducation religieuse 810
Université égyptienne 811
En l'honneur du « poète du Nil ». 811
La jeunesse syrienne 812
Le Koran dans les prisons 813
Somalie italienne 813
Afrique occidentale 814
Russie 815
Les Musulmans de Russie 815
Le paradis de Mahomet 815
Une alliance impossible 815
La réponse du souverain à la noblesse 816
A Saint-Pétersbourg. 816
Affaires religieuses 816
Le mouvement social 817
Banque musulmane 817
Turquie 817
Le mouvement révolutionnaire en Asie Mineure . . 818
Enseignement du droit. 826
Le théâtre du Sultan 826
Instruction publique. 826
Médecine. 827
La pharmacie en Turquie. 827
La Banque allemande 831
Les automobiles 831
L'archéologie. 832
En province 834
L'art de la broderie en Asie Mineure. 834
Un sanatorium à Beyrouth 835
Dans le golfe Persique 835
La sécurité au Hedjaz 835
Monténégro 837
La Renaissance arabe 837
L'œuvre de Georges Zaïdan. 838
Perse 847
Le Cheikh Fazl Oullah Nouri 847
Dans le Fars. 850

Dans le Kerman 850
Au Club national de Bender-Bouchir 850
Les tapis de Kain 851
Inde 852
L'organisation des Musulmans des Indes 852
Procès de presse 854
Nouvelles diverses 856
Correspondance 856
Afghanistan 858
Malaisie 859
Sumatra 860

LA PRESSE MUSULMANE

VOLUME IV.

Numéro 1. — *Bahloûl* 181
La Presse musulmane de Russie 186
Un deuil national 186
La résurrection de l'*Irchâd* 188
Ed-Dîn vè 'l-Edeb 188
Un arbitrage 190
La collection du *Mozaffarî* 190
La Presse clandestine en Turquie 190
Stamboul 191
« Le Monde Musulman » 192
Journaux égyptiens. Ismaël Hamet 194
Un nouveau journal, M. B. 196
Une revue religieuse dans l'Inde 196
La Presse arménienne en Turquie. K.-J. Basmadjian. 196
Vie de Mohammed Houssein Khan (Fouroughi) Zoka el Moulk, A.-L.-M. Nicolas 202
Numéro 2. — Aïné-Ghéib-Nema. A.-L.-M. Nicolas 444
The Cairo Punch 446
La Revue des Revues arabes 451
Al-Djarîda 453
La Presse technique en Turquie. L. Bouvat 454
Numéro 3. — La Presse musulmane au Maroc. L. Mercier 619

LES LIVRES ET LES REVUES

VOLUME IV.

Numéro 1. — Aristide Marre. L. Bouvat 205
Deux ouvrages de M. Margoliouth 210
Une grammaire d'arabe littéral 213

Un traité d'An-Nakchbandî 214
Le Livre de la Création de l'Histoire 214
Bibliographie arabe 215
La parure, les vêtements et le voile. L. B 216
Les manuscrits de la Médersa de Tlemcen. L. B . . 217
La mutualité indigène en Algérie 218
Petite histoire de l'Afrique du Nord 219
Une publication allemande sur le Maroc 219
Bibliographie égyptienne 220
La Guinée française 222
Littérature arabico-malgache. 228
L'action française en Orient. A. F. 229
Notes de bibliographie ottomane 230
La librairie du *Terdjumân* 231
Néologismes tartares 231
Notes de bibliographie persane. L. B. 232
Exégèse musulmane 233
Un nouveau manuel persan 234
Un livre persan édité au Caire 234
La littérature védique 234
Un dictionnaire anglais-guzerati 235
Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, VI, 3-4 235
Les manuscrits de l'Université de Leyde 236
Société Asiatique 236
Columbia University Oriental Studies 237
L'itinéraire de Benjamin de Tudèle 238
Le messianisme dans le Talmud et le Midraschim. . 238
Le Juif tunisien 239
Church Missionary Society 239
Numéro 3. — Les manuscrits arabes de Tubingue 631
Les géographes arabes 632
A l'Académie de Bologne 632
Catalogues d'orientalisme 633
Russie 633
Une syntaxe arabe 633
La librairie à Bakou 634
Une nouvelle traduction du Coran. 634
Turquie 634
L'Annuaire du vilayet de Brousse 634
La Dalmatie contemporaine 635
La médecine arménienne 636
Orta Oynou 637
Une traduction grecque de Baki 638
Bibliothèque turque. 638
Syrie 639
Les Croisés en Orient 639
Histoire ancienne de l'Asie Mineure 640
Sidon et Gaza 642
Mésopotamie 643
Samarrâ 643
Perse 645
Notes de bibliographie persane. 645

Les leçons de Saint-Jean-d'Acre. Cl. Huart 647
Un voyage en Orient à la fin du dix-septième siècle . 649
Indes anglaises 651
Voyage d'un artiste dans l'Inde 651
La formation religieuse de l'Inde contemporaine . . 652
Asie orientale 653
Les Marches de l'Hindoustan. 653
Sur les traces de Marco Polo. 655
De Bakou à Shang-haï 657
Afrique 658
Algérie. Voyage d'un Égyptien en Espagne, au Maroc et en Algérie 658
L'Algérie 660
Société de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord 661
Égypte 663
Le livre de lord Cromer 663
Publications de Ahmed Zakî-Bey 664
Les hommes célèbres de l'Islam. 665
Afrique nègre 666
Un manuel haoussa 666

BIBLIOGRAPHIE

VOLUME IV.

Numéro 3. — Livres 667
Revues 674

INDEX DES JOURNAUX PAR PAYS

ÉGYPTE

Al-Alâm Al-Islami. — IV, **1**, 192.
Al-Djarîda. — IV, **2**, 453.
As-Siyâsa Al-Mousauwara. — IV, **1** 196. — **2**, 446.
Eddestour. — IV, **1**, 194.
Madjellat Abouqrat et'-t'ibbyat. — IV, **1**, 195.
Midjallat-al-Midjallât al-'Arabiya. — IV, **2**, 451.
Madjellat Djem'yat el malâdjî el'abassyat oua makârim el akhlâq el Islamyat. — IV, **1**, 195.
Madjellat el akhâm ech-cher'yat. — IV, **1**, 194.
The Cairo Punch. — IV, **2**, 446.

INDE

Mozafferî. — IV, **1**, 190.
Reform. — IV, **1**, 196.

MAROC

Eç Çabah. — IV, **3**, 622.
Es Saâda. — IV, **3**, 622.
Et Ta'oun. — IV, **3**, 624.
Lissan-ul-Maghreb. — IV, **3**, 620.

PERSE

Aïné-Ghéib-Nema. — IV, **2**, 446.
Terbiét. — IV, **1**, 203.

RUSSIE

Ed-Dîn vèl-Edeb. — IV, **1**, 188.
Fuyoûzât. — IV, **1**, 190.
Irchâd. — IV, **1**, 186-188.
Terdjumân. — IV, **1**, 186.
Yoldoûz. — IV, **1**, 186.

TURQUIE

Archalouyee Araradîan. — IV, **1**, 197.
Arévélian Mamoul. — IV, **1**, 198.
Arévelk. — IV, **1**, 139.
Avédapar. — IV, **1**, 199.
Bahloûl. — IV, **1**, 181.
Djéridéi-Charquié. — IV, **1**, 200.
Djèrîdè-i 'Askeriyè. — IV, **1**, 455.
Dzaghik. — IV, **1**, 200.
Hanrakiday. — IV, **1**, 201.
La Presse orientale. — IV, **1**, 198.
Le Moniteur ottoman. — IV, **1**, 197.
Louyce. — IV, **1**, 200.
Manzouméi Efkiar. — IV, **1**, 199.
Massis. — IV, **1**, 198.
Medjmoua'i Akbbar. — IV, **1**, 200.
Orman ou Ma'âdin ou Zirâ'at Madjmoû'ase. — IV, **1**, 456.
Posta ou Tèlèghraf Madjmoû'ase. — IV, **2**, 456.
Pountch. — IV, **1**, 199.
Puzantion. — IV, **1**, 201.
Rehber-i Umoûr-i Vatan. — IV, **1**, 196.
Rèseumli Zirâ'at Ghazetase. — IV, **1**, 455.
Revue médico-pharmaceutique. — IV, **2**, 454.
Sabâh ul-Khaïr. — IV, **1**, 191.
Shdémaran bidar ni Kideleatz. — IV, **1**, 197.
Sourhantag. — IV, **1**, 201.
Stamboul. — IV, **1**, 191.
Takvimi Vakai, Lro Kir. — IV, **1**, 197.
Tibbiyé Vakâï'. — IV, **2**, 454.
Umoûr-i Nâfi'a ou Zirâ'at Madjmoûase. — IV, **2**, 455.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES LIVRES ET DES REVUES

(c. r.) compte rendu — (m.) mention ou citation.

'Abdallah Efendi, Le livre des secrets du bonheur (m.), IV, 1 234
'Abd-oul-Béha, Les leçons de Saint-Jean-d'Acre (c. r.) IV, 3. 647
Adler (M.-N.), The Itinerary of Benjamin of Tudela (c. r.), IV, 1 238
Ahmed Djan Moustafa, Nahr-i 'Arabî (c. r.), IV, 3 633
Ahmed Zaki Bey, ses publications, IV, 3 664
Apvril (d'), L'Arabie contemporaine (m.), IV, 1. 93
Arcin (A.), La Guinée française. Races, religions, coutumes, productions, commerce (c. r.), IV, 1 222
Ardeser Framji Moos et Manabhai Rustomji Ranina, Dictionnaire anglais-guzerati (m.), IV, 1 235
Armez (R.), Nouvelle grammaire arabe, IV, 1 213
'Aziz Bey Hadji Beioff, Turk-Rous ou Rous-Turki Loughate (c. r.), IV, 1. 231
Beylié (Général de), Prome et Samara (c. r.), IV, 3. 643
Bibliographie égyptienne (c. r.), IV, 1 220
Bibliographie ottomane (c. r.), IV, 1. 230
Bibliographie persane (c. r.), IV, 1, 232. — 3 645
Bibliographie pour l'article sur les « Moros » de Soulou et de Mindanao, IV, 1 73
Bibliographie sur les Sikhs (m.), IV, 4 681
Bibliothèque de mosquée chinoise, catalogue, IV, 3 517

Bloomfield M., A vedic concordance c. r., IV, 1 234
Brives (A.), Voyages aux régions inexplorées de l'Atlas marocain (m.), IV, 3 661
Bruce (C.-D.), In the Footsteps of Marco Polo. IV, 3 656
Caland (W.), Die altindischen Todten- und Bestattungsgebräuche (m.), IV, 3 453
Catalogue des manuscrits arabes conservés dans les principales bibliothèques algériennes c. r., IV, 1. 217
Chapot (V.), La frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe c. r.), IV, 3 641
Chauvin (V.), Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810-1885 (c. r.), IV, 1 215
Church Missionary Report (c. r.), IV, 1 239
Crane (W.), India Impressions (c. r.), IV, 3 651
Cromer (Earl of), Modern Egypt (c. r.), IV, 3 663
Dabry de Thiersant, Le Mahométisme en Chine (m.), IV, 3. 512
Dallolio (A.), Un viaggio in Oriente alla fine del secolo xvii (c. r.), IV, 3 . 650
Dobeln (E.-V.), Ur Nihajat al Bahga of Ibrâhîm As Sabistarî An Naksbandî (c. r.), IV, 1 214
Durand (E.-M.), Notes sur les Chams (c. r.), IV, 1 235
Eiselen (F.-C.), Sidon, a study in oriental history (c. r.), IV, 3 642
Eiselen (F.-K.), Sidon (c. r.). 237
Foreman (J.), The Philippine Islands, IV, 1 40
Foucher (A.), La frontière indo-afghane (m.), IV, 1 41
Fraser (D.), The Marches of Hindustan (c. r.), IV, 3. 653
Futterer (Docteur K.), Durch Asien (c. r.), IV, 3 657
Gautier (E.-F.), Froidevaux (H.), Un manuscrit arabico-malgache sur les campagnes de La Case dans l'Imoro, de 1659 à 1663 (c. r.), IV, 1 . . . 228
Giese (F.), Der übereifrige Xodscha Nedim (c. r.), IV, 3 638
Gottheil et Jastrow, Selections from Arabic Geographical Literature (c. r.), IV, 3 632
Hadj Seyyed Abou-'l Kasem Rizavi, Levâmi ot-Tenzîl (c. r.), IV, 1. 233
Halil Halid, A pacific revolution in Turkey (m.), IV, 2 417
Hazen (Docteur G.), Contes javanais (m.), IV, 1 47
Herzfeld (E.), Samarra (c. r.), IV, 3. 644
Holbach (Mme H.), Dalmatia, the Land where East neets West (c. r.), IV, 3. 635
Huart (C.), Le livre de la création de l'histoire (c. r.), IV, 1. 214
Huber (Ed.), Études de littérature bouddhique (c. r.), IV, 1. 236
Imbert, L'amirauté d'Alger (c. r.), IV, 3 661
Index alphabétique des livres et des revues 869
Jung, Les puissances devant la révolte arabe (m.), IV, 1. 93
Juynboll (Docteur H. H.), Supplement op den Catalogus van de Javaansche en Madvereesche Handschriften der Leidsche-Universitäts-Bibliothek (c. r.), IV, 1. 236
Kassels Kay (H.), Yaman, its early mediœval history (m.), IV, 1 91
Khoudâvendikiâr Sâlnâmèsi (c. r.), IV, 3. 635
King han Tchou-kiai heneting. trad., IV, 3 540
Kúnos (J.), Das türkische Volkschanspiel « Orta Ojnu » (c. r.), IV, 3 . 637
Lefébure (E.), La main de Fathma (c. r.), IV, 3 661
Lenz (O.), Marokko, Geschichte, Land und Leute (c. r.), IV, 1 219
Librairie du *Terdjumân* (c. r.), IV, 1 231

Loth (G.), Aurès (P.), Petite histoire de France et de l'Afrique du Nord (c. r.), IV, 1. 219
Malzac (A.), L'action française en Orient (c. r.), IV, 1 229
Margoliouth, Umayads and 'Abbásids (c. r.), IV, 1. 210
Margoliouth, Cairo, Jerusalem and Damascus (c. r.), IV, 1 211
Margoliouth (liste de ses ouvrages) (m.), IV, 1. 212
Marre (A.), ses ouvrages) (m.), IV, 1. 206
Métois (Capitaine), Essai de transcription méthodique des noms de lieu touareg (m.), IV, 3 661
Meyer (M.-A.), History of the city of Gaza (c. r.), IV, 1, 237. — 3. . . . 642
Mohammed Farîd Bey, Voyage d'un Égyptien en Espagne, au Maroc et en Algérie (c. r.), IV, 3. 658
Mohammed ibn Moustafâ ibn El Khodja, La quintessence des règles concernant : la parure, les vêtements et l'action de se voiler (c. r.), IV, 1. . 216
Mongin (Capitaine), La grande voie de pénétration au Maroc (m.), IV, 3 . 661
Monier-Williams, Brahmanism and Hinduism (m.), IV, 3 493
Montano (Docteur J.), Voyage aux Philippines et en Malaisie (m.), IV, 1 . 42
Moura, Le royaume du Cambodge (m.), IV, 3 493
Newbold, British Settlements in the Straits of Malacca (m.), IV, 3. . . . 495
Niemann (G.-K.), Bloemlezing nit Maleische Geschriften (m.), IV, 3 . . . 491
Norbert (P.), Mémoires historiques ..... sur les Missions des Indes orientales (m.), IV, 3. 501
Official Handbook of the Philippines (m.), IV, 1 22
Orientalische Kunst. Catalogen, IV, 3 633
Pardo de Tavera (T. H.), Contribucion para el estudio de los antiguos alfabetos filipinos (m.), IV, 1. 32
Papers on Malay subjects published by direction of the Government of Federated Malay States (c. r.), IV, 3 571
Rabinsohn (M.), Le Messianisme dans le Talmud et le Midraschim (c. r.), IV, 1 238
Rafîk Bey Al-'Adham, Kistab Machâhîr al-Islâm fî-'l-houroûb wa's-siyâsa (c. r.), IV, 3 665
Rajendralala Mitra, Indo Arians (m.), IV, 3 493
Ranking, A Primer of Persian (c. r.), IV, 1 234
Saladin (H.) et Migeon (G.), Manuel d'art musulman (c. r.), IV, 1. . . . 109
Saleeby (N.-M.), Studies in Moro history (m.), IV, 1, 25. — 51
Schvenfeld (Docteur E.-D.), Die Halbinsel der Sinai in ihrer Bedeutung (m.), IV, 2. 422
Seidel (A.), Die Haussasprache. Grammatik und Wörterbuch (c. r.), IV, 3 . 666
Seidel (Docteur E.), Consolation dans les fièvres, de Mékhitar (c. r.), IV, 3. 636
Souen Cheou tch'ang, Vocabulaire sino-turc (c. r.), IV, 3 523
Stark (Docteur), Gaza und die Philistaïsche Kuste (m.), IV, 3 642
Stevenson (W.-B.), The Crusaders in the East (c. r.), IV, 3 639
Suleïman Chukrî Bey (dit *Seyyâh* « le Voyageur »), Siyâhât-ul-Kubrâ, IV, 4 770
Trumpp (Docteur E.), The Âdi Granth or the Holy Scriptures of the Sikhs, transl., from original Gurmkchî, with introductory Essays (m.), IV, 4 . 681
Tsakyroglous (Docteur M.), Divân-i-Baki, iti pittiki Sylloyi tou Bakî, tou tou megistou ton Othomanon lyrikon piiton, metaphrastisa ek ton tourkikon (c. r.), IV, 3. 638
Varnier (J.), Rapport sur les opérations des sociétés indigènes de prévoyance, de secours et de prêts mutuels des communes de l'Algérie, pendant l'exercice 1905-1906 (c. r.), IV, 1 218

VASSEL (E.), Le Juif tunisien (c. r.), IV, 1 239
Verzeichniss der arabischen Handschriften der königlichen Universitäts-bibliothek zu Tubingen (c. r.) IV, 3 631
WAHL (M.), L'Algérie (c. r.), IV, 3. 660
WILKEN, Handleiding voor de vergelinkende Volkenkunde van Nederlandsch-Indië (m.), IV, 3 492
WYLIE, Notes on chinese literature (m.), IV, 3 512

Le Gérant : DROUARD.

11-5-08. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie

LA " REVUE DU MONDE MUSULMAN "

EST EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES SUIVANTES :

ALGÉRIE

Alger. Ad. Jourdan.
Michel Ruff
Constantine. D. Braham.
Tlemcen. Th. Desbonnet.

ALLEMAGNE

Berlin. A. A. Asher et Cie.
Bonn. Fried. Cohen.
Breslau. W. Koebner.
Francfort. J. Baer et Cie.
Gotha. Justus Perthes.
Hambourg. C. Boysen.
Lucas Grässe.
Leipzig. F.-A. Brockhaus.
O. Harrassowitz.
K.-W. Hiersemann.
Simmel et Cie.
A. Twietmeyer.
Voss Sortiment.
Munich. Buchholz.
Riedel.

ALSACE

Strasbourg. E. d'Oleire.
F. Staat.
C. Schmidt.
Treuttel et Wurtz.

ANGLETERRE

Londres. Dulau et Cie.
H. Grevel et Cie.
D. Nutt.
Luzac et Cie.
Bernard Quaritch.
Bristol. William George's Sons.
Cambridge. Deighton, Bell et Cie.
Édimbourg. Otto Schulz.
Oxford. B.-H. Blackwell.
Parker and Son.

AUTRICHE

Vienne. W. Braumüller.
Guillaume Frick.
Gerold et Cie.

BELGIQUE

Bruxelles. H. Lamertin.
Misch et Thron.

BOHÊME

Prague. Bursik et Kohont.
Calve.
Topic.

CHINE

Shanghai, Hongkong. Kelly and Walsh.

DANEMARK

Copenhague. Hagerup.
Reitzel.

ÉGYPTE

Alexandrie. L. Schuler et Cie.
Le Caire. Delbourgo et Cie.
Finck et Baylaender.

ESPAGNE

Madrid. Dossat.
Adrian Romo.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

New York. Lemcke et Büchner.

FRANCE

Amiens. Courtin Hecquet.
Bordeaux. Feret et fils.
Clermont-Ferrand. Delaunay.
Grenoble. E. de Vallée.
Libourne. Malleville.
Lyon. L. Brun.
Cumin et Massot.
Marseille. Carbonnel.
Montpellier. Coulet et fils.
Nancy. Grosjean-Maupin.
Nîmes. Lavagne-Peyrot.
Reims. L. Michaud.
Toulouse. Ed. Privat.

GRÈCE

Athènes. Beck et Barth.
Const. Elefteroudakis.

HOLLANDE

Amsterdam. Feikema, Caarelsen et Cie.
Frédérik Müller.
La Haye. Martinus Nijhoff.
Stockum et fils.
Rotterdam. Kramers et fils.

INDE

Bombay. Thacker et Cie.
Calcutta. Thacker, Spink et Cie.

INDO-CHINE

Hanoï. E. Schneider.

ITALIE

Rome. Bocca frères.
Loescher et Cie.
B. Lux.
Bologne. L. Beltrami.
Florence. Lumachi.
Seeber.
Gênes. L. Beuf.
Milan. Bocca frères.
U. Hoepli.
Naples. Detken et Rocholl.
Pise. Spoerri.
Turin. Bocca frères.
Venise. Ferd. Ongania.

MAROC

Tanger La « Dépêche marocaine »

NORVÈGE

Christiania. Jacob Dybwad.

POLOGNE

Varsovie. Gebethner et Wolff.

PORTUGAL

Lisbonne. Ferreira et Oliveira.

ROUMANIE

Bucarest. Socec et Cie.

RUSSIE

Saint-Pétersbourg. C. Ricker.
M.-O. Wolff.
Zinserling.
Moscou. A. Lang.
Odessa. G. Rousseau.
Riga. W. Kymmel.

SUÈDE

Stockholm. A.-B. Nordiska Bokhandeln

SUISSE

Berne. A. Francke.
Fribourg. Otto Gschwend
Genève. Philippe Burr.
Eggimann.
Kundig.
Lausanne. B. Benda (Sach Sr)
Vevey. E. Schlesinger

TUNISIE

Tunis. Danguin.

TURQUIE

Constantinople. E. Heydrich.
Otto Keil.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

NOUVELLES PUBLICATIONS

BARBIER DE MEYNARD (A. C.), de l'Institut. **Surnoms et sobriquets dans la littérature arabe.** In-8. . . . . 10 fr. »

BEN CHENEB (Mohammed). **Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb,** recueillis, traduits et commentés. Tome troisième. In-8 . . . . . 12 fr. »

— L'ouvrage complet en trois volumes. . . . . 36 fr. »

BERTHOLON (L.). **Les premiers colons de souche européenne dans l'Afrique du Nord.** Seconde partie. Origine et formation de la langue berbère. In-8 . . . . . 5 fr. »

— Première partie, documents historiques et géographiques. In-8 5 fr. »

BOUCHÉ-LECLERCQ (A.), de l'Institut. **Histoire des Lagides.** Tomes III et IV. **Les institutions de l'Égypte ptolémaïque** et index général. 2 volumes in-8. Chacun . 10 fr. »

— L'ouvrage complet, 4 volumes in-8 . . . . . 36 fr. »

CASTRIES (Comte Henry de). **Les sources inédites de l'histoire du Maroc, de 1530 à 1845.** Recueil de lettres, documents et mémoires conservés dans les Archives européennes.

— I. **Archives et Bibliothèques de France.** Tome I. Gr. in-8, cartes, fac-similés, etc . . . . . 25 fr. »

— II. **Archives et Bibliothèques des Pays-Bas.** Tomes I et II. Gr. in-8, cartes, fac-similés, etc. Chacun . . . . . 25 fr. »

CID KAOUI (S.), officier interprète de première classe. **Dictionnaire français-tachelh'it et tamazir't (dialectes berbères du Maroc).** In-18 . . . . . 12 fr. »

DUSSAUD (René). **Les Arabes en Syrie avant l'Islam.** Un volume in-8, illustré de 32 figures . . . . . 7 fr. 50

HOUDAS (O.), professeur à l'École des Langues orientales vivantes. **Les traditions islamiques d'El Bokhari,** traduites de l'arabe, avec notes et index. Tome III. In-8. (*Sous presse.*) . . . . . 16 fr. »

— Tomes I et II. In-8. Chacun . . . . . 16 fr. »

— **L'Islamisme.** Nouvelle édition. Un volume in-18 . . . 3 fr. 50
Couronné par l'Académie française.

HUART (Clément), professeur à l'École des Langues Orientales. **Le livre de la création et de l'histoire** de Motahhar ben Tâhir el-Maqdisi, attribué à Abou Zéid Ahmed ben Sahl el-Balkhi, texte arabe publié et traduit d'après le manuscrit de Constantinople. Tome IV (et dernier). Gr. in-8 . . . . . 20 fr. »

— L'ouvrage complet en 4 volumes in-8. . . . . 80 fr. »

— **Les calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman.** In-8, nombreuses figures et planches. (*Sous presse.*) . . . . . 15 fr. »

Tours. — Imp. E. Arrault et C^ie.